## GENGES HUMANIES

Faisons connaissance

NOUVELLE FORMULE

## D'OÙ VIENT LE DÉSIR D'AUTORITÉ?

#### **Timothy Brook**

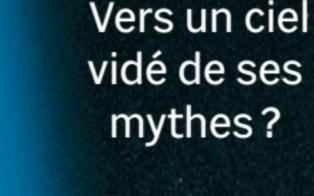
Comment la Chine des Ming s'est effondrée

#### Georges **Devereux**

L'ethnopsychiatrie, soigner entre les cultures

#### La ruée vers l'espace

Vers un ciel





DOM/S: 7,90 € - BEL/LUX: 7,40 € - CH: 11,90 FS

Les transformations de la France vues de Tonnerre • L'affaire Tran Duc Thao Armelle Andro, démographe de nos vies sexuelles • Mythologie: les dieux nordiques Débats, expositions, spectaces vivants...

## Printems des

«Universel(s)?»

## Humanités

20-21-22 mars 2025 Campus Condorcet

## Printems des



printempsdeshumanites

MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR **ET DE LA RECHERCHE** 





ined (0)









Sorbonne PARIS Nouvelle Paris Nanterre









ÉDITO

Par Héloïse Lhérété

Directrice de la rédaction

## Madame Sabre a disparu

Quand j'étais petite, ma directrice d'école avait un nom tranchant: Madame Sabre (je n'ai pas souvenir d'avoir su son prénom). Elle portait un sifflet en pendentif et lorsqu'elle soufflait la fin de la récréation, joues gonflées et sourcils froncés, personne ne songeait à faire le pitre. Quarante ans plus tard, mes enfants ont une directrice aux abords plus amènes. Elle a la voix douce; elle se prénomme Clémence (et je n'ai pas idée de son nom de famille).

Nos générations ont été témoin d'une révolution dont nous n'avons pas encore pris la mesure. Dans le sillage des années 1970, la poussée d'individualisme et les combats pour l'égalité ont été des ferments de dissolution des vieilles hiérarchies. L'ordre vertical qui structurait le monde social subsiste en partie, mais il a perdu sa force d'évidence. En famille, à l'école, au travail, en politique, «l'invisible barrière de l'autorité» (Stefan Zweig) est tombée. Ses justifications – le statut, l'âge, le genre, l'expertise et l'expérience - ont toutes été remises en cause, renvoyées à des formes de domination illégitimes. Cette évolution n'est pas seulement sociale, elle conduit à un remaniement profond de nos personnalités et de nos liens mutuels: Madame Sabre a disparu, je parlemente avec ma progéniture, tutoie mon patron, conteste mon médecin et apostrophe mon maire.

Nous n'avons pas basculé dans l'anarchisme pour autant. Nous sommes plutôt dans un monde nouveau qui nous laisse déboussolés. L'autorité est dite en crise, mais son spectre est partout. Tantôt avec un visage avenant: c'est l'autorité bienveillante vendue par l'éducation positive ou le leadership non directif promu par le management. Tantôt avec une face inquiétante, avec l'émergence d'une tentation autoritaire sur la scène politique. Selon une enquête récente du Credoc, 81% des Français estiment qu'« on a besoin d'un vrai chef en France pour remettre de l'ordre». Cette aspiration traverse le monde et se matérialise par des succès électoraux : victoire de Narendra Modi en Inde (2014), des coalitions radicales en Hongrie (2010), en Pologne (2015), en Serbie (2017), en Italie (2018, 2022) et élection de Donald Trump aux États-Unis (2016, 2024). L'autorité change d'apparence, mais elle travaille donc toujours les sociétés humaines. Il y a dans sa permanence une énigme. Sigmund Freud, dans Psychologie des masses et analyse du moi (1921), a émis une hypothèse troublante: nous n'avons pas renoncé à l'enfance, cet âge où les parents incarnent simultanément l'autorité et l'amour. À l'école, les maîtres qui comptent sont des objets d'amour, dont nous cherchons obscurément l'affection. Adultes, nous nous soumettons à qui nous considère et nous offre un cadre pour structurer le chaos. Dans une période trouble, la tentation autoritaire prospère sur ce terrain psychique. Avec un risque mortifère: celui d'une confusion entre l'autorité, boussole sécurisante, et l'autoritarisme, dont la dictature est la forme achevée.

#### ILS ET ELLES ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO



#### Michael C. Behrent

Il est nos yeux et nos oreilles outre-Atlantique. Historien américain, spécialisé en histoire de l'Europe contemporaine, notamment en philosophie politique française, Michael C. Behrent enseigne actuellement à l'Appalachian State University (Caroline du Nord). Page 56



#### Sophie Gherardi

Elle conseille la rédaction de Sciences Humaines, forte de son expérience acquise à La Tribune, au Monde des débats et à Courrier international. Journaliste attentive à l'économie, aux relations internationales et à la vie des idées, Sophie Gherardi est directrice du Centre d'étude du fait religieux contemporain (Cefrelco).



#### **Xavier Pasco**

Un œil dans l'espace, un autre sur ceux qui le convoitent, Xavier Pasco est un spécialiste mondial des questions spatiales civiles et militaires.

Docteur en science politique et directeur de la Fondation pour la recherche stratégique, il est l'auteur du récent La Ruée vers l'espace. Nouveaux enjeux géopolitiques (Tallandier, 2024). Page 34



#### **Eirick Prairat**

L'éthique de l'enseignement

est au cœur de ses recherches. Professeur de philosophie de l'éducation à l'université de Lorraine et membre de l'Institut universitaire de France, Eirick Prairat a récemment publié Éduquer avec tact (2° éd., ESF, 2022) et L'école des Lumières brille toujours (ESF, 2022). Page 62



Page 85

#### **Marion Rousset**

Journaliste indépendante,

elle s'intéresse autant aux sujets relatifs à l'éducation qu'à l'actualité des sciences humaines et sociales. À ce titre, elle est une plume régulière de Sciences Humaines et collabore aux pages Idées et Débats de différents journaux, magazines et revues (Le Monde, Télérama, La Vie...).

Page 65



#### **Perrine** Simon-Nahum

Cette philosophe et historienne inscrit sa réflexion dans la lignée de Hannah Arendt et Raymond Aron. Fine connaisseuse de l'histoire du judaïsme,

#### elle s'intéresse aux forces et faiblesses de nos démocraties.

Elle a publié récemment Sagesse du politique. Le devenir des démocraties (2023) et La Nouvelle Causalité diabolique (2024) aux éditions de L'Observatoire.

Page 53

#### **SCIENCES HUMAINES**

**Sciences Humaines** 

38 rue Rantheaume 89000 Auxerre Ventes et abonnement

03 86 72 07 00

serviceclients@scienceshumaines.fr Sylvie Rilliot, Mélina Lanvin, Bénédicte Marrière

Directrice de la rédaction :

Heloïse Lhérété

Rédactrice en chef adjointe :

Cécile Peltier

Rédacteurs, chefs de rubriques :

Nicolas Journet, Jean-Marie Pottier, Fabien Trécourt, Hugo Albandea, Samuel Lacroix

Premier secrétaire de rédaction :

Frédéric Peylet

Secrétaire de rédaction :

Renaud Beauval

Conseillères de la rédaction

Martine Fournier Sophie Gherardi

Ont participé à ce numéro

Véronique Bouruet-Aubertot, Sybille Buloup, Adèle Cailleteau, Ève Charrin, Vincent Capdepuy, Antoine Corlay, Léo Fabius, Hélène Frouard, Béatrice Kammerer, Thibault Le Hégarat, Thomas Lepeltier, Jean-François Marmion, Marc Olano, Marion Rousset, Armand Roy, Tigrane Yégavian

Création graphique et direction artistique: Sophie Villette

Graphiste et direction artistique: Isabelle Mouton

Iconographie: Marie-Laure Fior Chef de projet Web: Steve Chevillard

Assistant webmestre :

Alexandre Lepême

Promotion publicité : Patricia Ballon Comptabilité : Carole Charreau Directrice de publication :

Nadia Latrèche

Imprimé en France, Sciences Humaines est édité par Sciences Humaines Communication SAS a au capital de 214 790 € RC Auxerre B379865975 Actionnaire majoritaire et présidente Philo Éditions SAS

Directrice Générale Nadia Latrèche

Diffusion: MLP - Réassort joindre Opper: 01 40 94 22 23

Impression: SIEP

ZA Les Marchais 77590 Bois-le-Roi Origine du papier : Autriche 39 % de fibres recyclées

Impact sur l'eau : Ptot : 0.011 kg/t Commission paritaire:

0527 D 81596 ISSN: 0996-6994 Dépôt légal à parution

Couverture: © Emmanuel Polanco, Colagene Paris/Magazine Bastille Conception: Sophie Villette Un encart « Sciences Humaines » est posé sur une partie des magazines.



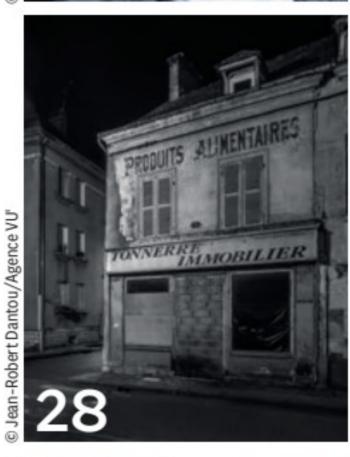






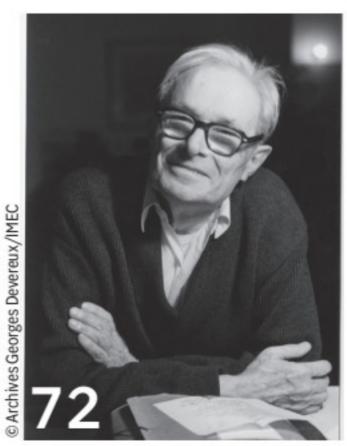
# © Astrid di Crollalanza/Éditions Payot















### Sommaire

#### **RENCONTRE: TIMOTHY BROOK**

P. 6 Comment la Chine des Ming s'est effondrée

#### **Brèves de SAVOIR**

L'actualité de la recherche en sciences humaines

P. 18 MATHÈSE EN 3 POINTS

Marion Doé: la maternité à l'épreuve de la cécité

P. 22 L'OBJET DU MOIS : le jean

P. 24 PORTRAIT DE CHERCHEUSE

Armelle Andro - La démographe de nos vies sexuelles

P. 26 LE DICTON À L'ÉPREUVE

«On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs »

#### **GRANDS ANGLES**

P. 28 TERRAIN D'ENQUÊTE

Entre paupérisation et enrichissement, les paradoxes français vus de Tonnerre

P. 34 LE MONDE EN DEVENIR

L'humanité face au spatial : vers un ciel vidé de ses mythes?

#### **DOSSIER**

#### D'où vient le désir d'autorité?

P. 42 L'autorité, pourquoi en vouloir plus?

P. 48 Les fondements de l'autorité

P. 50 Pourquoi aimons-nous les chefs?

P. 52 Perrine Simon-Nahum: « Nous avons habillé la démocratie d'habits trop grands pour elle »

P. 56 Liberté ou autorité : l'ambivalence américaine

P. 58 Au travail, l'éternel retour de la hiérarchie

P. 60 Se faire respecter en pratiques

P. 62 Autorité des profs : les raisons d'une érosion

P. 65 Dans la maison des parents perdus

P. 68 À l'aveugle : Qui a écrit ce texte?

P. 70 Bibliographie sélective

#### RÉFÉRENCES

P. 72 UNE VIE, UNE ŒUVRE
GEORGES DEVEREUX
Soigner entre les cultures

P. 80 L'illustre inconnue: Tran Duc Thao

P. 82 Mythologie : LES DIEUX NORDIQUES

Une autre idée du désir

#### Les livres et la culture

P. 84 -97

#### P. 98 La question qui fâche

Assemblée nationale : débat ou catch ?

## Timothy Brook

Né en 1951, cet historien et sinologue canadien, diplômé de l'université Harvard, est professeur émérite à l'université de Colombie-Britannique (UBC) à Vancouver.

## Comment la Chine des Ming s'est effondrée

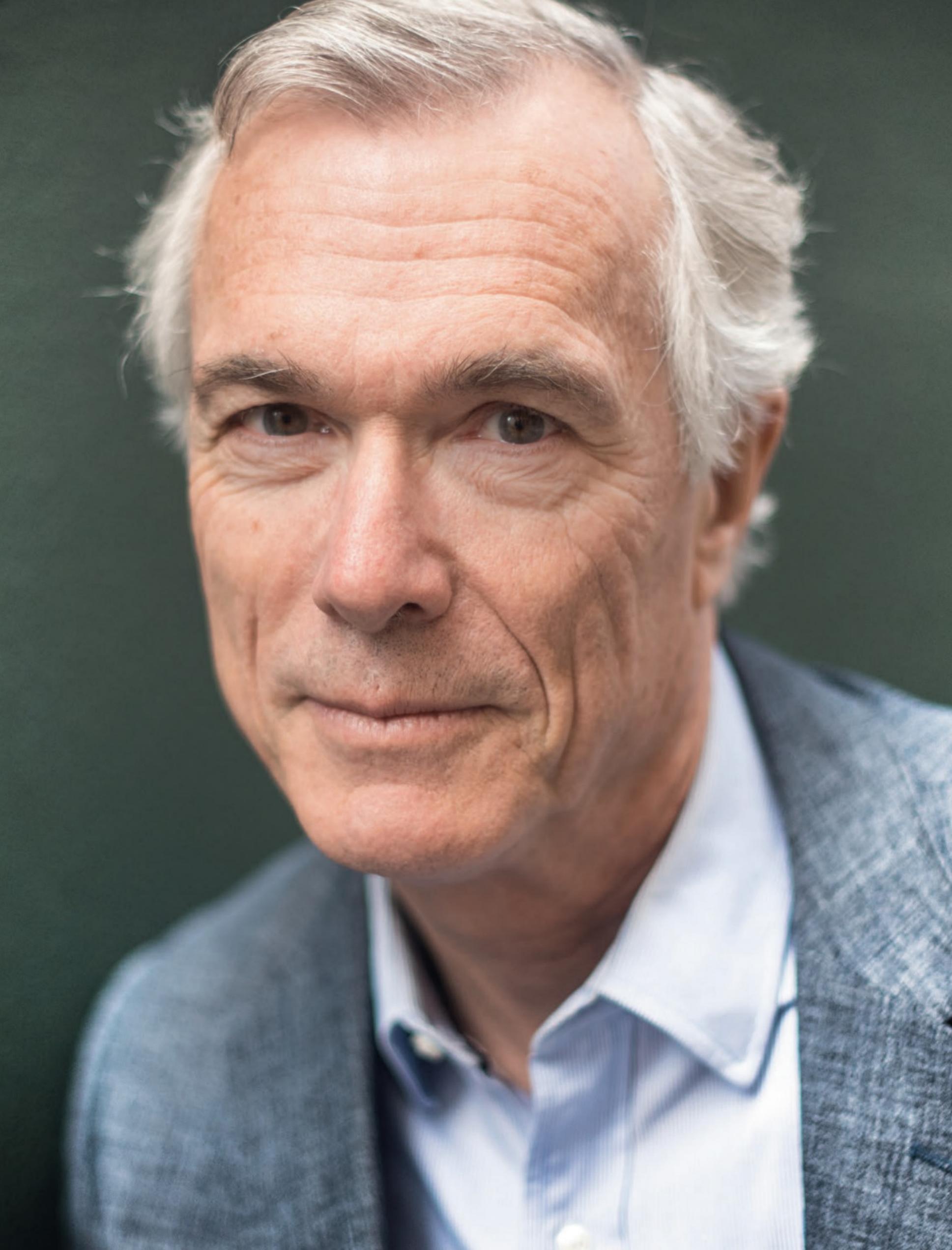
Après avoir régné trois siècles sur l'empire chinois, la dynastie des Ming s'est effondrée au 17° siècle. Que s'est-il passé? Dans une enquête inédite, l'historien et sinologue canadien Timothy Brook, figure pionnière de l'histoire globale, montre le rôle décisif des pertubations climatiques du « petit âge glaciaire ». PROPOS RECUEILLIS PAR MARTINE FOURNIER.

imothy Brook est un homme heureux : sur l'île Saltspring, située au large de la ville de Victoria (Canada), ce professeur émérite peut désormais se consacrer entièrement à ses recherches. Dès les années 1990, il a fait partie des premiers historiens à décloisonner les histoires nationales pour mettre au jour les relations qui ont existé entre les diverses régions de la planète (histoire connectée). Son terrain d'étude favori est l'Asie, principalement la Chine. Érudit et polyglotte, il parle aussi bien le chinois moderne qu'il lit les textes anciens. Ses ouvrages sont un véritable régal, tant il a l'art d'allier ses recherches savantes à des témoignages vivants. Il y donne ainsi une nouvelle image de sociétés souvent réduites à des clichés. C'est une nouvelle fois le cas de son dernier livre traduit en français : Le prix de l'effondrement (Payot, 2024), traduction de The Price of collapse: The Little Ice Age and the Fall of Ming China (Princeton University Press, 2023). Sa thèse va à l'encontre de celle qui prévalait jusqu'ici sur l'effondrement

de la prestigieuse dynastie Ming : selon lui, ce n'est pas le développement du commerce international qui aurait entraîné la chute de l'économie chinoise au 17e siècle, mais le dérèglement climatique. Moyennant un travail de fourmi, il a recensé les listes de prix de produits de première nécessité – céréales, tissus, papier, sources d'énergie –, dans des gazettes locales, des registres des comtés et de gouvernements, qu'il a confrontés aux témoignages laissés dans les mémoires et les journaux par plusieurs personnages dont il nous dresse le portrait. Il retrace ainsi, au plus près des archives, l'histoire du petit âge glaciaire telle qu'il a été vécu par la société chinoise, et montre comme il a bouleversé les systèmes agricoles, économiques et politiques.

#### Comment en êtes-vous venu à vous intéresser à l'histoire chinoise?

Lorsque j'ai étudié la littérature anglaise à l'université de Toronto, j'ai rencontré plusieurs personnes qui s'intéressaient



au bouddhisme zen. J'ai rejoint un groupe de méditation. Puis, au cours de ma troisième année, j'ai décidé de réorienter mes études et d'en apprendre davantage sur l'histoire du bouddhisme. Le bouddhisme est devenu pour moi un pont vers la Chine. À l'époque, l'université comptait plusieurs excellents professeurs de bouddhisme chinois, notamment Leonard Priestley, l'auteur de *Pudgalavada Buddhism: The Reality of the Indeterminate Self.* C'était un conférencier inspirant qui m'a captivé.

Lorsque j'ai quitté l'université avec un diplôme de littérature anglaise et un autre d'études asiatiques, je suis allé en Chine pendant deux ans dans le cadre d'un programme d'échange. Une année à Pékin et l'autre à Shanghai m'ont permis de découvrir un champ intellectuel beaucoup plus vaste. C'est au cours de ma deuxième année que je suis passé du bouddhisme à un cadre intellectuel plus large, qui concernait les changements survenus dans la pensée chinoise durant la dynastie Ming. J'ai été attiré par cette période parce que c'est là qu'ont eu lieu les premières interactions entre les intellectuels européens et chinois, et j'étais curieux de comprendre comment ces interactions ont façonné les idées aux deux extrémités de l'Eurasie.

Cette perspective comparative m'a amené à adopter une approche plus globale. J'ai voulu décloisonner la Chine en montrant que ce grand pays a entretenu depuis longtemps des relations plus étroites qu'on ne l'imaginait avec le reste du monde. C'est ainsi que je conçois l'expérience historique de la Chine : non pas comme une zone isolée derrière une grande muraille, mais comme un État et une culture qui ont eu de nombreuses interactions avec le reste du monde.

#### La dynastie des Ming dirige la Chine du 14° au 17° siècle. Pourquoi cette période est-elle perçue comme l'une des plus brillantes de l'histoire chinoise?

Le grand État Ming (1368-1644) a réalisé des chantiers colossaux tels que la restauration de la Grande Muraille pour se défendre contre les Mongols, ou l'extension du Grand Canal, l'artère principale entre le nord et le sud de la Chine qui approvisionnait en céréales Pékin et la Cité interdite, résidence de l'empereur à partir de 1421. Il se caractérise aussi par l'ampleur de ses créations littéraires et artistiques. Sa population à la fin de la dynastie est estimée à quelque 160 millions d'habitants. Cette période créative de l'histoire chinoise est aussi celle où la Chine a commencé à nouer des liens avec les Européens, lorsqu'ils sont arrivés pour commercer avec les pays d'Asie. La naissance de cette grande période d'échanges a beaucoup fait évoluer son économie. La Chine est alors devenue très riche : elle produit des biens manufacturés (soieries, porcelaines...) que les autres pays s'arrachent, contribuant à l'émergence d'un véritable marché mondial.

Lorsque ce commerce international commence à se développer, les échanges de produits venus du Japon, de l'Europe et de la nouvelle Amérique entraînent un afflux d'argent en Chine. On a souvent imputé à l'inflation des prix la cause de l'effondrement des Ming. Qu'en est-il selon vous?

Il y a une trentaine d'années, des historiens ont orienté leurs recherches sur une histoire comparative et connectée. Ils ont attiré l'attention sur le développement dès les 16e et 17e siècles d'un commerce international, attestant de la place de la Chine dans le monde dès cette époque. Cependant, lorsque j'ai commencé à me pencher sur la question de l'inflation, je me



suis aperçu que ce commerce avec l'étranger n'avait qu'un faible impact sur les prix des denrées de première nécessité, à savoir les céréales comme le riz ou le millet. C'est en dehors de cette économie de subsistance que les prix se sont envolés : objets d'art, antiquités et autres articles de luxe. Mes recherches ont montré que cette économie du luxe ne concernait qu'une petite élite. Seul ce secteur a subi une inflation liée à l'afflux d'argent venu de l'étranger. L'ère Ming se caractérise à la fois par une grande prospérité des nantis et par une grande misère du peuple.

## Dans ce livre, vous avancez une tout autre hypothèse : la chute de l'empire Ming serait due au « petit âge glaciaire ». Le dérèglement climatique a-t-il tué cette économie?

Les historiens du climat s'accordent aujourd'hui pour décrire le petit âge glaciaire comme un épisode de refroidissement et d'instabilité thermique qui a démarré vers le début du 14° siècle et s'est poursuivi jusqu'au milieu du 19° siècle. On a longtemps pensé, dans une perspective eurocentriste, qu'il ne concernait que l'Europe occidentale. On sait aujourd'hui qu'il s'étendit sur toute l'Eurasie. En Europe, nous en avons des témoignages avec ces tableaux de peintres néerlandais montrant des gens qui patinent sur les canaux... Depuis les années 1990, les climatologues chinois, en analysant les cernes de croissance des arbres et les carottes glaciaires, ont confirmé que cette période s'est inscrite dans de nombreuses régions de l'hémisphère Nord.

Cela m'a alors sauté aux yeux : les hausses et les baisses de température, enregistrées à ces périodes, correspondent précisément à mes données sur les fluctuations des prix des grains en Chine. Pour reprendre l'expression de l'historien Fernand Braudel (1), dans l'économie agraire préindustrielle, « le climat définit les limites du possible ». Les plantes ont besoin d'eau et de chaleur pour pousser. En cas d'insuffisance de l'une ou de l'autre, les récoltes diminuent, la production alimentaire décline et les prix augmentent.

## En France, l'historien Emmanuel Le Roy Ladurie a étudié les effets de ce «petit âge glaciaire» sur les pays européens (2). Mais vos recherches montrent qu'il a eu des conséquences différentes en Chine. Quelles sont-elles?

Les deux extrémités de l'Eurasie présentent des différences en tant que zones climatiques et en tant que sociétés humaines. En Europe, des pluies excessives sont dues à la proximité de l'océan Atlantique. La relation entre le climat chinois et l'océan Pacifique est différente. Les phénomènes de moussons changent la configuration des vents et des courants océaniques. Avec le froid, cela entraîne un assèchement plutôt qu'un déversement. Dans sa volumineuse étude sur le climat, Emmanuel Le Roy Ladurie observe que c'est l'humidité excessive qui est dangereuse pour les cultures européennes. Les Chinois qui ont laissé des récits de ces périodes voyaient au contraire la sécheresse comme la plus

grave menace pour la production alimentaire. Le riz, principale céréale cultivée en Chine, nécessite beaucoup d'eau, ce qui le rend intolérant à la sécheresse lorsqu'elle persiste plusieurs mois d'affilée. Et quand le froid abrège la saison de croissance, il intensifie les impacts du manque d'eau.

#### Vous décrivez minutieusement plusieurs de ces crises environnementales. Quelles ont été leurs répercussions politiques et sociales?

J'ai utilisé le terme ancien «slough» (traduit dans l'édition française par «bourbier») pour identifier six phases de plusieurs années entre le 15e et le 17e siècle, au cours desquelles de graves anomalies thermiques et pluviométriques coïncident avec des récits de crise environnementale, de famine et de souffrance sociale. En période de disette, les prix des céréales atteignent des montants aberrants! Mieux que toutes les autres sources documentaires, ils révèlent les pressions qui s'exercent sur la population durant ces graves épisodes de refroidissement. Certains habitants meurent de faim; ils arrachent l'écorce des arbres, extraient les racines du sol à la recherche de nourriture. Ils vendent leurs enfants pour qu'ils soient adoptés ou utilisés comme domestiques... La famine génère aussi du banditisme et parfois du cannibalisme.

Durant l'ère Ming, le prix du grain constitue le baromètre le plus sûr de la prospérité agricole, de la survie humaine en même temps que de la stabilité politique. Les magistrats locaux redoutent les hausses de prix, même s'ils ne risquent pas, eux, de mourir de faim. Mais, parfois, ceux qui n'ont rien à manger passent à l'action et tentent de voler les réserves de céréales des riches. Ces troubles de subsistance peuvent alors mettre fin à la carrière des administrateurs de la région. Si les difficultés ne dépassent pas un an, le gouvernement central peut agir en distribuant des subventions et en acheminant de la nourriture dans les régions les plus atteintes; mais si elles durent plus de deux ans, alors la capacité de soutien de l'État s'effondre.

#### Quel rôle ont joué les fonctionnaires de l'État et notamment du bureau de l'Empereur dans ces différentes famines? Ont-ils porté une responsabilité dans l'aggravation de ces périodes de bourbiers?

L'État Ming tente de réguler les prix grâce à un certain nombre de mécanismes. Les magistrats se chargent de surveiller les prix des céréales dans leurs comtés en envoyant des agents sur les marchés locaux. Ils les transmettent chaque mois à Pékin où la Maison impériale reste informée des conditions d'approvisionnement d'un bout à l'autre de l'empire. Ils surveillent aussi les marchands pour qu'ils n'entravent pas la circulation des grains afin de faire monter les prix. Ces contrôles sont cependant progressivement abandonnés au cours du 16e siècle. Et dans les faits, certains fonctionnaires agissent en fonction de leurs intérêts personnels... En cas de crise, l'État peut imposer des prix de vente; les juges

## «1641 est l'annus horribilis de la Chine : sécheresse estivale, invasion de criquets, famine massive.»

ont alors carte blanche pour poursuivre les commerçants malhonnêtes. Il peut aussi agir en mettant en vente les réserves de céréales du Palais impérial pour faire baisser les prix et même instaurer des blocus pour empêcher le transport de grain des régions en difficulté vers celles où il se vend plus cher...

Il existe une infrastructure de transport complexe pour acheminer les céréales vers des zones qui en sont dépourvues, mais cette capacité disparaît avec l'aggravation des conditions climatiques au 17<sup>e</sup> siècle.

Vous consacrez un chapitre au dernier de ces bourbiers, « le désastre de Chongzhen » que vous décrivez comme un véritable tsunami qui a emporté la dynastie Ming dans sa chute. Pourquoi a-t-il été si destructeur?

Chongzhen est le dernier empereur Ming qui règne de 1627 à 1644. Le bourbier de Chongzhen dure sept ans et explique les circonstances qui engendreront l'effondrement des Ming. Un journal tenu par un contemporain du nom de Ye Mengzhu consigne les désastres de la décennie 1640, dont 1641 constitue l'annus horribilis : elle commence par une sécheresse estivale, suivie d'une invasion de criquets, et s'achève par une famine massive. Des fonctionnaires demandent aux magnats locaux d'ouvrir des soupes populaires, mais beaucoup d'affamés tombent morts sur la route avant d'y arriver. Le prix du riz, des haricots, du blé ou même de l'orge bat tous les records. On peut aller jusqu'à vendre son enfant pour un repas, et débiter les cadavres qui jonchent la campagne pour les griller. Même si l'argent venu du commerce mondial a abondé durant cette dynastie, l'agriculture n'en restait pas moins la base de l'économie et le moyen de survie d'une population qui a beaucoup augmenté.

C'est aussi la chute des températures qui pousse les Mandchous, eux-mêmes touchés par le refroidissement, à se déplacer vers le sud et à occuper cet empire chinois complètement dévasté et entreprendre sa réorganisation sous la nouvelle dynastie Qing. Les prix de famine s'imposent désormais comme les prix habituels. Le peuple s'en accommode jusqu'au 18e siècle. Mais les perturbations climatiques de la fin du petit âge glaciaire, au 19e siècle, engendrent une nouvelle vague de disettes et de guerres civiles qui marque l'effondrement de la dynastie Qing (1911).

Cependant les Chinois n'ont, alors, jamais attribué ces catastrophes au climat : ils les voyaient comme des avertissements du Ciel...

Les Chinois sont alors très attentifs au dérèglement de l'environnement, mais ils n'expriment pas cette préoccupation en terme abstrait de changement climatique. Ce qui les inquiète, c'est l'idée que la famine manifeste le mécontentement du Ciel à l'égard de leur gouvernement ou du peuple. L'Empereur est alors le seul légitime à interpréter la colère du Ciel.

Le confucianisme lie étroitement l'éthique à la cosmologie. Pour maintenir l'ordre social, le gouvernement est responsable du peuple, surtout si sa survie est menacée. Les Ming sont convaincus que le monde est en ordre quand le prix des céréales reste stable et juste. Les périodes de récoltes abondantes et de prospérité sont donc considérées comme dans l'ordre des choses, facilitant la subsistance des gens ordinaires. Une météo favorable est perçue comme la conséquence d'un bon gouvernement : le Ciel bénit le souverain qui favorise le bien-être de ses sujets en assurant la stabilité des prix.

«Ce qui étranglait la Chine n'était pas la défaillance morale ainsi que les récits traditionnels tendaient à le prétendre, mais une défaillance climatique», concluez-vous. Dans quelle mesure cet épisode est-il susceptible d'éclairer la crise environnementale que nous connaissons aujourd'hui?

On a souvent imputé la chute de l'empire Ming à une faillite morale (échecs fiscaux et militaires dus à une certaine impéritie des fonctionnaires), mais mes travaux sur les phénomènes climatiques racontent une autre histoire. Nous devons mieux prendre en compte le climat et comprendre comment les nations aux 16° et 17° siècles ont fait face à la période glaciaire qui s'avéra également terrible pour l'Europe. Connaître la manière dont le climat a pu affecter le passé peut nous faire réfléchir sur l'importance des changements soudains que nous vivons aujourd'hui. ●

#### NOTE

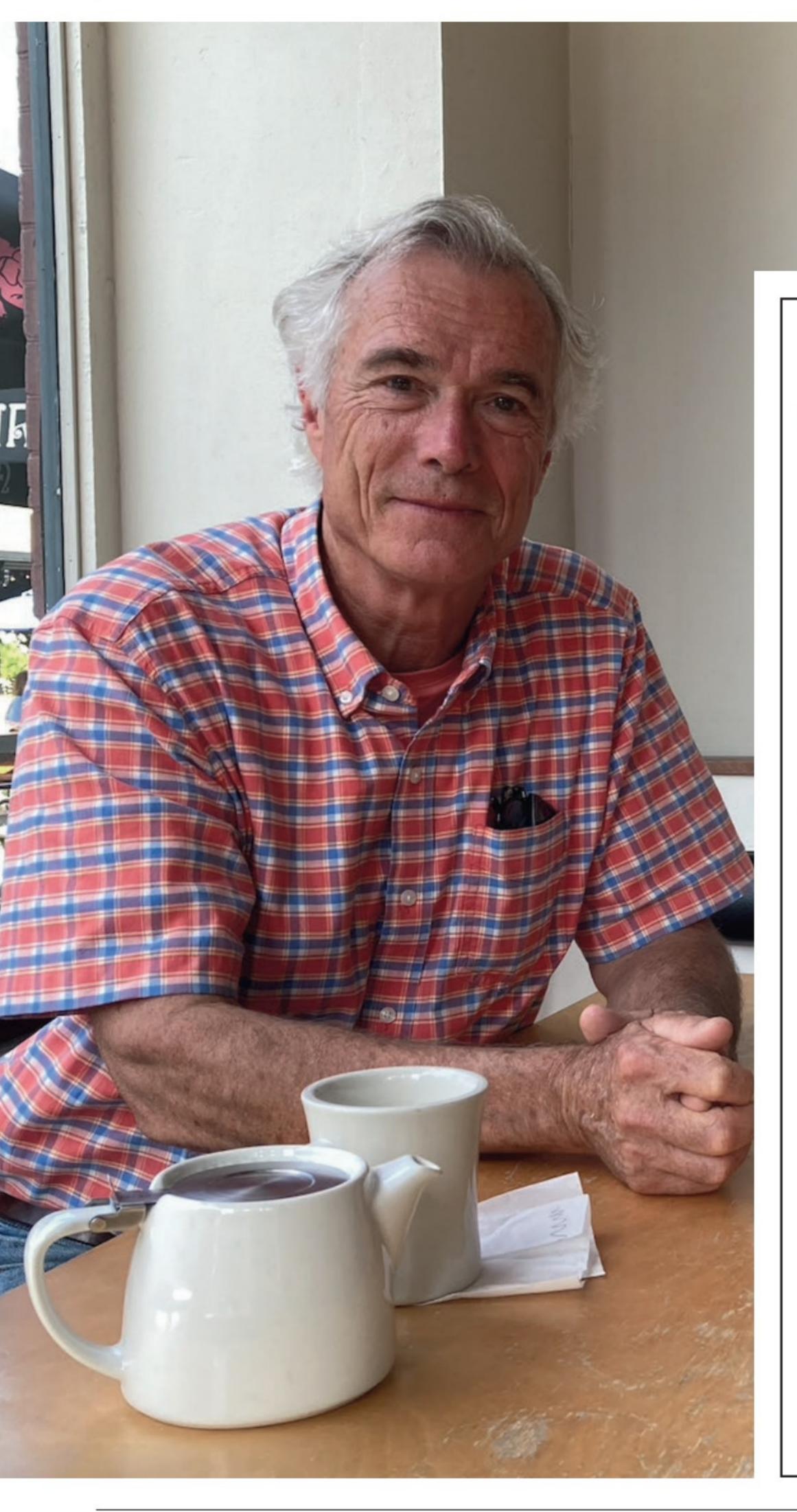
(1) Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 1949, nouv. éd. en 3 volumes, Armand Colin, 2017.

(2) Emmanuel Le Roy Ladurie, Les Fluctuations du climat. De l'an mil à aujourd'hui, Fayard, 2011.

#### Notre choix de lectures

Timothy Brook a dirigé l'édition d'une monumentale *History of Imperial China* en 6 volumes chez Harvard University Press. Parmi ses nombreux livres, cinq ont été traduits en français par Odile Demange aux éditions Payot : *Le Chapeau de Vermeer. Le 17º siècle à l'aube de la mondialisation* (2010) où une simple jatte de fruits dans le tableau *La Liseuse à la fenêtre* nous entraîne sur les routes du commerce maritime de la fameuse porcelaine bleu et blanc de Chine ; *Sous l'œil des dragons. La Chine des dynasties Yuan et Ming* (2012) ; *La Carte perdue de John Selden* (2013) ; *Le Léopard de Kubilai Khan. Une histoire mondiale de la Chine* (2019) et en 2024, *Le Prix de l'effondrement*.





#### choses à savoir sur Timothy Brook

#### 1. Son rituel d'écriture

«Je n'ai pas vraiment de rituel... Je suis très désorganisé!» confie-t-il. Lorsqu'il a accumulé suffisamment de matériaux sur un sujet et que ses idées sont en place, cet historien écrit à n'importe quel moment de la journée.

#### 2. Son livre de chevet

Le soir, il aime se plonger dans des mémoires ou des romans. Un bon roman lui permet d'apprendre à construire un récit en enchaînant judicieusement les chapitres. Actuellement, il lit *The Sheperds Life* de James Rebanks, un best-seller anglo-saxon sur la vie d'un jeune berger, qui montre « *de manière fascinante* » les effets de la marchandisation du tourisme.

#### 3. La personnalité qui l'a le plus influencé

Il affirme que ses parents et grands-parents ont été ses principaux modèles, même s'il est le premier universitaire de la famille – son grand-père tenait une épicerie. Certains professeurs au fil de ses études ont eu aussi une influence importante. Il mentionne également l'historien d'origine britannique Jonathan Spence (1936-2021), spécialiste de la Chine du 17e siècle et notamment de la dynastie Qing, qui enseigna à Yale (États-Unis).

#### 4. S'il n'avait pas été philosophe, il aurait été...

Timothy Brook adore jouer du piano et aurait pu être musicien. En réalité, il a du mal à s'imaginer autrement qu'historien! S'il n'enseigne plus aujourd'hui, il poursuit ses recherches. Son prochain livre pourrait porter sur l'internement aux États-Unis et l'expulsion des personnes originaires d'Asie pendant la Seconde Guerre mondiale.

### TAPISSERIE HUMAINE

C'est une grande vague de bonheur qui submerge la ville de Jaipur (Inde). Depuis une terrasse où il assiste, en 1996, aux célébrations de Holi, le photographe américain Steve McCurry est frappé par la vue de ce jeune homme qui s'abandonne avec extase à la transe collective. Son corps poudré de vert, symbole d'harmonie, contraste fortement avec le rouge de la foule, synonyme de joie et d'amour, par ailleurs très présent dans cette région du Rajasthan.

La fête religieuse hindoue d'Holi, qui se tient lors de la pleine lune du mois de Phalguna, en février-mars, est l'occasion d'un grand rite cathartique. Dans les villes d'Inde, les habitants allument des feux de joie, qui figurent la crémation de Holika, un personnage démoniaque de la mythologie hindoue, et l'élimination du mal. Il est alors possible de célébrer le triomphe du bien et le retour de la fertilité à grand renfort de chants, de danses et de jets de pigments colorés.

Cette image fait partie des 80 œuvres exposées dans le cadre de la rétrospective consacrée à Aix-en-Provence au célèbre photographe américain. Elle retrace les thèmes marquants (enfance, mousson, temples, conflits armés, etc.) de la carrière de cet immense « conteur visuel », qui a commencé en Inde avant de se faire connaître en 1979 par ses photos de l'invasion de l'Afghanistan par les troupes soviétiques.

Du Japon au Pakistan, en passant par l'Asie du Sud-Est et l'Antarctique, Steve McCurry tisse une sorte de «tapisserie humaine». Attentif à la diversité des visages et des modes de vie, il témoigne des grands bouleversements de notre époque. • CÉCILE PELTIER

À VOIR L'exposition « Steve McCurry. Regards » se tient à Aixen-Provence au Caumont-centre d'art, jusqu'au 23 mars 2025.









#### ÉTHOLOGIE

#### DES ÉCUREUILS TUEURS

Les écureuils jouissent d'un capital de sympathie: nous les imaginons volontiers mignons, jouant dans les arbres et faisant provision de noisettes. Aussi Sonja Wild, chercheuse à l'université de Leeds, s'est-elle déclarée «choquée» par la découverte d'animaux non seulement carnivores, mais prédateurs. En seulement 18 jours, son équipe a enregistré 74 événements dans lesquels des écureuils terrestres de Californie ont chassé et dévoré de petits animaux tels des campagnols, en allant jusqu'à décapiter leur proie. Plus troublant encore, les adultes semblent transmettre ces féroces pratiques aux plus jeunes. Le phénomène semble nouveau, et pourrait être une illustration de la plasticité comportementale des animaux sur fond de détérioration climatique. Graines et glands se raréfient, tandis que la superabondance des campagnols s'offre comme une opportunité pour la survie de l'espèce. HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

**SOURCE** Sonja Wild *et al.*, «Vole hunting: novel predatory and carnivorous behavior by California ground squirrels », *Journal of Ethology*, vol. 43, 2024/10.

#### ANTIQUIÉ Pas d'impôts pour les savants!



Un chercheur en histoire ancienne, Clément Bady, s'est intéressé aux traitements de faveur dont bénéficiaient les enseignants et les savants à Rome et dans les cités de l'Empire romain (1er siècle av. J.-C. - 2e siècle apr. J.-C.). Philosophes, médecins, astronomes, grammairiens,

rhéteurs, mais aussi professeurs de dialectique, d'arithmétique, de géométrie et de musique, ont notamment été exemptés d'impôt. C'est ce qu'on appelait l'immunitas, un privilège fiscal que pouvaient accorder les dirigeants d'une cité.

Cet avantage, distribué ponctuellement à la fin de la République, est généralisé par les premières dynasties impériales à toutes les professions de l'esprit. Au 2º siècle apr. J.-C., ceux-ci ont aussi été dispensés des *munera*, ces responsabilités prestigieuses, mais chronophages : organiser des compétitions sportives, superviser l'approvisionnement de la cité en blé et huile, héberger des hôtes étrangers...

Par ces avantages, les autorités récompensaient des professionnels dont l'activité était jugée d'utilité publique. Elles cherchaient aussi à attirer vers leur cité les esprits les plus brillants de l'Empire – ce qui a d'ailleurs pu attiser la convoitise de faux savants. Les philosophes étaient tenus à un niveau d'exigence plus élevé que les autres intellectuels. S'ils étaient jugés piètres enseignants ou mauvais orateurs, leurs privilèges leur étaient retirés. De plus, ils devaient en faire la demande, alors que les médecins en bénéficiaient automatiquement. L'argument des édiles (soucieuses de leurs recettes)?

En dédaignant l'exemption d'impôts, les philosophes avaient l'opportunité de prouver leur désintéressement de l'argent. Chacun devait donc choisir entre accepter les avantages auxquels il avait droit, et y renoncer afin de gagner en prestige. La richesse ou l'honneur, un dilemme finalement bien plus pragmatique que philosophique. THIBAULT LE HÉGARAT

**SOURCE** Clément Bady, « Les immunités accordées aux philosophes dans l'Empire romain », *Mélanges de l'École française de Rome - Antiquité*, janvier 2024 (en ligne, 14 novembre 2024).

#### MOYEN ÂGE

#### Le haschich et l'Islam, une histoire stupéfiante

Connu depuis l'Antiquité, le haschich (ou cannabis) a rencontré un grand succès dans le monde musulman à l'époque médiévale. C'est ce que nous apprennent les sources étudiées par l'historien Danilo Marino. Il est vrai que le chanvre, dont la résine sert à la fabrication de cette drogue, est une plante qui se cultive aisément dans le Croissant fertile et en Afrique du Nord. Au 13<sup>e</sup> siècle, la consommation de cannabis se banalise tant que toutes les classes sociales en font usage. Les poètes chantent ses louanges parce qu'il stimule la créativité et le désir. Dans la croyance populaire, le haschich aurait des vertus aphrodisiaques et renforcerait la vigueur sexuelle. Quant aux religieux mystiques, ils atteignent grâce à lui un niveau de conscience très élevé.

La médecine musulmane porte un regard plus ambivalent. Les praticiens arabes le prescrivent dans le traitement de plusieurs afflictions du corps et dans l'apaisement de maladies neurologiques. Dans le même temps, les médecins n'ignorent pas la dépendance qu'il occasionne et certains lui prêtent des incidences néfastes sur l'organisme. Au 13e siècle toujours, le haschich se trouve au centre d'un important débat juridique : ses effets sont-ils similaires à l'ivresse que procure l'alcool? Pour les tenants du oui, le cannabis est donc à proscrire, conformément au droit islamique : le Coran et les *hadiths* interdisent tout ce qui enivre l'esprit et engourdit le corps. À l'inverse, ses défenseurs arguent qu'il n'est pas un produit fermenté et qu'il a des effets apaisants, soit le contraire du vin qui entraîne agressivité et emportement chez le buveur.

Pour autant, le sort du haschich n'est pas tranché et demeure suspendu au bon vouloir du sultan du moment. Les plus tolérants y voient une source de revenus non négligeable tandis que les plus rigoristes ont cherché à le bannir, allant jusqu'à faire incendier les cultures de chanvre. Une prohibition – déjà – sans grand succès. T.L.H.

**SOURCE** Danilo Marino, « Le haschich dans l'Islam médiéval », *Histoire, médecine et santé*, n° 26, hiver 2024.





Reconstruction virtuelle 3D du village fortifié de Khaybar.

#### ARCHÉOLOGIE

#### Khaybar, la cité ensevelie

Une équipe archéologique franco-saoudienne a récemment découvert dans l'oasis de Khaybar un site de l'âge du bronze, appelé al-Natah. Située dans le Hedjaz à 150 km au nord de Médine dans l'actuelle Arabie saoudite, cette ville fortifiée de 2,6 ha aurait été construite vers 2400-2000 avant notre ère et occupée jusqu'à - 1500, voire - 1300. L'agglomération semble contenir une zone résidentielle, un probable secteur de pouvoir et une nécropole. Les habitations étaient reliées par des ruelles. On estime la population à quelques centaines d'habitants au maximum. La notion de « ville » est surtout justifiée par la diversité des activités révélées par les traces d'artisanat, ainsi que par la stratification sociale.

Le site d'al-Natah, installé en bordure d'un plateau, contrôlait deux axes de communication majeurs : un ouadi, cours d'eau intermittent, orienté d'est en ouest, et une portion de la « route » qui reliait l'oasis de Tayma au nord à Médine au sud. Un impressionnant rempart encercle le site, dont l'épaisseur atteint parfois six mètres. Son édification est intervenue deux siècles environ après la construction de l'agglomération, en réaction sans doute à des attaques de voisins en période de sécheresse. Dans ce paysage de steppe dominé par des groupes de pasteurs nomades, le site de Khaybar révèle un lent processus d'urbanisation et de mise en interconnexion des oasis d'Arabie du Nord-Ouest.

#### VINCENT CAPDEPUY

**SOURCE** Guillaume Charloux *et al.*, « A Bronze Age town in the Khaybar walled oasis. Debating early urbanization in Northwestern Arabia », *PLoS ONE*, vol. 19, 2024.





#### HISTOIRE DE L'ÉDUCATION

## LA CLASSE, UN HÉRITAGE RELIGIEUX

Qui a eu cette idée folle un jour d'inventer l'école? N'en déplaise aux chanteurs yéyé des années 1960, la réponse n'a rien d'évident. Notre école républicaine s'est inspirée des pédagogies développées antérieurement par les congrégations religieuses, telle celle de Jean-Baptiste de La Salle. C'est à cette dernière qu'on doit d'avoir établi, dès le début du 18e siècle, les bases de l'organisation spatiale, temporelle et sociale caractéristique de l'institution scolaire : un espace clos, séparé du reste du monde, où les enfants reçoivent un enseignement collectif, majoritairement établi sur l'écrit et découpé en un emploi du temps rigoureux.

Cet espace correspond donc aussi à une méthode, appréciée pour ses vertus disciplinaires. D'abord exclusivement mise en œuvre dans les écoles religieuses, elle va peu à peu se généraliser dans les écoles communales françaises au 19e siècle, où elle répond au projet politique d'alphabétiser massivement les nouvelles générations. Elle remplace alors l'enseignement individuel – où le maître passait d'élève en élève –, jugé inefficace, et l'enseignement mutuel – où les écoliers apprennent les uns les autres –, jugé immoral.

Perçue comme plus propice aux apprentissages, l'approche lasallienne a aussi pour mérite d'instituer la figure du maître comme un modèle à suivre. Elle n'est toutefois opérante qu'à condition d'introduire une nouvelle contrainte pédagogique majeure : l'homogénéité des classes. À l'origine purement organisationnelle, cette exigence a eu des conséquences profondes et durables sur l'institution scolaire : disparition des classes

uniques au profit de classes d'âges, valorisation dès le début du 20e siècle du classement des élèves pour les regrouper selon leur niveau, et promotion dans les discours institutionnels et professionnels de l'homogénéité des classes comme un idéal à atteindre. Une vision si solidement ancrée qu'elle entraverait encore aujourd'hui la mise en œuvre de projets pédagogiques valorisant l'hétérogénéité. Ce type de projets, défendus au nom de la mixité, suscite toujours chez les enseignants des sentiments de transgression et de pertes de repères, auxquels peuvent s'ajouter des réactions hostiles des parents d'élèves, des collègues et de l'institution scolaire. BÉATRICE KAMMERER

**SOURCE** Sylvie Jouan, « La forme scolaire : analyse d'un concept clé pour comprendre la difficile prise en compte de l'hétérogénéité des élèves à l'école primaire française », Recherches en éducation, n° 56, 2024.

#### PSYCHOLOGIE

#### TDA/H: une épidémie d'autodiagnostic aux États-Unis

On ne compte plus les stars américaines bipolaires, borderline, dépressives... et, désormais, TDA/H (trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité). Jim Carrey, Paris Hilton ou encore Justin Timberlake dévoilent avoir fait l'objet de ce diagnostic, alors que des vidéos postées sur les réseaux sociaux se multiplient. Le TDA/H est devenu si familier outre-Atlantique que pas moins d'un adulte sur quatre, surtout parmi les plus jeunes, croit dorénavant souffrir d'un TDA/H non diagnostiqué, révèle une étude de la faculté de médecine de l'Ohio. Problème : seuls 13 % des personnes interrogées ont fait part de leur intuition à leur médecin. Ce qui risque fort d'aboutir à une vague d'autodiagnostics... et d'autoprises en charge!

D'après les derniers chiffres, un adulte sur 16, et non un sur 4, serait véritablement concerné, soit 15 millions de personnes - dont la moitié seulement à l'âge adulte. 15,1% d'entre elles prennent un traitement médicamenteux, 13,3 % suivent une psychothérapie et 35,2 % cumulent ces deux types de suivi... Mais plus d'un tiers (36,5 %) ne reçoivent aucun soin malgré leur diagnostic. Et parmi les patients censés prendre un médicament, 71,5% rencontrent des difficultés pour se voir délivrer leur traitement en raison de pénuries. Cette carence favorise le développement d'un marché illégal de molécules contrefaites... et potentiellement dangereuses.

En un mot, beaucoup d'Américains semblent se croire (à tort) atteints de TDA/H, tandis que ceux qui ont réellement été diagnostiqués peinent souvent à se soigner. Et tous pourraient envisager de recourir à des pilules miracles d'ores et déjà proposées par des charlatans...

#### JEAN-FRANÇOIS MARMION

#### SOURCES

Ohio State University Wexner Medical Center, « Survey finds 25 % of adults suspect they have undiagnosed ADHD », ScienceDaily, octobre 2024.

Brooke S. Staley et al., « Attention-Deficit/Hyperactivity Disorder diagnosis, treatment, and telehealth use in adults », Morbidity and Mortality Weekly Report, octobre 2024.

#### SCIENCES COGNITIVES

#### COMPTER SUR SES DOIGTS, UNE STRATÉGIE GAGNANTE

Loin d'être le signe d'un manque de capacité à raisonner, compter sur ses doigts est une stratégie efficace! Ce comportement permet aux enfants d'obtenir de meilleurs résultats aux tâches mathématiques. Mais jusqu'où leur autorise-t-il de développer leurs compétences cognitives dans ce domaine? Telle est la question à laquelle s'est confrontée une équipe française de chercheurs en psychologie qui a analysé les liens entre motricité et habiletés numériques. Selon eux, plusieurs phénomènes expliquent l'intérêt du comptage sur les doigts : d'abord, celui-ci offrirait aux enfants un moyen simple de se représenter les quantités, donc d'améliorer leur sens du nombre sans requérir préalablement une maîtrise du chiffrage verbal ou des rudiments d'arithmétique. En outre, cette stratégie encouragerait le développement de la dextérité manuelle et de la mémoire de travail, dont l'impact positif sur les compétences en mathématiques est bien établi.

Dès lors, le comptage sur les doigts mériterait-il d'être explicitement enseigné aux élèves, en particulier les plus fragiles? Oui, suggèrent les chercheurs, qui ont testé leurs hypothèses sur 38 élèves âgés de 8 à 17 ans souffrant d'une déficience intellectuelle et scolarisés en éducation spécialisée. Les résultats mettent en lumière chez celles et ceux qui ont spontanément recours à cette stratégie de meilleures performances, et un risque d'erreur plus faible dans les tâches mathématiques. Toutefois, sa promotion en classe ne pourrait faire l'économie d'un renforcement parallèle des compétences motrices de ces enfants, avertissent les scientifiques, sans lesquelles le comptage sur les doigts pourrait s'avérer moins opérant, voire handicapant. B.K.

**SOURCE** Nathalie Bonneton-Botté *et al.*, « Étude de l'usage des doigts en mathématiques chez des élèves présentant un trouble du développement intellectuel », Éducation et didactique, vol. 18, 2024/3.



## MA THÈSE EN 3 POINTS



#### La maternité à l'épreuve de la cécité

Comment être à la fois parent et en situation de handicap? La sociologue Marion Doé, chercheuse au Centre des mouvements sociaux et elle-même aveugle, a exploré cet impensé de la sociologie. Sa thèse, soutenue en décembre 2024, renouvelle le regard sur les adultes handicapés.

#### 1. L'ORIGINE

#### Je suis sociologue et mère aveugle

Pendant mes études de sociologie, j'ai perdu la vue et je suis devenue mère. J'étais suivie dans un centre très original, à Paris, qui accompagne les parents avec un handicap moteur, sensoriel, visuel, auditif, etc. Quand on ne voit pas, des actes du quotidien peuvent devenir extrêmement anxiogènes. Par exemple, on ne peut pas préparer de biberon, ou on a peur de donner le bain à son bébé par crainte de le noyer. J'ai eu l'intuition qu'il serait intéressant de travailler sur cette handiparentalité. Ma thèse n'interroge pas le fait de savoir si les personnes handicapées peuvent être parents, mais comment elles le font.

#### 2. MA MÉTHODE

#### De la sociologie qualitative

J'ai mené des entretiens avec des parents aveugles ainsi qu'avec des professionnels; j'ai analysé les échanges de groupes d'entraide sur les réseaux sociaux et réalisé un terrain d'observation de huit mois dans le centre dont j'ai bénéficié en tant que mère aveugle. L'originalité de ma thèse a été de faire ce terrain en étant moi-même aveugle. Ma déficience était une entrave évidente : je ne pouvais pas lire, par exemple, les dossiers de bénéficiaires auxquels on m'a donné accès, car ils étaient remplis de notes écrites au stylo. Donc, la secrétaire du centre me les lisait. Mais cette difficulté m'a permis de voir les dossiers autrement, notamment en percevant l'avis et le positionnement de cette professionnelle. De même, je me déplace difficilement, me trompant parfois de porte en cherchant une salle. Or, j'ai gardé mon statut de personne dépendante et demandé qu'on m'aide. Cette vulnérabilité a permis de précieux échanges informels avec des professionnels. Je ne veux pas dire que quand on ne voit pas, on voit mieux que les autres. C'est faux. Mais je n'ai pas non plus fait moins : j'ai fait autrement.

#### 3. MES RÉSULTATS

#### Soutenir l'handiparentalité plutôt que s'en méfier

Les personnes handicapées sont considérées comme des bénéficiaires de soin, «care receveiving», alors qu'elles sont aussi des pourvoyeuses de soin, «care givers», des gens qui assurent la sécurité de leur enfant, le nourrissent, etc. Cette dimension est exacerbée lorsqu'on a une entrave corporelle. Elle nécessite un travail de contournement – apprendre par cœur le contenu du livre qu'on va lire le soir à son enfant ou demander qu'une personne voyante fasse une marque tactile sur la pipette d'un médicament. Les mères sont particulièrement mises à l'épreuve, il y a vis-à-vis d'elles de nombreux préjugés de la part des personnes valides, une suspicion quant à leur capacité à s'occuper de leurs enfants. Le moindre faux pas peut les disqualifier. Or, elles-mêmes ont intériorisé les normes de bonne parentalité et veulent « performer » leur maternité. Le centre d'aide que j'ai étudié fonctionne comme une ressource. L'environnement a un rôle fondamental : plutôt que d'être entravant, il peut devenir soutenant, en permettant aux parents de travailler leur autonomie et de développer leur sentiment capacitaire.

#### PROPOS RECUEILLIS PAR HÉLÈNE FROUARD

**THÈSE** « De l'autonomie dans la dépendance : enquête sociologique sur la parentalité aveugle », soutenue sous la direction d'Isabelle Ville le 10 décembre 2024 au laboratoire Iris de l'EHESS.

#### SOCIOLOGIE

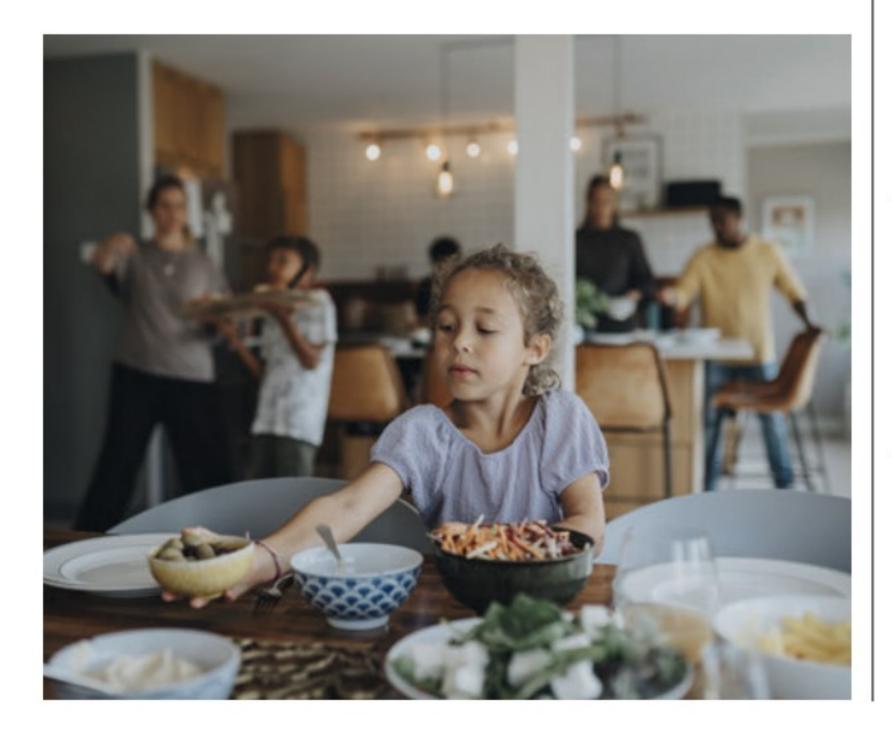
## Tâches domestiques : que font les enfants ?

Dans la vie de tous les jours, les adultes réalisent de nombreuses tâches domestiques: mettre le couvert, débarrasser la table, laver le linge, repasser... Et les enfants ? L'enquête « Elfe » a interrogé pour la première fois sur ce sujet 7 361 enfants âgés de 10 ans. Il en ressort qu'ils jouent un rôle non négligeable dans la gestion du foyer, mais avec de fortes disparités selon le genre, la structure familiale et le milieu social. Les jeunes enquêtés disent dresser la table, la débarrasser ou s'occuper des animaux domestiques au quotidien (quatre sur dix) ou au moins de temps en temps (neuf sur dix). Ils sont aussi très nombreux à ranger leur chambre: un sur quatre s'y attelle chaque semaine. Pour les autres tâches, la participation diffère (déjà) entre les filles et les garçons. Les premières participent davantage et plus fréquemment, par exemple, au soin du linge, des animaux, à la cuisine.... Une seule tâche mobilise davantage les seconds: sortir la poubelle.

La participation des garçons aux travaux domestiques varie peu selon la catégorie socioprofessionnelle du père. En revanche, elle diffère chez les filles. Quand leur père est cadre, elles aident moins souvent aux tâches collectives, comme faire le ménage, repasser et plier le linge – souvent en raison de l'emploi de personnel de maison. Mais elles sont plus généralement incitées à ranger leur chambre seules que lorsque le père est ouvrier.

Fait notable : plus le père s'implique dans les tâches domestiques, plus l'écart entre filles et garçons se réduit! La structure de la famille entre aussi en ligne de compte, au bénéfice des enfants uniques. Dans les familles nombreuses, où la charge de travail domestique est plus conséquente, les parents sont tentés de mettre chacun à contribution, parfois avec des tours de rôle pour favoriser la coopération et éviter les conflits. **ARMAND ROY** 

**SOURCE** Ariane Pailhé et Anne Solaz, « "Je mets la table tous les jours" : la participation des enfants de 10 ans aux tâches domestiques », *Population et Sociétés*, n° 628, décembre 2024.





#### TRAVAIL

## Le webmarketing essore les coachs

Les travailleurs indépendants se lancent de plus en plus, sur les réseaux sociaux, espérant créer une communauté et trouver des clients à qui vendre leurs produits et services.

Un pari qui ne porte pas toujours ses fruits : à partir de l'exemple des coachs spécialisés dans les reconversions professionnelles, la sociologue Anne Jourdain montre comment le webmarketing leur demande un investissement temporel, émotionnel et financier. L'envoi de *newsletters*, l'écriture de contenus pour LinkedIn, le tournage de vidéos pour YouTube se révèlent si chronophages que le maintien de leur présence en ligne prend même parfois le dessus sur leur activité de coaching. Un débordement mal vécu : « C'est un puits sans fond », explique Louis, un coach interrogé par la sociologue.

Nombreux sont les enquêtés à faire part d'émotions négatives : colère, frustration, ennui... qu'ils cachent à leur audience pour garder une image souriante et positive en ligne. Se saisissant de cette difficulté, un nouveau marché s'est créé : celui des « coachs de coachs » qui accompagnent la mise en place de leur activité. Un service qui peut revenir cher : « De fait, ce marché des formations au webmarketing est source de précarité financière », insiste Anne Jourdain, puisqu'elles coûtent de l'argent tout en entretenant l'idée d'une réussite possible à partir de quelques modèles très visibles en ligne. La chercheuse montre que les coachs indépendants sont nombreux à finir par arrêter leur activité. ADÈLE CAILLETEAU

**SOURCE** Anne Jourdain, « Derrière les sourires, la précarité. La création de contenus chez les coachs indépendants », *Réseaux*, n° 246-247, 2024/4-5.

## LES FEMMES PEU VISIBLES DANS LA PRESSE FRANÇAISE

Texte: JEAN-MARIE POTTIER - Illustration: JÉRÉMIE LUCIANI.

#### En 2024, trois chercheurs ont analysé

80 années d'archives du quotidien Le Monde, soit environ 1,6 milliard de mots. Entre 1944 et 2024, le pourcentage de femmes parmi les personnalités mentionnées y est passé de 6 % à 26 %. Un chiffre symbolique d'une tendance générale: une étude menée en 2020 sur un panel de médias français évaluait la présence des femmes à moins de 30 %.

Se Monde

2024

**26**%

des personnes mentionnées sont des femmes

1944

6%

des personnes mentionnées sont des femmes



#### Davantage de droit de

cité. Les femmes sont plus mentionnées, mais aussi plus citées : elles représentent 24 % des citations reproduites dans Le Monde, contre 2 % en 1944. Leurs propos font désormais en moyenne la même longueur que ceux des hommes.



#### Des rubriques encore

genrées. Certaines pages sont plus paritaires que d'autres, comme les rubriques « Culture » et « Société ». À l'inverse, l'économie et l'international accordent plus de 80 % de leurs colonnes aux hommes.



#### Un effort de parité inégal.

En moyenne, les rédactrices du *Monde* mentionnent davantage de femmes que les rédacteurs. Elles représentent 47 % de la rédaction, un chiffre en ligne avec celui des détenteurs et détentrices d'une carte de presse en France.



#### Les femmes murmurent, les hommes tonnent.

Les citations des hommes et des femmes ne sont pas introduites par les mêmes verbes. Les femmes « murmurent » ou « soupirent » plus que les hommes, qui « raillent » ou « tonnent » davantage.

**SOURCE**: Benoît de Courson, Ange Richard et Gilles Bastin, « Gender gaps and stereotypes in the long run. A computational approach to how *Le Monde* got (slightly) demasculinized (1944-2024) », préprint, décembre 2024; « Qui figure dans les nouvelles? », rapport pour la France du Projet mondial de monitorage des médias (GMMP), 2020.

#### MUSICOLOGIE

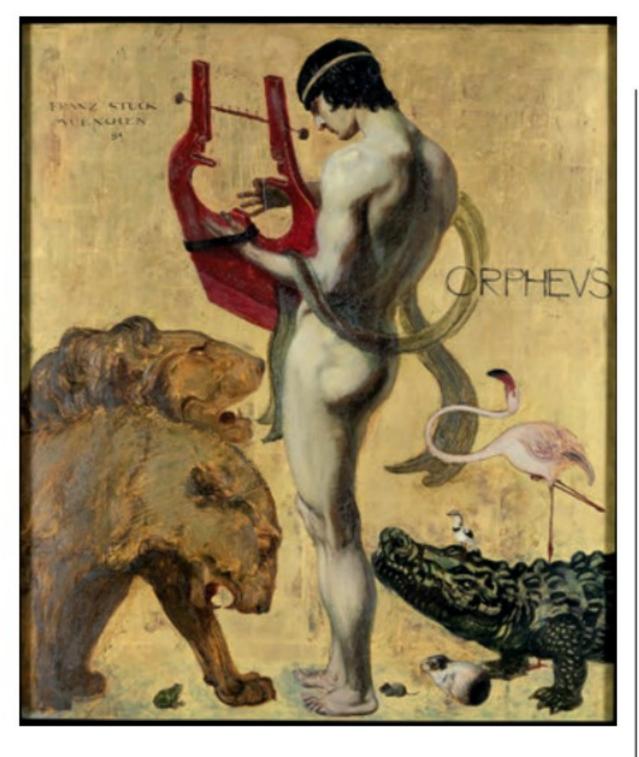
#### Et la harpe changea de sexe

S'il y a bien un instrument qui est aujourd'hui considéré comme étant l'apanage des femmes, c'est la harpe. Il n'en a pourtant pas toujours été ainsi, nous apprend la musicologue Caroline Giron-Panel: associée au mythe d'Orphée

et à la figure biblique du roi David, elle est depuis le Moyen Âge et jusqu'au 18e siècle perçue comme un instrument particulièrement viril.

La donne commence à se modifier en 1749, date du premier grand concert de harpe à Paris. L'instrument gagne en popularité. Il sort des tavernes et obtient sa place au sein de la musique professionnelle, qui est alors surtout jouée par des hommes avant de faire très vite son apparition dans les salons, où des femmes amatrices s'y mettent. Avec cette féminisation mondaine, son image change : elle acquiert une connotation érotique en raison de son emplacement entre les jambes de celle qui en joue et du dévoilement des bras qu'il suscite. À l'inverse, la harpe de concert reste surtout une affaire d'hommes. Elle va même avoir tendance à se viriliser dans les orchestres, où sont valorisées la puissance et la force masculines avec des instruments plus grands et plus lourds. A.C.

**SOURCE** Caroline Giron-Panel, « Des tavernes au boudoir. L'introduction de la harpe en France au 18e siècle, entre histoire culturelle et études de genre », Revue historique, n° 712, 2024/4.



### VRAI OU FAUX ?

#### «L'adolescence survient plus tôt»

Vrai. Chez les filles, l'âge des premières règles est passé de 16 ans en 1750 à 13 ans aujourd'hui. Chez les garçons, la voix mue à 14,5 ans, contre 17 ans il y a trois siècles. On voit aussi de très jeunes filles recourir à des vêtements hypersexualisés. Cette évolution traduit une volonté d'adhérer aux codes de la maturité valorisés par leurs pairs. L'autonomie est enfin un critère à prendre en compte. Son acquisition n'est pas linéaire. Les jeunes mobilisent d'ailleurs des catégories nuancées pour se situer sur l'échelle des âges, « des fois enfants, des fois ados ». H.L.

**SOURCE** Aurélia Mardon, *Idées reçues sur la puberté et l'adolescence*, Le Cavalier bleu, 2025.



Lejean

Vêtement de travail, il fut le symbole de la ruée vers l'or, de l'Amérique, puis de la contestation... Aujourd'hui, le jean s'est imposé dans toutes les garde-robes, comme la toile de fond d'une modernité à géométrie variable. CÉCILE PELTIER

C'est un jean qui ne trompe pas : dans Squabble up, le dernier clip du rappeur américain Kendrick Lamar, sorti fin 2024, presque tous les hommes arborent du denim. Chose impensable voici peu dans ce royaume du streetwear. Le jean, dont on a plusieurs fois annoncé la mort, semble plus vivant que jamais! C'est aujourd'hui, malgré sa dimension particulièrement polluante, un des vêtements les plus vendus au monde. S'il se révèle aussi iconique, c'est sans doute qu'il a réussi à surmonter le dilemme au cœur de la mode souligné dès 1904 par Georg Simmel : imiter les autres tout en se distinguant. S'il se décline à présent dans une large palette de coupes (flare, regular, baggy...), de teintes, et de styles (délavé, effiloché, brodé...), la majorité des jeans vendus sont bleu indigo, du nom de la teinture utilisée pour colorer cette toile de coton robuste inventée au 18e siècle.

Le jean ou denim tire son nom des toiles de Gênes et de Nîmes utilisées, alors, par les filatures anglaises. Exportée aux États-Unis, cette toile s'impose au 19e siècle dans la fabrication des vêtements de travail. Longtemps associé au cow-boy et à la ruée vers l'or, le jean s'invite dès les années 1920 dans la garde-robe des Américaines. Il retraverse l'Atlantique avec la Seconde Guerre mondiale et devient dans les années 1950, avec James Dean ou Marlon Brando, puis

#### C'est aujourd'hui, malgré sa dimension particulièrement polluante, un des vêtements les plus vendus au monde.

du mouvement hippie, l'emblème de la contestation, et, plus largement, celui de la jeunesse occidentale. Adopté par les femmes puis par la haute couture, le jean, sans cesse revisité, s'est pour beaucoup affranchi de cette imagerie.

Un constat qui pousse les anthropologues Daniel Miller et Sophie Woodward à parler, dans leur enquête ethnologique à Londres, du jean comme d'un vêtement « postsémiotique ». Aujourd'hui, tout le monde en porte, quels que soient son âge, son milieu ou sa culture. Intime, ce vêtement est synonyme de confort physique, mais aussi moral. Difficile à trouver, le bon jean est celui qui nous met en valeur, et nous permet de nous

Le jean ou denim tire son nom des toiles de Gênes et de Nîmes utilisées, alors, par les filatures anglaises aux 18° et 19° siècles.

## 3,1 milliards

C'est environ le nombre de jeans vendus dans le monde en 2022, selon le cabinet Statica. Croissante, la demande pourrait atteindre 3,46 milliards en 2026.

sentir bien, bref qui nous rassure. À l'heure de la *fast-fashion*, il reste assez intemporel, et se bonifie même avec le temps au point de devenir une seconde peau. Si les jeunes filles en particulier l'utilisent pour se distinguer en optant pour des coupes très spécifiques ou des jeans siglés, c'est avant tout «un vêtement par défaut», celui qu'on enfile pour éviter de se demander comment on va s'habiller. Il s'adapte à tout. Plus largement, il coïncide avec une aspiration à être quelqu'un «d'ordinaire». Rien de négatif là-dedans, au contraire.

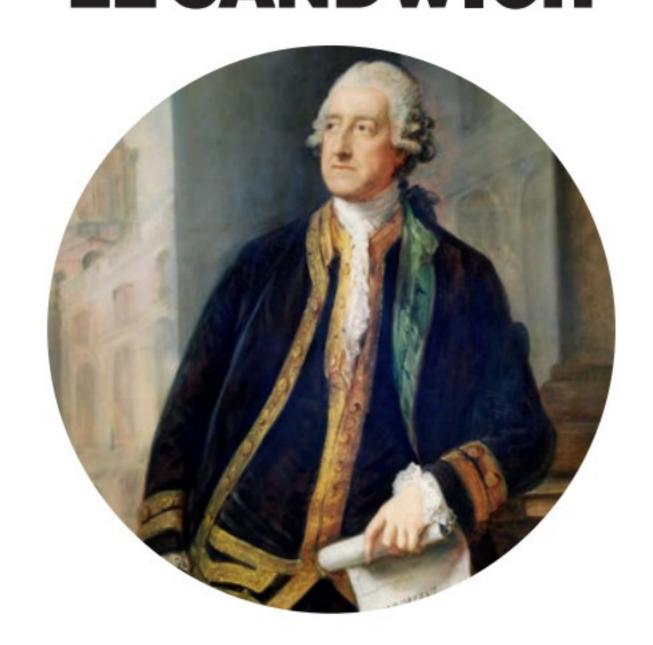
C'est ce vêtement magique qui nous permet de nous fondre dans la masse tout en étant soi-même. Bref, d'affirmer sa personnalité, sans déranger ni provoquer les autres, typique d'une métropole « monde » comme Londres, souvent pionnière. Cette dimension ressort particulièrement dans les témoignages d'immigrés, pour qui il apparaît comme un moyen de dépasser l'assignation à sa culture d'origine ou au pays d'accueil, dans un rapport d'égalité à autrui. •

#### **SOURCES**

- Daniel Miller et Sophie Woodward, Blue Jeans. The art of the ordinary, University of California Press, 2012.
- Daniel Miller, « Le blue-jean. Pourquoi la "technologie" vient en dernier », Techniques & Cultures, n° 52-53, 2009.
- « D'où viennent les jeans », avec Pascale Gorguet-Ballesteros, Sans oser le demander, France Culture, 16 juin 2022.

## Wikipedia/Creative Commons Licence

#### QUI A INVENTÉ...? **LE SANDWICH**



Kebab, hot-dog, panini, hamburger, jambonbeurre... Le sandwich, décliné sous toutes ses formes, est un incontournable de notre alimentation moderne. Selon une anecdote largement répandue, le fameux casse-croûte doit son nom à un aristocrate anglais : John Montagu, 4e comte de Sandwich (1718-1792). Le Français Pierre-Jean Grosley raconte dans ses carnets de voyage d'outre-Manche que le comte, joueur passionné, se serait fait servir « quelques tranches de bœuf grillé (...) entre deux rôties de pain » pour ne pas interrompre sa partie. Une version légèrement romancée. C'est probablement à son bureau, où, en tant que ministre, Montagu passait de longues heures, qu'il aurait pris l'habitude de manger sur le pouce, corrige l'historien Nicholas Rodger dans sa biographie contemporaine de l'homme d'État. Toutefois, selon les historiens, cette pratique est beaucoup plus ancienne : on consommerait depuis la nuit des temps des tranches de pain garnies de viande, de fromage ou encore de légumes. Hillel l'Ancien, docteur du judaïsme qui vécut à l'époque de Jésus, recommande de manger ensemble les pains azymes et les herbes amères prescrits par l'Ancien Testament pour la Pâques juive : c'est le fameux « sandwich de Hillel ». De même qu'on trouve des références à ce type de nourriture au Moyen Âge ou dans la littérature des 16e et 17e siècles. Prisé au 19<sup>e</sup> siècle par l'élite britannique, le sandwich s'aventure alors outre-Atlantique, où il connaît au siècle suivant une démocratisation rapide grâce à l'invention dans les années 1930 du pain prétranché, puis au développement des fast-foods. CÉCILE PELTIER

#### **ALIRE**

Claude Fischler, « Sandwich », dans Jean-Philippe de Tonnac (dir.), Dictionnaire universel du pain, Robert Laffont, 2010. Nicholas A.M Rodger, The Insatiable Earl. A life of John Montagu, 4th Earl of Sandwich, HarperCollins Publishers, 1993.

#### **SCIENCES HUMAINES**

Faisons connaissance

#### Comprendre les dynamiques de notre histoire commune.»





SBN: 978-2-36106-890-5



**COMMANDEZ CET OUVRAGE EN SCANNANT CE QRCODE** 

**OU SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM OU PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00** 



Professeure à l'Institut de démographie de l'université de Paris-1 Panthéon-Sorbonne, **Armelle Andro** a codirigé l'enquête « Contexte des sexualités en France » (Inserm/ANRS).

C'est la romancière Virginie Despentes qui m'a donné envie de travailler sur la sexualité. » Assise dans son bureau, Armelle Andro ajuste ses grandes lunettes. Les cheveux attachés en un chignon flou, elle porte un pantalon à carreaux taille haute qui lui donne un air rétro. Elle se remémore ses années d'études, la lecture en 1995 de Baise-moi. C'est un électrochoc; ce livre vient «confirmer une intuition : une chape de plomb pèse sur la sexualité des femmes et il est grand temps de la faire exploser ».

Inspirée par les mouvements féministes prosexe, qui considèrent la sexualité comme un levier essentiel du combat pour l'égalité, Armelle Andro change de cap. Alors étudiante en mathématiques appliquées aux sciences sociales, elle s'oriente vers un master en sociologie et démographie en 1996. S'ensuit un doctorat sur l'étude des pratiques contraceptives en Afrique de l'Ouest. Selon la chercheuse, «comprendre l'intime, c'est comprendre les rapports de pouvoir dans leur ensemble. Parler des pratiques sexuelles, c'est mettre à nu les normes sociales.»

#### LES CHIFFRES RÉVÈLENT L'INVISIBLE

Pour Armelle Andro, la démographie a un rôle fondamental : «Les chiffres construisent le réel. Ce qu'on ne compte pas disparaît des radars. » Cette conviction l'amène à explorer des terrains négligés. Entre 2008 et 2010, elle codirige une enquête mesurant pour la première fois la prévalence de l'excision au sein des diasporas africaines en France. C'est en réponse aux discours politiques et médiatiques, qui «s'appropriaient ce sujet sans jamais interroger les principales concernées», qu'elle décide de «rendre compte de leurs vécus».

### ARMELLE ANDRO

## La démographe de nos vies sexuelles

Elle lève un coin de voile sur nos intimités, actuellement bouleversées par la transformation des rapports hommesfemmes, l'effritement de la norme hétérosexuelle et la révolution numérique. SYBILLE BULOUP

Dans ses enquêtes, Armelle Andro n'est jamais loin de son ordinateur. Les tableaux Excel austères prennent une autre dimension à ses yeux : «Ces données, on a envie d'en prendre grand soin!», s'amuse-t-elle. Car chaque chiffre raconte un ensemble de parcours; derrière peuvent se cacher des histoires traumatiques. Instaurer une relation de confiance avec les enquêtés est crucial. Cela passe par une transparence totale sur les objectifs de la recherche et par un accompagnement psychologique pour ceux et celles qui en ressentent le besoin. «Aborder des sujets traumatisants peut réactiver des blessures profondes. Nous avons toujours prévu des accompagnements pour les personnes concernées.» Cette attention s'étend aussi aux enquêteurs euxmêmes. « Collecter des récits difficiles, c'est porter un poids émotionnel considérable.»

Enfin, le respect de la parole des enquêtés ne s'arrête pas à la collecte des données : il s'impose aussi dans la communication des résultats. «Il faut que les scientifiques prennent la parole dans l'espace médiatique. C'est le seul moyen pour que les enquêtés se disent : mais oui, bien sûr, j'ai répondu à cette enquête! Et ça va, les chercheuses ne racontent pas de bêtises, elles ne m'ont pas trahi », souligne-t-elle avec conviction.

Depuis 2019, Armelle Andro codirige avec Nathalie Bajos et Caroline Moreau l'enquête «Contexte des sexualités en France» (CSF-2023), dont les premiers résultats sont sortis en novembre 2024, une vaste étude nationale menée auprès de 31518 participants. Cette enquête examine les évolutions des pratiques sexuelles dans notre société. Pour la première fois, les chercheuses élargissent la tranche d'âge des participants, incluant des adolescents dès 15 ans et des seniors jusqu'à 89 ans, là où les éditions précédentes (1992 et 2006) se limitaient aux 18-69 ans. «Cet élargissement répond à des enjeux spécifiques : mieux comprendre l'entrée dans la sexualité pour les jeunes et explorer la vie intime des générations de personnes âgées, qui ont vécu les mouvements de libération sexuelle des années 1970», explique Armelle Andro.

#### **MOINS MAIS MIEUX**

Depuis 2006, la société française a connu des bouleversements majeurs : «La révolution numérique a transformé nos modes de rencontre, d'échange et d'éducation sexuelle. Les smartphones, les réseaux sociaux et les applications de rencontres ont redéfini les cadres intimes.» Les avancées des droits LGBT+ et le mouvement #MeToo ont aussi marqué une rupture, permettant «une libération de la parole et de l'écoute sur les violences sexuelles». Enfin, les inégalités sociales, creusées par la crise de 2008 et la pandémie de covid-19, ont accentué les disparités dans l'accès à la santé sexuelle.

Bien que l'enquête révèle une baisse globale du nombre de relations sexuelles, tant chez les femmes (86,4% à 77,2%) que chez les hommes (92,1% à 81,6%), elle s'accompagne d'une hausse de la satisfaction. «Les rapports sont moins fréquents, mais plus consentis et plus agréables. Cette évolution profite autant aux femmes qu'aux hommes », observe la démographe. Ces résultats contrastent avec certains discours alarmistes. « On entend tout le temps : "Ah, depuis #MeToo, c'est horrible, les hommes ne peuvent plus rien faire et plus rien dire!" Mais en réalité, la libération de la parole des femmes sur la sexualité, la mise en discussion du consentement, etc., ont bénéficié aux femmes et aux hommes.» La chercheuse met également en lumière une meilleure appréhension des violences sexuelles. «Aujourd'hui, des actes autrefois banalisés, comme les rapports sexuels non désirés "pour faire plaisir" au sein des couples, sont reconnus comme des violences.» Enfin, l'enquête révèle l'impact croissant du numérique sur la sexualité, entraînant une multiplication des relations en ligne, la diffusion massive d'informations sur la sexualité et l'émergence de nouvelles pratiques. Ce phénomène n'étonne pas Armelle Andro : «La sexualité a toujours été à la pointe des innovations technologiques.»

Malheureusement, convertir les résultats scientifiques en actions politiques n'est pas évident. Une
enquête sur les femmes réfugiées, menée entre
2016 et 2018, avait mis en lumière des conditions
de vie particulièrement terribles dans les dispositifs de mise à l'abri : «Les auditions à l'Assemblée
nationale, la présentation de ces résultats alarmants
dans les services de l'État et dans les collectivités locales n'ont rien changé...» Pour elle, ce constat pose
une question fondamentale : «Comment les sciences
sociales peuvent-elles continuer à éclairer le réel, face
à des politiques publiques qui les ignorent?»

Malgré ces résistances, elle reste confiante. «Les recherches menées par les collègues plus jeunes, en étudiant les nouvelles pratiques et identités, redéfinissent les cadres de la sociologie des sexualités. Nous, les anciens, nous devons nous laisser bousculer.» Son sourire s'élargit : «La sexualité, c'est une des clés pour comprendre la société et envisager un avenir plus juste.»



31 518 personnes âgées de 15 à 89 ans en France métropolitaine et Outre-mer ont été interrogées dans le cadre de l'enquête CSF-2023, coordonnée par l'Inserm et l'ANRS-maladies infectieuses émergentes. Les résultats révèlent une diversification des pratiques sexuelles, une diminution de la fréquence des rapports (6 par mois en 2023 contre 8,6 en 2006), contrebalancée par une augmentation globale de la satisfaction, avec 45,3 % des femmes et 39 % des hommes qui se déclarent très satisfaits de leur vie sexuelle.

#### « Parler des pratiques sexuelles, c'est mettre à nu les normes sociales. »

### LE DICTON À L'ÉPREUVE

Chaque mois, Sciences Humaines passe nos vieux dictons au tamis de la réflexion critique.



### «On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs»

u 17e siècle, l'expression «faire une omelette» signifie «casser des choses fragiles». Le proverbe complet serait apparu pour la première fois vers 1830, sous la plume de Balzac : dans la nouvelle Adieu, le colonel Philippe de Sucy évoque la terrible retraite des armées de Napoléon face aux Russes en 1812, à l'issue de la bataille de la Bérézina - rivière éponyme restée synonyme de défaite. «Il fut impossible d'avancer sans risquer d'écraser des hommes, des femmes, et jusqu'à des enfants endormis», raconte le colonel, qui n'était que major à l'époque. «Voulez-vous arriver?» lui demanda un grenadier. «Au prix de tout mon sang, rétorqua-t-il, au prix du monde entier.» «Marche!, conclut le grenadier, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.» De Sucy parvient à traverser la Bérézina, mais son amante Stéphanie de Vandières reste sur l'autre rive, perdue dans les glaces, la débâcle et les massacres. Dix ans plus tard, le colonel la retrouve par hasard et constate qu'elle a sombré dans la folie. Malheureux et se sentant «abandonné de Dieu», lui-même finira par se suicider, après avoir obtenu le prestigieux grade de général.

Dès l'origine, ce dicton comporte ainsi une dimension critique. Honoré de Balzac souligne le caractère épique et grandiloquent des campagnes militaires de Napoléon, tout en rappelant qu'elles ont brisé des milliers de vies humaines. Pour mieux incarner le propos, il creuse l'opposition entre ses deux protagonistes : d'un côté, de Sucy s'est plié à la sagesse cynique et pragmatique du grenadier, et il finira par en tirer un certain prestige – par

«déguster l'omelette», comme l'illustre la progression de sa carrière tout au long de la nouvelle. D'un autre côté, Stéphanie de Vandières représente un des nombreux «œufs cassés» : victime de la guerre, elle a perdu sa santé mentale et oublié qui elle était. Philippe de Sucy tente tout ce qu'il peut pour la ramener à la raison. En vain. De même qu'on ne reconstitue pas un œuf éclaté, le traumatisme de son amante met en lumière le caractère irréparable des sacrifices consentis.

En concluant sur le suicide de Philippe de Sucy, Balzac distille une morale sans ambiguïté : les initiateurs de tels drames peuvent eux aussi finir brisés, même s'ils n'en ont pas tout de suite conscience. La philosophe Hannah Arendt abondera dans «Les œufs se rebiffent», texte posthume écrit vers 1950. Spontanément, explique-t-elle, nous avons tendance à adhérer à ce proverbe, car il fait écho à notre expérience - plutôt valorisée - de la fabrication et de la création. «On ne fait pas de table sans abattre un arbre», donne-t-elle en exemple. Toutefois, c'est bien le caractère destructeur de toute activité technique qui ressort, dès qu'on applique cette sagesse populaire à l'action politique, aux événements historiques ou à toutes interactions entre humains. Arendt estime même que les totalitarismes de son époque relèvent à bien des égards d'une application décomplexée de ce dicton, les individus étant sacrifiés sur l'autel d'idéologies ou de vastes projets de société. Pour elle comme pour Balzac, la défense d'une seule vie innocente justifiera toujours qu'on s'oppose aux supposées grandes causes. • FABIEN TRÉCOURT

Frédéric André • Francesca Andreatta • Luc Andrianierenana • Marie•Pierre Ansiaux • Christophe Antiphon • Angelo Antole • Marie•Pierre Aouara • Wendy Arauxo • Sabine Arnaud • Laurent Arnould • Kim Ashcroft • Mahmoud Atamna • Daniel Atlan • Michel Audet • Jacques Audran • Nathalie Aufrère • Nicolas Auguet • Manon Aussillou Boureau • Jean•Pierre Ayrault • Isabelle Ayuso • Sabrina Baghdadi • Jérôme Barbey • Jean•Yves Barge • Delphine Barnier • Agnès Baron • Jérôme Barraqué • Christian Barrere • Jean•Marc Barthier • Philippe Bataille • Cédric Batillat • Allison Baubiat • Guillaume Baudoin • Myriam Baumgartner • Élodie Bayres • Jean • Étienne Bazin • Marie • Agnès Beau • Olivier Beau • Damien Bégoc • Jean • Paul Bellefleur • Marc Belorgey • Clemence Belvèze • Samia Ben Abdallah • Patrick Ben Soussan • Zaid Benabid • Philippe Bercy • Stéphanie Bergerault • Guillaume Berges • Claire Bergont • Sophie Berlin • Nathalie Bernard • Laurie Bernard • Laurent Bernardi • Barbel Bernauer • Philippe Christophe Bernier • Marion Bert • Paraskevi Bertsima • Gilles Bescond • Émilie Besson • Isabelle Beyls • Charles Bicrel • Franck Biggio • Christian Billieres • Vincent Bittel • Philippe Blondeau • Violaine Bô • Philippe Bohn • Marc Bohyn • Paul Bolduc • Cécile Bolly • Annie Bolmio • Anne•Lise Bolot • Denis Bon • Éric Bonato • Chantale Bonche • Dominique Bonfort • Florian Bongiraud • Marie•Laure Bonnabesse • Alain Bonnet • Soizic Bonnet • Élisabeth Bonnier • Michel Bonnifait • Gino Bontempelli • Mathieu Bonzom Lejay • Stéphanie Borios • Gérard Bosquet • Alexandre Boucherot • Isabelle Bouchetard • Sarah Boudey • Abderzake Boufeta • Samuel Bougrier • Caroline Bouhali • Pauline Bouhelier • Joël Bouillaud • Gervais Boulangé • Jean • Marc Boulet • Hélène Bourdeloie • Béatrice Bourely • Dominique Bourg • Alexia Boursier • Gilles Boustany • Anne • Laure Bouvier • Michel Brandt • Pauline Brault Nehlig • Corinne Breton • Fabien Brial • Isabelle Bridelance • Delphine Brille • Anne Brobbel Dorsman • Isabelle Brogniez • Emmanuelle Brotier • Danièle Broudeur • Jean•Claude Brulle • Christine Bua • Lucie Buée • Marc Buissart • Henri Bulliot • Anne Burgot • Vincent Buron • Caroline Bury • Christelle Busine • Patrick Butin • Emilie Caillaud Gafsi • Christine Caille • Tanguy Cailleaux • Fabien Caillon • Marjolaine Cames • Léna Canaud • Patricia Candela • Sylvie Carbonnelle • Laurent Carceles • Philippe Carceller • Pierre Caro • Francoise Carratu • Marie • Hélène Carré • Julien Cart • Aude Carton • Julien Casati • Christel Castaingt • Patrick Castel • Garance Castino • Vincent Catanese • Alexandre Catinat • Jean Paul Caverni • Alain Célestine • Christine Cestan • Jean • Charles Chabanne • Daniel Chabaud • Yoann Chagnaud • Thierry Chaillou • Jean • Marie Chalaris • Danielle Chambon • Léa Champagne • Jean•Pierre Champclaux • Sophie Charbonnier • Martin Charlot • Christian Charluet • Éric Charmetant • Jeanne Charpentier • Noémie Charpy • Sylvie Chartier Longerey • Audrey Chatelain • Adrien Chavanne • Karine Chelstowski • Marceau Chenault • Mélanie Chenault • Philippe Chenot • Fanny Cherpitel • Melinda Cherruault • Anouge • Florent Chesnot • Antoine Chevet • Steve Chevillard • Philippe Cholat • Cécile Chopinet • Sandrine Cintrat • Lauriane Clerc • Pénélope et Ewan Codello•Oiry • Catherine Colin • Véronique Collange • Cécile Collin • Isaline Colomb • Lemaire • Marie Comacle • Gaelle Combe • Isabelle Combes • Carine Combréas • François Commandeur • Michel Comminges • Jérémie Condé • Nathalie Connes • Annick Conrad • Pierre Coquoin • Cécile Corbineau • Agnès Cordier • Lucie Cordier • Sonia Corriveau • Maryvonne Cosson • Laure Costenoble • Laurence Costi • Philippe Cottin • Blandine Coudray • François Cougnon • Baptiste Coulmont • Audrey Coussy • Ass. Créer • Samuel Cremer • Carine Creton • Maite Cristin • Charly Cungi • Virginie d'Yvoire • Wafa Dahman • Ingo Dake • Antoine Dano • Bach Dao • Agnès Dasté • Vincent et Christine de Gaulejac • Christine de Geyer • Dominique de Guibert • Danielle de La Héronnière • Marie • Hélène de Lacroix • Miguel de Lemos Peixoto • Bénédicte de Rancourt • Laurent de Saint Aubert • Pierre de Senarclens • Camille de Singly • Carl de Souza • François de Vargas • André Debiere • Catherine Decary • Béatrice Decoop • Anne • France Degreve • Violaine Dehondt • Didier • Delaleu • Katia Delay • Hervé Delliac • Richard Delorme • Rodolphe Delory • Magali Demas • Pascale Demazy • Alizée Demenois • Éve Demeocq • Ariane Deneuve • Anne • Marie Denise • Thomas Deregnaucourt • Caroline Derouault • Agnès Desarnaud • Roselyne Descloux • Philippe Desoche • Sonia Despres • Agnès Devaux • Frédéric Devinant • Julien Dewoghelaere • Christine Dherbécourt • Ilya Diallo • José Carlos Diaz • Shivà Diez • Géraldine Diot • Claire Diribarne • Monique Divanach • Florence Dlubak • Dany Dobosz • Sarah Dohain•Lesueur • Pierre Domejean • Vincent Domergue • Elio Donatiello • Rachel Donnat • Marie Donnet • Aurore Doumeret • Evelyne Doutreloux • Marie • Laure Doux • Magali Doveri • Coralie Dragula • Claude Duee Zoghbi • Françoise Duhamel • Marion Dumas • David Dumoulin • Olivier Dunouhaud • Marie • Noëlle Dupeyron • Christopher Dupont • Nathalie Dupuis • Pascale Dupuis • Marie Duru • Pierre Duthy • Claire Edey • Jack Ehrlich • Valérie Ei Clert • Nathalie Enriquez • Amandine Erktan • José Ermida • Adeline Escrihuela • Viviane Eskénazi • Jean•Marie Esteve • Delphine Etheve • Carine Even • Dominique Eyraud•Bon • Véronique Ezratty • Nicolas Faivre • Agnès Faivre • Noé Falque • Claire Fareneau • Michel Farhi • Pierre Fauquenot • Luc Fauville • Caroline Fayoux • Jean•Jacques Feron • Nathalie Ferrand • François Ferrante • Solenn Ferrec • Micha Ferrier • Barbut • Kouky Fianu • Béatrice Fière • José Figueiredo • Anne Fillaudeau • Robert Fillon • Marie Fleurent • Benoît Flicoteaux • Catherine Floquet • Yves Fontaine • Daniel Forafo • Sandrine Fournié • Carène Fournier • Marc•Éric Francé • Launay François • Sébastien François • Valérie Frauche • Gilles Frederick Rech • Myriam Freson • Frédéric Fritscher • Patrick Fueri • Gilles Fumey • Antonella Furlanetto • Ludovic Gadeau • Robert Gancel • Francoise Ganne • Catherine Gante • Héloïse Gante • Stéphane Garcia • Martine Garcia Mascarenhas • Catherine Garcin Bortolussi • David Garibay • Sandrine Garilli • Bernard Garnier • Charlotte Garnier • Isabelle Garnier • Pierre Garnon • Marie Garrau • Sylvie Garrec • Robin Gaston • Anne • Marie Gatouillat • Philippe Gauthier • Aurélie Gauvin • Daniel Geeroms • Denis Genevès • Nathalie Genin • Isabelle Genova • Thibaut Gérard • Jean•Michel Géraud • Fabrice Gerschel • Agnès Gervaiso • Étienne Gestreau • Marie Jo Ghenassia • Margot Gicquel • Matie Pierre et Yanick Giffard Pistien • Anne Giffon • Chantal Gilson • Camille Giraud • Sauveur • Stanislas Girsch • Dominique Glaymann • Emmanuel Gleyze • Vincent Gloaguen • Olivier Godard Martine Gomas
 Vincent Gorse
 Aude Gouadon **SCIENCES HUMAINES** Jean•Pierre Goudot • Yann Gouget • David Gouraud • Jean•Marc Goyffon • Jean•Pierre Graimprey • Lise Grandjonc • Emmanuelle Gravalon • Marius Grenouillet • Michel Gris • Fréderic Gros • Olivier Gros • Yann Dominique Guerrot • Corinne Guichard • Jean•Paul Guegan • Roselyne Gueguen • Marie Guelaud • Guidoni • Catherine Guilbert • Philippe Guillaumot • Élizabeth Guillon • Mark Guillon • Michel Guilloud • **MERCI POUR** Hallopeau • David Hanna • Isabelle Hanguez • Victor Guilmain • Florence Hachez•Leroy • Hedwige Vanessa Harscoet • Florence Haudiquet • Laurence Haupert • Mickaëlle • Haution • Pra • Stéphanie Havet Delphine Helaine
 Denise Helly
 Lucie Henriot • Zeynep Hiçdurmaz • Magali Hidalgo • Patricia VOTRE SOUTIEN Hoarau • Mary•Luce Honion • Hugues Hotier • Hidalgo • Pierre Hirtz • Marc Ho Coui Youn • Lydia Huet • Pierre Huger • Bruno Huismann • Sébastien Michel Houssemaine • Nathalie Houzet • Vincent à la nouvelle formule Hut • Marina Igelman • Pantxika Ilharramounho • Jean•François Ingenbleek • Stéphane Irrmann • Jacques Isoré • Cécile Jacquemin • Agnès Jacquet • Marie Jacquin • Géraldine Jamart • Michèle Janoly • de Sciences Humaines. Florine Jarret • Clac Jauffret • Pérez • Arnaud Jehan Pierre Jestin
 Sook Ji
 Dan Jianu
 Arrais Joao Nine Josset • Céline Joubard • Dominique Jourdain • Sandrine Joinville • Juliana Jollois • Juliette Jonte • Un journal unique Julien • Marie • Christine Julien • Annee Kabore Leroy • Anne • Claude Juillerat Van der • Linden • Anne • Laure Olivier Kahn • André Kaincz • Françoise Kalonji • Muriel Keller • Marie Keszler • Irène Kirsch • Daniel en son genre et Klopfenstein • Ulrike Klose • Patrick Kocher • Irina Kohan • Caroline Kohler • Jean•Michel Kowalski • Jean • Paul Krimm • Jörg Kubenka • Jo Laborde • Alice Laborde • Gilbert Lacanal • Suzanne Lacombe • François 100% indépendant. Véronique Lafarge•Villain • Robert Laffitte • Maxence Lacote • Michael Lacroix • Corinne Lafage•Cuenot • Lagalle • Carmelle Lamarre • Claudine Lamblin • Adèle Lamboley • Fabienne Lamboley • Marie•Anne Lamy • Audrey Lan San • Jérômine Lançon • Leïla Landreau • Jérôme Lannes • Éric Lannoy • Marie•Pierre Lapeyre • Veronique Larchevêgue • Fabienne Laroque • Vanessa Lascombes • Roche Michèle Lassalle
 Nadia Latreche
 Philippe Laugel
 Pascale Laugier • Valérie Launay • Sophie Laureaux • Franck Laurence • Axelle Lazewski • Jean•Claude Le Berre • Benoît Le Blanc • Jérôme Le Bozec • Bertrand Le Geay • Guy Le Gouge • Alexandre Le Guennic • Gilles Le Guyadec • Frédérique Le Monnier • Emmanuelle Le Nagard • Jocelyne LeBel • Laura Lebel • Éloi Lebert • Sylvie Leboucq • Amaury Leclercq • Julian Lecocq Mage • Lucette Lecurieux•Clerville • Denis Ledoux • Henrique Leemann • Julien Lefeuvre • Olivier Lefevre • Rachel Legall Christian Lelong
 Claire Lemaitre
 Elise Lemercier
 Michel Lemercier Héloise Lemperriere • Daniel Lenain • Thérèse Lenoble • Véronique Lenoel • Jean • Pierre Lepage • Christophe Leparq • Rosa Paola Lepre • Pascale Leroux • Vincent Leroy • Philippe Lesguillier • Thierry Lesquelin • Sébastien Leurent • Joëlle Leutwyler • Céline Levade • Guillaume Lewis • Amélie Lhomme • Joseph Liard • Marion Libotte • Daniel Liebmann Diallo • Éric Liefaard • Solenn Lions • Stephan Lipiansky • Marie • Christine Llorca • Olivier Lockner • Dominique Loesch • Denis Loizon • Helion Lombard d'Esperel • Mariette Longueville • Marie • Pierre Loumont • Linda Lowinsky Bègue • Marie Lugez • Scott Maddigan • Marie•Laure Maignez • Frédéric Maillet • Brigitte Maire • Marc Malempré • Anne Malgouyat • David Malinowski • Jean Malleron • Cécile Mamprin • Martine Manet • Ghislaine Marceau • Sophie Mareni • Anne•Sophie Marguet • Nathalie Marie • Hélène Marie • Montagnac • Bénédicte Marin • Bernard Mariuzzo • Sylvie Marmet • Aline Marques • Hugues Martin • Loic Martin • Serge Massol • Jean•Paul Masson • Vincent Matrat • Laure Mauduit • Daniel Maurage • Delphine Maurant • Soizic Maurines • Nathalie Max • Odile Mazilu • Loïc Méchinaud • Juliette Mély • Patrick Menager • Patrick Mendelsohn • Pablo Mendez • Xavier Meneghin • Sabra Meradi • Juan Mere • Delphine Merino • Catherine Merlen • Chris Meunier • Daniel Meyniel • Olivier Mialet • Jean•Dominique Michel • Nathalie Michel • Nathalie Michel • Xénia Michelson • Vincent Mignot • Françoise Miguet • Sophie Millard • Virginie Millet • Audrey Miraglio • Robert Mirza • Philippe Moati • Yann Molinier • Margaux Mollet • Didier Mollet • Alexis Mombelet • Philippe Monard • Cléopatre Montandon • Béatrice Montel • Erwan Montelimard • Michael Montignies • Philippe Morancay • Fabien Morand • Émilie Mordelet • Frédéric Moreau • Joël Moret•Bailly • Matthieu Moriamez • Katell Morice • Anaïs Morin • Michel Morlot • Céline Motti • Mégane Mourenas • Fabienne Mourey • Stéphanie Mousseau • Fabrice Moustin • Paul Muller • Vincent Musolino • Vincent Mussat • Callixte Mutero • Mehdi N'Meil • Isabelle Nadou • Maureen Naory•Frigue • Benoît Naturel • Anais Nemitz • Emilie Neveu • Valérie Neveu • Émilie Nguyen Huu • Jean•Michel Niksarlian • Claire Noviant • Pascal Odienne • Claudie Olivier • Amaka Onyirimba • Cristina Oprea • Mickael Osseni • Frédérique Oudot Longin • Nadia Oukina • Guillaume Oules • Clément Ourgaud • Brigitte Ourlin • Anne Pachot • Concetta Pagano • Philippe Pager • Olivier Pallaro • Danilo Palma • Tania Palmier • Simão Pamplona • Marc•Henri Panetier • Pierre Papet • David Paquet • Jean•Claude Paquien • Claire Paramelle • Fabrice Parent • Robert Parise • Jules Party • Paul Pasquali • Stephane Patoux • Delphine Pauliat • Josée Payet • Maïté Pecqueur • Jacques Pelegrin • Dominique Pelissier • Franck Pellegrini • Camille Pellissier • Tommy Penel • Véronique Pépiot • Lydie Pere • Irène Perelli • Lionel Perenet • Valérie Perez • Soo Hyun Pernot • Laurent Perraud • • Cécile Perrin • Nicolas Perrot • Marie Pérucaud • Pauline Petit • Sidonie Petit • Sid Bruno Pierrel • Luc Pignol • Jérémie Pinguet • Coralie Piquet • Caroline Plaisant • Clotilde Planchon • Philippe Plez • Fabrice Plomb • Clervie Poirier • Anne Poliakoff • Alain Policar • Julien Poos • Marian Popescu • Béatrice Pothier • Catherine Pouillaude • Prabodh Pourouchottamin • Claude Pouvreau • Nathalie Prevost • Sandra Prevost • Joëlle Prineau • Hélène Quairiaux • Cécile Quenault Lalaque • Mireille Quévreux • Philippe Quinton • Emmanuel Rambaud • Patrice Ras • Hélène Rémy • Éric Renouard • Christine Rentschler • Pascale Rescanières • Philippe Revel • Marie • Rachel Revue • Marie • Claire et Dominique Richard • Multeau • Flore Ricoux • Mattis Ridelle • Céline Rigneau • Guy Riquart • Magalie Risser • Brigitte Robert • Yves Robin • Jean • Marie Robine • Amélie Roger • Natacha Roglet • Catherine Roignan • Patrick Roth • Jean•Yves Rouceau • Anne Roullier • Jean•Luc Roussel • Guillaume Roy • Céline Rozenblat • Odile Rucar • Dieter Ruf • Stéphane Ruf • S. Sadoune • Laila Saidi • Philippe Saillant • Adeline Saillard • Sabine Sainte•Rose • Nathalie Salem • Bernard Saleta • Richard Salmon • Julie Samoy • Simone Sampieri • Catherine Sarlat • Nicole Saunier • Gormezano • Loïc Sauret • Adrien Schu • Sébastian Schwarz • Olivier Segui • Yoan Senat • Cléo Séron • Clémence Seyrig • Béatrice Sica • Jean • Pierre Siefer • Sandrine Sohet • Andrée Sonnet • Alain Sotto • Catherine Souaille • Christine Souharse • Barbara Soumet • Lisa Stagnoli • Julie Steingruber • Christelle Stirer • Léa Stiver • Françoise Subra • Grégory Suisse • Anthony Supiot • Isabelle Sy Maitreau • Françoise Sylvos • Morgane Taquet • Marie•Pierre Tavan • Denis Tavant • Dominique Teftsian • Rémy Tentoni • Chloé Terras • Bernard Tessier • Mariec Tessier • Catherine Tessier • Simon Texier • Dominique Thevenot • Emilie Thibault • Annick Thomas • Claire Thomasset • Tristan Thomer • Sebastien Thomine • Alexia Marguerite Tiberghien • Franck Tiennebrunne • Ludovic Tisserand • Brigitte Tonon • Georges Torck • Joël Toreau • Joëlle Tosi • Mireille Toth • Marc Totte • Stéphanie Toutant • Claire Tovar • Sophie Tréan • Flavien Trin • Meriem Trine • Vincent Troger • Jean•Paul Trujassou • Alain Ubaldi • Boris Urbas • Gérard Vael • Annick Vandaele • Marie • Christine Vandermosten • Lucille Vandooren • Bruno Vanhee • Sacha Vankerckhoven • Olivier Vassallo • Marie • Anne Verdeil • Chay • Sandra Verdin • Bruno Veret • Isabel Verhulst • Isabelle Vermast • Philippe Veselowski • Huguette Viala • Serge Vignesoult • Céline Vigouroux • Guillaume Villain • Pascal Villard • Luc Villemant • Sophie Villette • Nicolas Vinrech • Jacques Vitali • Fanny Vitry • Gaëlle Vlody • Gérard Voisin • Florence Wagner • Julie Wantz • Paul Ward • Perkins • Jean • Philippe Wauthier • Thierry Wesel • Frédérique Whittle • Florence Willaert • Claire Wilmann • Victor Wolf • Florian Yraeta • Eve Zancanaro • Solange Zanetti • Zoé Zarrouk • Moog • Hélène Zimmermann • Valentine Zuber • Charles Zufferey... Et tous les soutiens anonymes

qui ont contribué à notre collecte sur Ulule.

Anne Sophie Abgrall • Thierry Adnot • Serge Alarcia • Ines Albandea • Martine Albouy • Delphine Albriet • Charles Alix • Elyane Alleysson • André Alonso • Virginie Amilien • Yves Andre •

#### TERRAIN D'ENQUÊTE

## Entre paupérisation et enrichissement

# LES PARADOXES FRANÇAIS VUS DE TONNERRE

Ses rues et ses habitants témoignent des évolutions contemporaines contrastées d'une partie des zones rurales françaises : la petite ville bourguignonne accueille aussi bien des personnes déplacées, isolées et précarisées que des ménages urbains aisés en quête d'espace, de verdure et de vieilles pierres. ÈVE CHARRIN, PHOTOS DE JEAN-ROBERT DANTOU/AGENCE VU'.

onnerre, Yonne. Dans la salle à manger baignée de soleil, Jean-Pierre, Chantal, Bouchra, Sylvie, Thomas et les deux Ludovic se retrouvent autour d'une thermos de café et d'un goûter. Un gâteau a été préparé tout exprès. Féru d'histoire, Jean-Pierre, septuagénaire, évoque ses promenades quotidiennes dans le centre-bourg dont le bâti rappelle les grandes figures locales, Marguerite de Bourgogne et le chevalier d'Éon. Thomas, la trentaine, parle de son bénévolat deux après-midis par semaine aux Restos du cœur. Ludovic ouvre la thermos. Scène banale, de celles que vivent couramment des millions de Français? Oui, à ceci près que les participants, tous habitants de cette barre HLM des Prés-Hauts à la limite de la commune bourguignonne, bénéficient d'un suivi psychiatrique et d'un accompagnement quotidien. Dans l'immeuble

conçu il y a une quarantaine d'années pour des familles ouvrières, quelque vingt célibataires partagent, deux par deux, un logement en colocation. Une contrainte à laquelle il leur faut se plier, dans le cadre du programme «Résidence Accueil» de l'association Espérance Yonne et de l'Assurance maladie, une «solution d'hébergement à des personnes en situation de précarité ou d'exclusion, atteintes de troubles psychiques». Car Jean-Pierre, Bouchra, Thomas et les autres n'ont pas choisi de vivre à Tonnerre, bourg de 4 300 habitants où la plupart n'ont aucun ancrage. S'ils y demeurent depuis plusieurs années, parfois depuis 2009, date de la mise en place de cette structure d'accueil, c'est à la suite de «mécanismes institutionnels (...) menant des personnes précarisées à être déplacées dans de petites villes rurales», note l'ethnophotographe Jean-Robert Dantou qui a consacré sa thèse récente à Tonnerre. Comment est-ce possible?



Prospère jusqu'au tournant du siècle, Tonnerre, qui comptait alors environ 6000 habitants, a perdu le principal employeur de sa population ouvrière: l'usine Thomson-Steli, qui salariait 1200 personnes pour produire des magnétoscopes et téléviseurs, a été délocalisée. D'autres entreprises ont fermé à leur tour, comme la câblerie, la métallerie, l'atelier de confection Petit Bateau; celles qui restaient ont réduit drastiquement leurs effectifs. Beaucoup de Tonnerrois ont quitté leur ville natale. En quinze ans, la cité a vu sa population diminuer d'un quart, provoquant par contrecoup le départ de services publics cruciaux (tribunal, classes). Premier employeur de la commune avec près de 450 salariés, l'hôpital ne compte plus ni maternité ni bloc opératoire. On y trouve, en revanche, un service d'addictologie en phase avec les besoins d'habitants, anciens ou nouveaux, lourdement frappés par le chômage (23% de la po-

pulation tonnerroise en 2021), la pauvreté (27%) et le handicap (6%, soit plus de trois fois la moyenne nationale).

Pour le politologue Jérôme Fourquet et l'essayiste Jean-Laurent Cassely, ce bourg offre «un cas archétypal et paroxystique» de la «désindustrialisation de la France périphérique» (1). Boutiques fermées, vitrines murées, immeubles délabrés «à louer», «à vendre»: en 2025, le bâti porte encore la marque du désastre. Vu l'espace locatif vacant dans les HLM du bailleur Domanys, les différentes structures d'aide sociale d'Île-de-France, de Dijon ou d'Auxerre trouvent aisément à placer leurs publics fragilisés. Personnes en suivi psychiatrique, SDF, familles monoparentales, demandeurs d'asile et réfugiés venus de Syrie, d'Ukraine, d'Afghanistan ou de Côte d'Ivoire sont donc aiguillés – de façon convergente, quoique non coordonnée – vers Tonnerre. Par ailleurs, profitant de la faiblesse des loyers

#### TERRAIN D'ENQUÊTE



sur le marché privé, des marchands de sommeil ont placardé des petites annonces à la gare de Bercy, à Paris (d'où des trains directs partent chaque jour pour Tonnerre). Ces bailleurs peu scrupuleux ont attiré dans des appartements insalubres des locataires démunis, solvables dans la cité bourguignonne grâce aux aides personnalisées au logement (APL). La commune, écrit Jean-Robert Dantou, fonctionne comme réceptacle de «filières d'arrivées qui font système, multiples et protéiformes».

#### « NOUS N'ÉTIONS PAS LES BIENVENUS »

Devenue du même coup lieu de relégation et de soin, Tonnerre apparaît comme «emblématique» de ce qui se produit à bas bruit dans des centaines d'autres communes rurales françaises, nous explique le sociologue Nicolas Renahy (2). Forte de ses services psychosociaux – institut médicoéducatif pour les jeunes, établissement ou service d'aide par le travail pour les adultes (Esat), entre autres – et de son dense réseau associatif – Secours catholique, Secours populaire, Restos du cœur –, Tonnerre est devenue, comme l'a impitoyablement titré Le Monde, un «terminus de la précarité» (3). Pareille spécialisation, on s'en doute, n'a pas enthousiasmé la population historique. «Au départ, du côté des autorités municipales, nous n'étions pas les

bienvenus », se souvient Frédéric Lajambe, directeur de la Résidence Accueil et du Service d'aide à la vie sociale, l'un et l'autre implantés à Tonnerre depuis 2009 : «On nous disait que nous allions ajouter du handicap à la précarité. Nous avons fait valoir que les personnes handicapées sont des acteurs économiques et sociaux, qu'elles apportent aussi des ressources à la ville. » Bénéficiaires de l'allocation aux adultes handicapés (AAH), les résidents font leur course au Leclerc de la commune. Thomas, on l'a vu, prête main-forte aux Restos du cœur. Avec Sylvie, il participe à un atelier de dessin en ville au côté d'artistes locaux. Dans le cadre de l'Esat, les deux Ludovic travaillent, l'un dans les vignes alentour, l'autre dans une blanchisserie locale. Au fil des ans, estime Frédéric Lajambe, «les gens se sont habitués».

Certaines structures bénéficient largement aux Tonnerrois de longue date, qu'on pourrait appeler à la suite du sociologue Benoît Coquard « ceux qui restent » (4). Ces hommes et ces femmes des classes populaires s'efforcent tant bien que mal, pour paraphraser le chercheur, de faire leur vie dans une « campagne en déclin ». Comment (re)trouver de la motivation, du travail ? Directrice de la Mission locale, Camille Dhennin constate des « difficultés liées à la mobilité en milieu rural », « un manque d'offres de formation », et diagnostique une recrudescence de

## « Boutiques fermées, vitrines murées : en 2025, le bâti porte encore la marque du désastre. »



#### DANS L'ŒIL DE L'ETHNOPHOTOGRAPHE

L'ethnophotographe Jean-Robert Dantou s'est rendu à Tonnerre, en 2017, dans le cadre d'une enquête sur les dynamiques urbaines. Ayant déjà réalisé une longue enquête dans un foyer postcure du Nord parisien, le chercheur croit « retrouver » dans les rues des hommes et des femmes sortant d'hôpital psychiatrique. C'est le point de départ de sa thèse « À balles réelles. Photographie documentaire et ethnographie réflexive, Tonnerre 2017-2022 », sous la direction de la sociologue et anthropologue Florence Weber, et soutenue en juin 2024. Deux questions la structurent, l'une, sociologique, sur les trajectoires des « personnes déplacées sans l'avoir choisi » (souvent par une association francilienne en lien avec la psychiatrie) ; l'autre, épistémologique, sur la fiabilité de la photographie documentaire comme outil de connaissance. Dantou a photographié le centre-bourg et les « personnes déplacées ». En juin 2024, il a exposé ses photos à Tonnerre.

«troubles anxieux» parmi les jeunes: «Certains ne veulent pas passer le permis de conduire ni même sortir de chez eux.» Il a fallu innover. Créée en 2022, l'association Pierres, Pôle & Compagnie emploie en CDD une vingtaine de personnes généralement «très peu qualifiées», qui vendent des prestations de service telles que la taille des vignes, le jardinage ou le traitement des déchets, explique Stéphanie Mathieu, dirigeante de cette entreprise d'insertion qui accèdera bientôt au statut de régie territoriale. Cédric Clech, maire depuis 2020, s'avoue «très heureux» de cette initiative qui vise à «resocialiser».

Parmi les salariés en réinsertion, on rencontre six hommes employés au sein de l'équipe de travail viticole qui assistent à une présentation de la médiathèque. En dehors de deux réfugiés, Massi et Baram, arrivés respectivement d'Arménie et d'Afghanistan, les autres viennent de Tonnerre ou de ses environs immédiats. Christophe, 55 ans, chef d'équipe rassurant qu'on prendrait pour un travailleur social, a connu l'effondrement industriel de sa ville et enchaîné les galères. Employé dans la restauration dans une grande surface locale, Jérôme, lui aussi quinquagénaire, a «décidé de changer de métier» après un licenciement économique. Jordan, la trentaine, a des problèmes d'illettrisme et s'exprime avec difficulté. Alexandre, 33 ans, lui, a d'abord «travaillé en usine» avant de s'orienter vers le paysagisme et l'activité viticole, toujours en contrat précaire.

#### « UNE VILLE DE "CASSOS" »

Sinistrée, Tonnerre? Les classes moyennes locales tendent à la fuir: « *Tonnerre a la réputation d'une ville de "cassos"* » (cas sociaux), observe Nicolas Cougnot, qui enseigne le français et l'histoire-géo aux classes de filières professionnelles du

#### TERRAIN D'ENQUÊTE



lycée polyvalent Chevalier-d'Éon : «Quand elles peuvent se le permettre, les familles du coin envoient leurs enfants à Sens ou à Auxerre.» Lui-même vit dans un village distant de 20 km. Élodie Benabdallah, 38 ans, accompagnante à la Résidence Accueil, réside pour sa part à 7 km. Elle a vécu à Tonnerre il y a une quinzaine d'années et ne s'y sent «plus en sécurité». Pas question pour elle d'y scolariser ses enfants : «On voit des gens qui boivent des "8-6" sur le trottoir.» Avant, abonde sa collègue Marie-Claire Rasselet, 44 ans, qui vit dans la campagne à une douzaine de kilomètres, «c'était animé, on allait à la Foir'Fouille en sortant du lycée quand j'étais élève à Tonnerre... Maintenant, il n'y a plus rien».

Pourtant, le centre-bourg révèle une évolution bien différente, celle décrite par Luc Boltanski et Arnaud Esquerre dans leur essai, Enrichissement (5). Les deux sociologues identifient en effet «un changement économique qui, depuis le dernier quart du  $20^e$  siècle, a profondément modifié la façon dont sont créées les richesses dans les pays d'Europe de l'Ouest, marqués, d'un côté, par la désindustrialisation et, de l'autre, par l'exploitation accrue de ressources qui, sans être tout à fait nouvelles, ont pris une importance sans précédent». À savoir «les arts, particulièrement les arts plas-

tiques, la culture, le commerce d'objets anciens, la création de fondations et de musées, l'industrie du luxe, la patrimonialisation et le tourisme ». Nous y sommes. Entre les splendides hôtels particuliers désaffectés et les commerces liquidés au rez-de-chaussée des immeubles anciens, quelques devantures élégantes ont fait leur apparition. Des graveurs d'art, des galeries d'art pointues, un antiquaire tonique, une librairie chaleureuse et éclectique, un café-concert flambant neuf, plusieurs cavistes, sans compter les boutiques en pleins travaux. Ces commerces sont destinés, pour partie, aux touristes qui visitent les cités historiques et les caves de Bourgogne, mais pas seulement.

#### UNE NOUVELLE POPULATION DIPLÔMÉE

Depuis une dizaine d'années, et plus encore depuis les confinements de 2020, Tonnerre attire une population urbaine, diplômée, aisée, qui change la ville. Séduite par «un bâti magnifique», Laure Jacquin, architecte, a quitté la région parisienne avec son compagnon et sa fille: «Pour le prix de 30 m² à Pantin, on s'est offert une grande maison de ville sur trois étages avec jardin», bientôt devenue résidence principale. «Il y a plein de boulot, ici. Et de l'espace pour loger mon agence.» La

## « Pour le prix de 30 m² à Pantin, on s'est offert une grande maison de ville sur trois étages avec jardin. »

#### TERRAIN D'ENQUÊTE



jeune quadra travaille notamment avec l'équipe municipale sur un gros chantier public de rénovation du centre-ville, «avec l'aménagement d'un jardin à la place d'un bâtiment vétuste», se réjouit-elle. De même, Anne-Sophie Hamon, avocate, et Cédric Merle, financier, 35 ans et trois jeunes enfants, ont délaissé la capitale pour s'installer dans une maison superbement rénovée au cœur de la ville. La jeune femme s'est inscrite au barreau d'Auxerre; grâce au TER direct, son mari se rend «quelques jours par semaine » au siège parisien de la banque qui l'emploie. Le couple a fait rénover un immeuble historique pour y installer la Balustre, « espace de culture et de petite restauration », explique Cédric dans son sweat-shirt siglé Ralph Lauren. Les enfants des uns et des autres fréquentent les établissements publics tonnerrois et l'école de musique – et un jour, peut-être, l'école de design numérique Créasup, fondée en 2019, installée dans l'ancien supermarché à la périphérie du bourg. Quant à la libraire, Camilla Patruno passée par «Milan, Londres, Paris et la Chine » avant de s'établir à Tonnerre il y a sept ans, elle organise des concerts et un festival de BD «avec des multiprimés du Festival d'Angoulême ». Deux jeunes plasticiens venus de Genève et de Dijon ont installé leur atelier et galerie d'art contemporain dans l'ancien Café des glaces...

Enfant du pays devenu producteur de télévision, le maire, Cédric Clech, encourage ces implantations: «Il y a une dynamique autour des artistes et artisans d'art.» En 2023, les premières Rencontres économiques des métiers d'art (Rema) ont eu lieu dans le marché couvert rénové. Bientôt, annonce l'édile, la ville devrait accueillir l'atelier de gainerie Bettenfeld-Rosenblum,

qui travaille le cuir pour de grandes marques de luxe. À la clé, des emplois qualifiés, un hôtel particulier restauré pour héberger l'établissement, un couple d'entrepreneurs parisiens qui s'installe et achète une maison, de nouveaux élèves à l'école... Une perspective s'ouvre, celle d'un «enrichissement» par la culture et par le luxe.

Ainsi, les néohabitants fortement dotés en capitaux de toutes sortes (parmi lesquels l'acteur Lambert Wilson) et ceux précédemment évoqués, paupérisés, se côtoient chaque jour. Entre les deux catégories, l'écart socioéconomique témoigne de ce que, bien au-delà de la Bourgogne, l'économiste Pierre-Noël Giraud appelle une « exacerbation des inégalités au sein des territoires », caractéristique du 21e siècle. De façon exemplaire, Tonnerre condense ce qui se produit ailleurs à des échelles plus vastes. •

#### NOTES

- Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely, La France sous nos yeux, Seuil, 2021.
- (2) Nicolas Renahy, Les Gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale, La Découverte, 2005.
- (3) Guillaume Delacroix, « Dans l'Yonne, Tonnerre, terminus de la précarité », M Le mag, 19 octobre 2024.
- (4) Benoît Coquard, Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin, La Découverte, 2019.
- (5) Luc Boltanski et Arnaud Esquerre, Enrichissement. Une critique de la marchandise, Gallimard, 2017.
- **(6)** *Ibid.*
- (7) Pierre-Noël Giraud, L'Inégalité du monde (1996), nouv. éd. augmentée, Gallimard, coll. «Folio», 2019.



## L'HUMANITÉ FACE AU SPATIAL : vers un ciel vidé de ses mythes?

Soixante-dix ans après les premiers pas de l'humain dans l'espace, l'exploration spatiale est en train de changer de vocation : l'idée de la conquête d'un milieu sacré, jusque-là interdit à l'être humain, s'estompe au profit de projets industriels et logistiques faits de coopérations et d'affrontements entre acteurs publics et privés.

XAVIER PASCO

es astronomes s'inquiètent. Les étoiles se dérobent à leurs télescopes. Le ciel n'est pas en faute et le coupable est connu : Elon Musk, dont les satellites Starlink croisent dans les cieux par milliers et perturbent leurs patientes observations. Tout cela au nom de la «fibre dans l'espace». Voilà ce que promettent les nouveaux industriels du spatial, conduisant à rompre une sorte de pacte immémorial entre le ciel et l'humain, bien au-delà de l'astronomie...

Depuis les origines, les sociétés humaines ont pensé l'omniprésence des cieux. Par le biais des mythes et du sacré, elles lui ont donné un sens. Elles l'ont liée à leur histoire. C'est le domaine du divin par excellence, inaccessible à l'humain à tout point de vue. La frontière est marquée, tant physique que spirituelle. Pendant longtemps, elle restera indépassable.

La science a bien sûr tenté de comprendre le monde au-delà du seul domaine terrestre et de s'en approprier le sens. Galilée, parmi les premiers, en a fait l'amère expérience. Ces obstacles n'ont pourtant pas empêché ses successeurs, de Johannes Kepler à Nicolas Copernic, de reprendre le flambeau. La description du mouvement des planètes ou la preuve de l'héliocentrisme sont arrivées comme de premiers coups portés aux

mythologies fondatrices. Mais elles n'ont pas levé cette part de mystère d'un milieu interdit à l'être humain.

La première rupture majeure a lieu au milieu du 20° siècle avec l'idée de «conquête» de l'espace. Cet élan est neuf dans l'histoire humaine. L'incursion de Youri Gagarine, premier homme – soviétique, ce qui n'était pas sans importance – dans l'espace le 12 avril 1961, marque sans doute le premier dépassement d'une condition humaine jusque-là très terrestre. Le régime soviétique essaya en tout cas de le faire croire : son représentant n'avait pas vu là-haut de «vieux dieu barbu, (...) seulement la science, seulement l'URSS».

#### L'ÂGE DE LA « CONQUÊTE » SPATIALE

Mais l'exploit était marquant, ressenti comme tel sur la planète. Il fallait en tirer un profit à la mesure de son importance. Envoyer l'Homme dans l'espace signifiait bousculer mythes et sociétés. Gagarine matérialisait l'avènement de cet «Homme nouveau» dégagé des carcans spirituels et physiques. Il symbolisait l'émergence d'une société soviétique nouvelle, comme régénérée, destinée à éclairer le monde. Le discours s'inscrivait bien sûr dans la guerre froide naissante avec les États-Unis, pays lui-même porté par les valeurs d'exemplarité de la «conquête spatiale» et souffrant alors de la comparaison sur ce terrain avec l'URSS. On connaît la suite. Le «petit pas» de Neil Armstrong en juillet 1969 sonnera comme une revanche, avec là encore, au-de-là de la victoire tactique, la précaution prise par les États-Unis de se faire les messagers de l'humanité. «Nous venons en paix pour

**Xavier Pasco** est docteur en science politique et directeur de la Fondation pour la recherche stratégique. Spécialiste mondial des questions spatiales civiles et militaires, il est l'auteur du récent *La ruée vers l'espace* (Tallandier, 2024).

toute l'humanité», proclamait la plaque laissée sur la Lune et signée par Richard Nixon. Elle visait à donner à cet exploit toute sa place dans la saga humaine.

#### **DES RÉCITS PARALLÈLES**

Ces premiers efforts s'inscrivent dans des récits nationaux singulièrement parallèles, où se mêlent science, nature et religion. En Russie d'abord avec la doctrine du « cosmisme » qui apparaît au milieu du 19e siècle et dont l'ouvrage de Michel Eltchaninoff Lénine a marché sur la Lune (Actes Sud, 2022) fait une présentation bienvenue. L'idée cosmiste (lire p. 38) est alors poussée par un assemblage hétéroclite de scientifiques, de littéraires, de politiques ou de religieux. Elle touche à la nature même de l'humanité dans son rapport au cosmos. De façon schématique, elle repose sur une relation dialectique fondamentale : le cosmos a une influence sur l'activité humaine tandis que celle-ci peut elle-même modifier le cosmos. Résultat logique, la domination du cosmos devient une condition de la liberté humaine. Le savant russe Constantin Tsiolkovski, considéré comme un des précurseurs de l'astronautique soviétique et souvent pré-

#### Sur la seule année 2023, plus de 2800 satellites ont été lancés, soit plus que sur toute la décennie 2008-2018.

senté comme le porte-drapeau moderne de cette théorie, ne dira finalement pas autre chose en déclarant, dans une phrase restée célèbre, que « la Terre est le berceau de l'humanité, mais on ne passe pas sa vie dans son berceau ».

Elon Musk a dit faire sienne cette maxime lors d'une table ronde californienne consacrée à la conquête de l'espace en 2018. Car ce récit existait aussi outre-Atlantique. Alors que la Russie des années 1850 élaborait le cosmisme, la conviction quasi mystique en une «destinée manifeste» de nation élue s'affichait au même moment aux États-Unis. Selon le journaliste new-yorkais John O'Sullivan, auteur en 1845 d'un texte devenu mythique, cette fonction messianique définissait l'identité nationale. Mieux encore, cette « destinée » des États-Unis devait en faire le pays des nouvelles « frontières ». Telle est l'idée d'un autre texte fameux publié, près de cinquante ans plus tard, par l'historien Frederick Jackson Turner. La notion même de « frontière » serait constitutive de l'âme profonde d'une société nouvelle, là encore en quête de régénération humaine.

#### UNE PREMIÈRE RUPTURE EN TROMPE-L'ŒIL

L'espace joue un rôle essentiel dans l'affirmation de ces destins à la fois si singuliers et si semblables. La confrontation ne se campe pas simplement sur le terrain de la compétition militaire, même si celle-ci a été propice au développement des fusées et des satellites. Elle se tient alors aussi dans le champ symbolique qui mêle aptitude à l'exploration et volonté d'orienter le monde dans ce même mouvement qu'incarnent les exploits du «vol habité».

Ces premières incursions dans l'espace n'apparaissent alors que comme le prolongement d'une relation sacrée où l'Homme accède à un univers qui lui reste largement obscur. L'activité spatiale de l'époque traduit d'abord l'aptitude de rares pays «élus» à se faire les messagers de l'humanité et ainsi accéder au «sacré». L'exploration de l'espace ne signifie pas en modifier l'image crainte et révérée. Elle vise à faire rejaillir sur ses acteurs un peu de l'aura mystérieuse de ces horizons lointains. C'est l'exemple d'une Nasa qui se construit alors dans un mélange d'admiration technicienne et de romantisme lié à l'esprit de découverte. Le film Apollo 13 (Ron Howard, 1995), réalisé pourtant bien des années après la geste lunaire, met en scène une mission qui échoue et place en danger les astronautes jusqu'à leur sauvetage inespéré obtenu à force de courage, de persévérance et d'inventivité. Il illustre à ce titre parfaitement les qualités de l'Amérique célébrée par Turner, entre «rudesse

(...), acuité (...) (et) curiosité ».

Si cette première période de l'exploration spatiale a approfondi la relation des sociétés à l'espace, elle n'a pour autant transformé aucune des deux. Elle n'a pas conduit au développement de l'humanité dans l'espace. Elle a même plutôt confirmé que l'humain ne pouvait réellement y habiter et que le milieu spatial lui restait fondamentalement « extérieur ». De la première photo de la Terre, prise en 1968 depuis les confins lunaires par l'équipage d'Apollo 8, au fameux « overview effect » teinté de nostalgie, souvent décrit par les astronautes de la station spatiale à la vue de leur planète natale, en passant par le « point bleu

pâle» (pale blue dot), décrivant la Terre selon le titre fameux d'un ouvrage du physicien américain Carl Sagan (1994), elle a plutôt montré à l'humanité toute l'importance du «berceau» que constitue sa planète. Bref, la rupture supposée n'a pas eu lieu.

#### LE TEMPS DE LA TRANSFORMATION

Mais depuis quelques années, l'activité spatiale s'est profondément transformée. L'accès à l'espace et ses utilisations ont changé de magnitude. Quelques chiffres suffisent à témoigner d'une véritable explosion de l'industrie spatiale. Depuis les débuts du Spoutnik en 1957 jusqu'en 2017, soit sur une période de soixante ans, environ 8 000 satellites ont été lancés. Sur la seule année 2023, ce sont plus de 2800 qui l'ont été, soit plus que sur toute la décennie 2008-2018. Et depuis 2018, le nombre de satellites fonctionnels en orbite a lui été plus que multiplié par cinq avec aujourd'hui plus de 10 000 systèmes en service. Alors que depuis des décennies, on atteignait une moyenne annuelle de 80 lancements spatiaux dans le monde, ce sont 259 lancements qui ont eu lieu en 2024. Plus de la moitié de ces lancements, soit 134 tirs, ont été le seul fait de Space X, la société du milliardaire désormais trumpiste Elon Musk, soit presque exactement deux fois plus que la Chine, qui a pourtant, elle aussi, battu son record avec 68 lancements l'année dernière... Et cela ne serait qu'un début.

#### LA CONQUÊTE DE L'ESPACE EN TROIS ÉTAPES

#### 1957-1958

#### L'exploration

Conçu sous l'impulsion de scientifiques britanniques et américains, le projet d'une « année géophysique internationale » (AGI) voit officiellement le jour en 1952. L'exercice s'appuie sur l'exemple des « années polaires internationales » inaugurées au 19<sup>e</sup> siècle pour étudier l'Arctique et l'Antarctique et doit se dérouler de 1957 à 1958, année de maximum du cycle solaire. Il s'agit de prendre le globe pour terrain de recherche en mettant à profit les nouvelles technologies du moment pour collecter des données inédites. Les États-Unis et l'Union soviétique proposent en juillet et août 1955 l'envoi d'un satellite permettant

de recueillir les premières mesures physiques depuis l'orbite. Il faudra attendre près de quatre mois pour que l'Explorer américain rejoigne le Spoutnik soviétique, premier système envoyé dans l'espace le 4 octobre 1957. Explorer autorisera la découverte des ceintures magnétiques terrestres, dites ceintures de Van Allen, du nom du physicien américain préparateur de l'instrument. En devenant terrain d'exploration, l'espace s'ouvrait à la curiosité humaine. Notons simplement qu'une décision avait été prise dès 1955 aux États-Unis de démarrer un programme parallèle de satelliteespion, mais de façon beaucoup moins publique...



## Sovfoto/Universal Images Group via Getty Images

#### **1970**

#### La conquête

Au tournant des années 1970, nombre des responsables de la jeune communauté spatiale soulignent la nécessité de poursuivre l'expansion dans l'espace. Il faut remplacer l'idée d'une « existence humaine conçue à l'image d'un bateau de croisière » par celle de « vaisseaux de combat » conduits par « une bande de frères de la côte dotés du courage épique et romantique de pirates qui baliseront et créeront de puissants avant-postes

de stabilité et de santé morale, jetant les bases de véritables valeurs du futur pour l'humanité sur ces nouvelles mers inconnues que sont l'espace et la technologie globale ». Ainsi s'exprime Thomas Paine, l'administrateur de la Nasa, alors qu'il explique le but ultime de son institution. Ses rêves ne verront jamais le jour, mais l'esprit de conquête qui leur est lié va laisser pour longtemps sa trace dans le lexique spatial.



#### 2016

#### La colonisation

27 septembre 2016, Guadalajara, Mexique. Le Congrès astronautique international marque l'ascension d'une nouvelle figure au firmament de la communauté spatiale mondiale. Elon Musk, auteur à la dernière minute d'une présentation sur l'intérêt de « faire des humains une espèce multiplanétaire », intervient pour la première fois publiquement sur le sujet. L'événement, ouvert au public mexicain, suscite un engouement

sans précédent. L'idée du milliardaire : installer une colonie martienne d'un million de personnes transportées depuis la Terre à l'aide de 10 000 vols de sa future fusée *Starship* pendant près d'un siècle... Le public lui est tout acquis, sans doute plus conquis par l'histoire elle-même que par sa vraisemblance. Musk vient de raconter une nouvelle manière d'habiter l'espace, une vision de l'avenir qu'il propage encore aujourd'hui.







#### TROIS RÉFÉRENCES DE L'IMAGINAIRE SPATIAL

Théories scientifiques ou délires idéologiques ?





Adolescent solitaire affligé de surdité, ce scientifique autodidacte, il établit le principe de fonctionnement des **fusées à étages**. D'abord peu reconnu pour ses travaux, il se réfugie dans l'écriture de science-fiction et trouve dans l'avènement du pouvoir bolchevik l'occasion d'une reconnaissance sur le tard. Auteur d'une citation devenue culte pour les fans d'espace, « la Terre est le berceau de l'humanité, mais on ne passe pas sa vie dans un berceau », il se dit influencé par Nicolas Fiodorov. Le « Socrate russe », décédé en 1903, révéré par Léon Tolstoï ou Fiodor Dostoievski, est considéré comme le père fondateur du « cosmisme », sorte d'élan mystico-scientifique qui conditionne la résurrection des morts, l'objectif ultime, à la maîtrise du cosmos. Alors qu'il envisage la destruction de la Terre à l'occasion de cette résurrection, Fiodorov estime que l'humanité doit « trouver les moyens de vivre dans d'autres mondes ».



LE FRONTIÈRISME FREDERICK JACKSON TURNER, (1861-1932)

L'historien, qui peut être considéré comme l'inventeur de l'idée de « frontière » en tant que concept sociopolitique, met en évidence dans un article influent de 1893 («Significance of the frontier in American history») le mouvement vers l'Ouest comme l'essence même de l'esprit « américain » : « (...) C'est à la frontière que l'intellect américain doit ses caractéristiques marquantes. Cette rudesse et cette force combinées à l'acuité et à la curiosité; cette maîtrise des choses matérielles, dépourvue de sens artistique, mais puissante pour atteindre de grands objectifs; cet individualisme dominant, œuvrant pour le bien et pour le mal – ce sont là des traits de la frontière (...). » Cette notion sera régulièrement convoquée dans les discours spatiaux. À noter que l'expédition de Meriwether Lewis et William Clark, éclaireurs missionnés en 1803 par Thomas Jefferson pour ouvrir les routes de l'Ouest, fait office de référence dans la thèse de Turner: «L'Ouest, au fond, est une forme de société, plutôt qu'un espace (géographique) », écrit-il en 1896. Les noms de Lewis et Clark seront attribués à deux satellites expérimentaux dont le premier, Lewis, sera lancé exactement un siècle plus tard, en 1996.



LES COLONIES DE L'ESPACE GERARD K. O'NEILL, (1927-1992)

Infatigable promoteur de l'expansion de l'humanité dans l'espace, le physicien américain publie en 1976 The High Frontier. Human Colonies in Space. Référence pour les défenseurs de l'installation de grandes structures habitables dans l'espace, ce livre défend en particulier l'idée d'exploiter les ressources extraites de la Lune ou des astéroïdes pour construire de véritables « villes de l'espace », titre d'un second ouvrage publié en 1977. Jeff Bezos, patron d'Amazon et de Blue Origin, concurrente de Space X, la société d'Elon Musk, cite régulièrement O'Neill comme une de ses sources d'inspiration. Maintenir le rêve éveillé d'une croissance sans limites tout en faisant de la Terre un sanctuaire de la nature, voilà selon Bezos la beauté cachée du projet des villes de l'espace.

L'espace devient le terrain des « mégaconstellations » orbitales, sorte de maillage serré de plusieurs milliers, voire dizaines de milliers, de satellites destinés à couvrir chaque parcelle du globe terrestre de façon permanente. Pour les télécommunications, les usages vont de l'Internet grand public aux communications militaires sécurisées. Ils sont largement mis à contribution aujourd'hui en Ukraine.

La densité de ces systèmes s'annonce telle qu'elle conduit désormais à s'interroger sur la question de la coordination du trafic spatial. Au-delà même des débris orbitaux dont le nombre croissant préoccupe la communauté internationale, la capacité des satellites à coexister sans interférer les uns avec les autres ou même sans entrer en collision entre eux devient un aspect central. Il s'agit d'un problème technique, bien sûr. Mais elle comporte aussi une dimension politique avec l'idée d'orbites qui pourraient se trouver littéralement confisquées par des entrepreneurs pressés, peu soucieux de gouvernance multilatérale.

#### UNE EXPLORATION SPATIALE RELANCÉE

Dans le champ même de l'exploration spatiale, jusqu'ici vitrine du prestige des nations, les règles semblent aussi devoir changer. Le retour de l'humanité sur la Lune et le voyage espéré vers Mars sont redevenus des sujets d'intérêt. Contre toute attente, une nouvelle forme de face-à-face entre les États-Unis et la Chine a remis au goût du jour celle que l'on pensait reléguée aux années de guerre froide.

C'est en 2003, alors que les États-Unis doivent faire face presque simultanément à l'accident meurtrier de la navette *Columbia* (sept astronautes tués) puis à la mise en orbite du premier taïkonaute chinois, que George W. Bush relance l'idée de retourner sur la Lune. Cette fois pour s'y installer, précise-t-il. Barack Obama annulera ce programme tout en prenant soin de ne pas écarter la proposition d'un futur voyage vers Mars pour garder l'industrie active. Donald Trump, lors de son premier mandat, s'empressera de revenir sur la décision du démocrate et signera sa première directive spatiale pour confirmer le retour sur la Lune, pour l'instant prévu au mieux pour 2027. De leur côté, les autorités chinoises ont également annoncé leur intention de s'installer sur la Lune d'ici à 2030 par le biais d'un programme de «station de recherche lunaire internationale» (ILRS) proposé à la coopération.

Washington comme Pékin s'activent bien sûr à obtenir le soutien du plus grand nombre de pays (1). Alors que la Chine semble privilégier l'effet politique de son programme tout en consolidant son secteur spatial, toutes ces années ont vu se mettre en place aux États-Unis une véritable relance industrielle. Ces projets à grande échelle orientent les financements en tirant les entreprises de la «Tech» pour les décennies à venir. Le nouveau programme d'exploration, pour l'heure axé sur la Lune, compte sans doute moins pour l'intérêt d'y alunir que pour l'ensemble des efforts et des techniques qu'on déploiera pour y parvenir.

#### **UNE ACTIVITÉ MILITAIRE**

L'activité militaire dans l'espace connaît elle aussi un développement sans précédent (2). Sans doute assiste-t-on même ici à un des changements les plus significatifs dans la façon de se l'approprier. Depuis la fin de la guerre froide et la reprise de conflits plus conventionnels au long des années 1990 puis 2000, les systèmes spatiaux ont contribué de plus en plus directement aux opérations stratégiques elles-mêmes. Les satellites ne se contentent plus d'observer de loin pour garantir la paix. Ils font désormais partie des dispositifs militaires. Ils deviennent donc une cible. C'est nouveau. Les risques (les débris en orbite, par exemple), mais aussi les menaces, sont devenus des sujets de préoccupation. Les doctrines militaires appellent dorénavant à «protéger» les satellites en orbite. Il s'agit de mettre au point des moyens de surveillance spécifiques, mais aussi de développer des armes «contrespatiales». Cette transformation n'est pas mince : elle fait de l'espace un champ de manœuvre et d'action comme un autre. Telle est en tout cas la vision qui prévaut aujourd'hui dans les milieux militaires et qui finalement s'accorde assez bien avec l'évolution plus générale des usages de l'espace.

#### LE TEMPS DE L'INDUSTRIALISATION?

Ces orientations transforment la manière de «peupler» l'espace. Des visions industrielles, voire vulgairement logistiques, se substituent à l'esprit de découverte qui animait l'élan spatial à ses débuts. Telle est la marque de tous ces projets qui, à mesure qu'ils se déploient, prévoient l'entretien des systèmes, leur mobilité en orbite, leur ravitaillement, etc. De la Terre à la Lune, l'espace s'industrialise. Les nouveaux satellites se fabriquent à la chaîne. Ils n'ont de fonctions qu'en réseau. Ils sont les maillons d'infrastructures plus larges, elles-mêmes connectées à d'autres réseaux. Le rapprochement de l'espace avec le monde de la Tech contribue amplement à le banaliser.

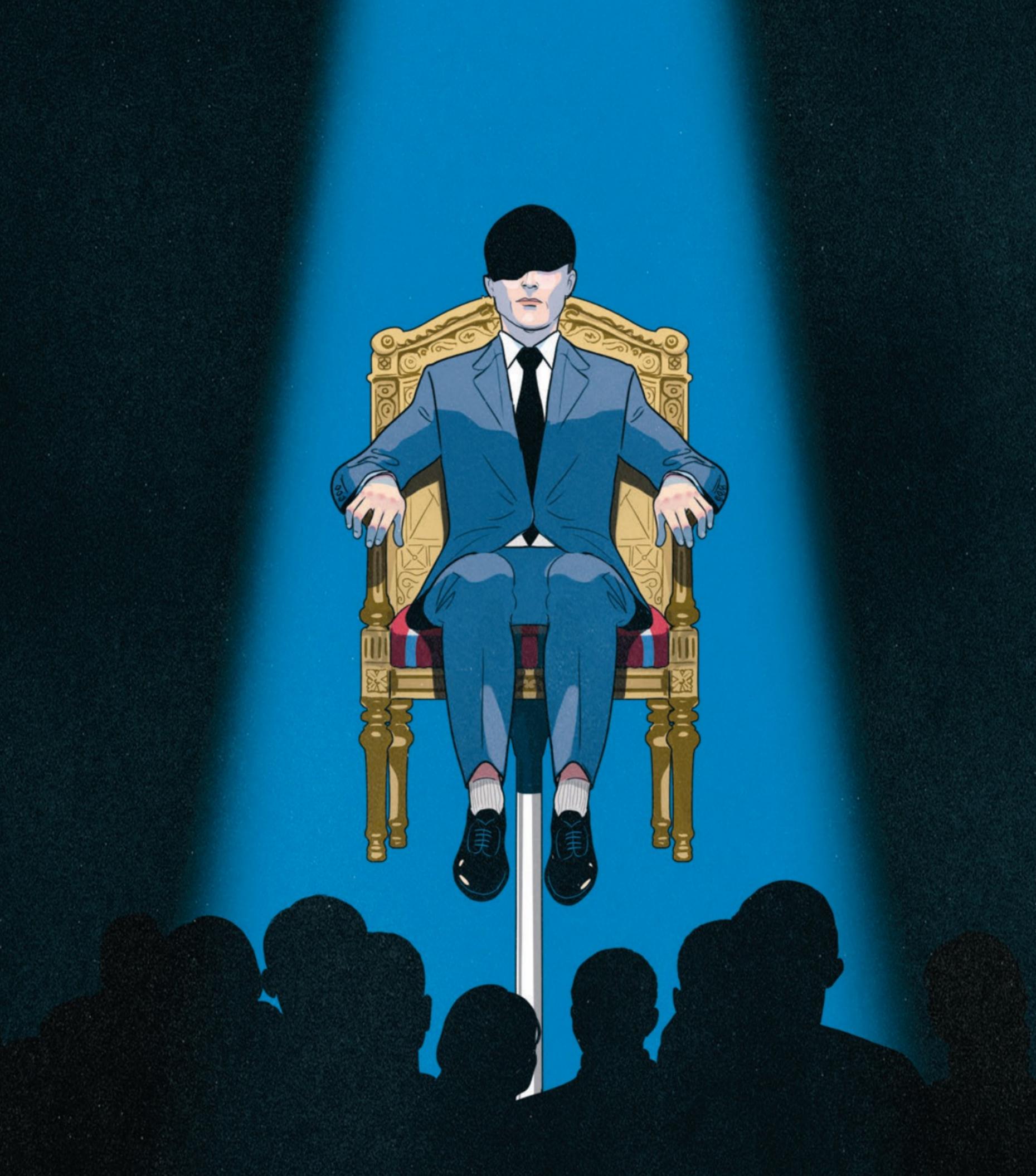
Dans ce nouveau contexte, les technologies de l'information et la logistique sont devenues les maîtres mots d'ambitions spatiales inédites. Lorsque Elon Musk discute de Mars, il évoque 10 000 vols de 100 personnes sur un siècle. Bref, il parle de transport. Il exprime une humanité «multiplanétaire», condition de survie de l'espèce humaine. Jeff Bezos, patron d'Amazon et de Blue Origin, concurrent de Space X, a ses propres visions, très industrielles également : exportons nos industries polluantes dans l'espace et réservons la Terre à notre villégiature! L'option est certes différente, mais tout aussi peu romantique. Certes, nous n'en sommes pas là. Mais le regard posé sur l'espace est désormais celui-là.

Avec de tels récits, l'espace semble se vider de ses mythes. Fautil en conclure à une désacralisation de nos rapports avec le ciel? Tout se passe comme si le globe terrestre gonflait pour occuper ce nouveau milieu et y transposer sa normalité, faite de bonnes et de mauvaises pratiques, de coopérations et de compétitions, de commerce et d'exploitation des ressources, etc. Telle serait finalement la condition d'une nouvelle capacité à «habiter» l'espace en toute «humanité». Le caractère démiurgique de ces visions, souvent repéré dans le monde de la Tech, ne pourra cependant s'affranchir de la dure réalité : comme le rappellent fréquemment les scientifiques, l'endroit sur Mars le plus propice à la vie est bien pire que le pire endroit sur Terre.

#### NOTES

<sup>(1)</sup> Avec 52 pays signataires fin 2024, les accords ARTEMIS américains (du nom du programme lunaire états-unien) s'imposent comme l'arrangement de diplomatie spatiale le plus large, devant les accords de coopération lunaires chinois qui réunissaient 11 pays à la même date.

<sup>(2)</sup> La Chine en 2007, les États-Unis en 2008, l'Inde en 2019 et la Russie en 2021 ont chacun procédé à des tests d'interception antisatellites.





## D'où vient, le désir d'autorité?

#### **SOMMAIRE DU DOSSIER**

- P. 42 L'autorité, pourquoi en vouloir plus?
- P. 48 Les fondements de l'autorité
- P. 50 Pourquoi aimons-nous les chefs?
- P. 52 Perrine Simon-Nahum:
  « Nous avons habillé la démocratie d'habits trop grands pour elle »
- P. 56 Liberté ou autorité : l'ambivalence américaine
- P. 58 Au travail, l'éternel retour de la hiérarchie
- P. 60 Se faire respecter en pratiques
- P. 62 Autorité des profs : les raisons d'une érosion
- P. 65 Dans la maison des parents perdus
- P. 68 À l'aveugle : Qui a écrit ce texte?
- P. 70 Bibliographie sélective

Que se passe-t-il avec l'autorité? Après avoir été pourfendue durant tout le milieu du 20<sup>e</sup> siècle, voilà que sa disparition semble regrettée. Dans l'entreprise, à l'école, et même au sein de la famille ou de la cité, on déplore sans cesse une « crise » de l'autorité. Partout dans le monde, les partis dits autoritaires font des scores impressionnants, et les sondages d'opinion ne cessent de faire état d'une nostalgie généralisée pour l'autorité perdue. D'où vient cette demande contemporaine? Et que désignons-nous, au fond, quand nous en appelons à un retour de l'autorité : l'ordre? Le pouvoir? L'efficacité? Autre chose encore?

DOSSIER COORDONNÉ PAR SAMUEL LACROIX ET HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

## L'autorité, pourquoi en vouloir plus?

Nos sociétés ne cessent d'en appeler à un retour de l'autorité. Fondée sur la légitimité et l'adhésion, elle s'oppose en principe à la force et à l'autoritarisme. Mais dans des démocraties fragilisées, les frontières semblent poreuses et des glissements sont à l'œuvre. NICOLAS JOURNET

utant le dire d'emblée: l'autorité est une notion piégée, voire une énigme. Si les dictionnaires s'accordent à la définir comme la capacité ou l'art de se faire obéir sans en appeler à la force, ses déclinaisons ne sont pas toujours aussi amènes. Qu'est-ce qu'un «pouvoir autoritaire» sinon un gouvernement qui n'hésite pas à contraindre et réprimer? Qu'est-ce qu'un «argument d'autorité», sinon une assertion arbitraire, sans logique ni preuve à l'appui? Quelle différence y a-t-il entre «avoir de l'autorité» et «être autoritaire»? Un père qui frappe ou punit ses enfants à la moindre peccadille fait-il montre d'autorité, ou bien au contraire de son absence?

#### **QUERELLES SÉMANTIQUES**

L'autorité entretient avec la liberté, l'égalité et la raison des rapports compliqués. Parce qu'elle est inégalement répartie, elle peut être vécue comme une condition nécessaire à la vie en société ou une entrave à la liberté de ceux qui la reconnaissent. Elle est, pour les Romains, l'auctoritas, ce qui va de soi depuis la fondation de la cité, et s'incarne dans les avis du Sénat. L'autorité n'est pas le pouvoir, mais c'est elle qui l'augmente et permet de l'exercer sans faire appel à la force, laquelle signe son échec. La philosophe Hannah Arendt reprend ce sens latin du terme dans un texte de 1958, Qu'est-ce que l'autorité? L'autorité, au sens le plus pur du mot, n'est pas une chaîne de commandements, mais une croyance collective. Elle a des sources transcendantes, venues du passé: la tradition et la religion, qui gouvernent l'action commune sans même donner d'ordres. Elle a par conséquent disparu du champ politique et social des sociétés modernes, démocratiques, où les hommes sont censés obéir à des lois qu'ils se donnent eux-mêmes. Les différents facteurs d'autorité que d'autres penseurs ont pris soin d'identifier n'en sont que de pâles copies. Le sociologue Max Weber ajoutait à la tradition, dans Économie et Société (1923), la croyance en la rationalité des lois (autorité rationnelle légale), et celle découlant du charisme personnel déployé par des individus exemplaires.

Le philosophe français Alexandre Kojève distingue dans *La Notion de l'autorité* (1942) l'autorité du parent, fondée sur l'antériorité et la dépendance, celle du juge ou arbitre, fondée sur l'équité de ses avis, et celle du chef, qui fixe des buts collectifs tournés vers l'avenir. Ces modalités ont beau produire des effets analogues, elles n'ont pas, à l'exception peut-être du parent, le caractère sacré de l'*auctoritas* originelle. Ce sont des simulacres. Le point de vue des sociologues de l'école critique inaugurée par Max Horkheimer et Theodor Adorno est lui bien différent. Il part de l'idée qu'à l'origine, il y a eu violence et que l'obéissance découle d'une domination dont l'autorité est le masque.

#### « L'autorité, aussi légitime soit-elle, est une forme de domination. »

La faiblesse de celui qui la reconnaît la fait exister. Alexandre Kojève lui-même (même s'il n'appartient pas à cette école) cite parmi les types d'autorité celle du maître sur l'esclave, celle du vainqueur sur le vaincu. Quelles que soient les raisons qu'elle s'attribue, l'autorité, aussi légitime soit-elle, est une forme de domination. Elle est une entrave à la volonté et aux désirs de qui s'y conforme. Il n'y a pas lieu de distinguer radicalement la contrainte de l'autorité.

#### D'OÙ VIENT LE DÉSIR D'AUTORITÉ ?



New York, 2013 : des centaines de nouvelles recrues de la police new yorkaise reçoivent leur diplômes.

#### « Le désir d'autorité se nourrit de la nostalgie d'un environnement social prévisible. »



Mai 68 à Paris : l'autorité contestée jusque sur les murs du Quartier latin.

#### **DU TROP AU PAS ASSEZ**

La décennie 1970 est restée célèbre pour avoir été celle de la contestation de toutes les formes d'autorité: celle de l'État («Il est interdit d'interdire», lisait-on sur les murs de Paris en Mai 68), des patrons («Le patron a besoin de toi, tu n'as pas besoin de lui»), des maîtres à penser (Louis Althusser), des parents («Les libertés ne se donnent pas, elles se prennent»), d'un sexe sur l'autre, de la majorité sur la (ou les) minorité(s)...

Trente ans plus tard, la tendance s'inverse, en commençant par un constat, prolongeant celui d'Hannah Arendt: celui du déclin, sinon de la mort de l'autorité. Le philosophe Pierre-Henri Tavoillot écrit en 2011 (1): «Aucun secteur de la vie contemporaine ne semble épargné, que ce soient la famille, avec l'avènement triomphal de l'enfant-roi contre l'auctoritas paternelle, l'école, où l'admiration muette pour la culture et le maître ne sont plus que de pâles souvenirs, la cité même, qui a vu la capacité à gouverner, à ordonner et à punir se réduire comme peau de chagrin.(...) L'idée même de chef semble être devenue suspecte. » Du constat, il est courant de passer à la déploration: «Jamais sa disparition

promise (celle de l'autorité) n'a suscité autant d'effroi, de nostalgie », ajoute-t-il, non sans noter qu'à l'inverse, certains peuvent s'en réjouir. Mais le fait est là: selon qu'elle apparaît comme le sousproduit d'une domination (nuisible à la liberté et à l'égalité) et de l'arbitraire, ou bien la base du vivre ensemble (la fraternité, si on veut), l'autorité se fait ou bien l'ennemie ou bien l'alliée de la démocratie.

En 2021, un sondage Ipsos Sopra-Steria rapportait ainsi que la question «Avons-nous besoin d'un vrai chef pour remettre de l'ordre?» récoltait 79% de «oui» (lire p. 46). Désirer plus d'autorité s'alimente souvent du regret d'un ordre des choses ayant existé avant, ou supposément: un temps où le geste du gendarme avait l'effet escompté, où la parole du maître d'école n'était pas contestée (même si on le chahutait), et où les élèves ne changeaient pas de sexe en cours d'année. En ce temps-là, les coupables étaient en prison, les patrons étaient peut-être détestés, mais donnaient des instructions, et l'avortement n'était pas un droit. Le conservatisme est le support courant des désirs d'autorité. Même s'il n'est pas le seul, il résulte de la nostalgie

d'un environnement social prévisible parce que discipliné. «Make America great again », s'écrie un Donald Trump, tout en signant un décret selon lequel «il n'existe que deux sexes ».

Le sociologue Theodor Adorno, dans une étude menée en 1950, décelait également dans la « personnalité autoritaire » une composante agressive à l'égard d'individus ou de groupes affichant des valeurs ou des comportements alternatifs. D'où le rejet, voire une haine dirigée contre des minorités considérées comme une menace pour l'identité de la majorité. L'appel à davantage d'autorité peut ainsi se révéler une mesure conservatoire adressée aux institutions pour la défense d'une identité traditionnelle, ou supposée telle. La demande est celle d'une restauration d'un état de choses bousculé par la désobéissance civile, l'individualisation des valeurs ou encore des influences jugées comme étrangères. L'exemple le plus flagrant est celui de la Russie d'aujourd'hui. En portant une première fois au pouvoir le régime autoritaire de Vladimir Poutine en 2000, les citoyens russes ont commencé par plébisciter la mise en ordre d'un pays déstabilisé par un capitalisme libéral incontrôlé, puis souscrit (dans des conditions électorales souvent douteuses) à la sauvegarde d'une âme russe menacée par l'influence occidentale.

#### LASSITUDE DÉMOCRATIQUE

Toutefois, il serait faux d'interpréter toute demande d'autorité comme inspirée par un sentiment d'insécurité ou de perte d'identité. L'effacement de l'autorité sacrée par la modernité fait que le vivre ensemble ne peut plus être considéré comme allant de soi. Libres et égaux en droit, les individus doivent en permanence négocier des accords, obtenir le consentement d'autrui, et pour cela argumenter. Or l'autorité, telle que l'entend Hannah Arendt, n'a pas à être argumentée, n'a pas à convaincre. Tout comme l'usage de la force, l'obligation de se justifier signifierait son échec. En ce sens, l'autorité pure selon la philosophe se marie mal avec les formes libérales de gouvernance, qui exigent du pouvoir de s'expliquer, d'argumenter, de négocier et éventuellement de persuader (*lire p. 49*). C'est pourquoi l'autoritarisme, à la différence du fait d'avoir de l'autorité, est fréquemment opposé à la démocratie.

Le fonctionnement des institutions politiques démocratiques peut par ailleurs mener à des impasses: absence de majorité et négociations sans issue, insatisfaction économique et conflits sociaux répétés sont les terreaux de demandes de gestion autoritaire des affaires publiques. Divers sondages opérés en France depuis vingt ans font état d'une tolérance accrue de l'opinion, en particulier chez les jeunes, envers des formes autoritaires de gouvernement. En 2000, 63% d'entre eux se disaient attirés par la figure du «chef sans contre-pouvoir», sans préciser de quelle nature (2). Cette « césarisation »\* de l'autorité gouvernante ne remet pas directement en cause le choix populaire, mais le principe d'indépendance des pouvoirs exécutifs, législatifs et judiciaires: l'autorité du chef d'État subordonne celles du législateur et du juge. Cette gouvernance s'accommoderait paradoxalement de procédures de démocratie directe. Cependant, qu'on les nomme «illibéraux»\* ou «démocratures»\*, les régimes conformes à ce modèle observés en Hongrie ou en Slovaquie ne vont pas sans la réduction des libertés publiques: liberté d'expression, de réunion, de manifestation, etc., car le souci est de réduire les autres pouvoirs: les médias, les partis politiques, les corps intermédiaires. En revanche, ils ne s'auto-

#### **MOTS-CLÉS**

**Césarisme** Popularisé au milieu du 19° siècle, notamment sous la plume de Karl Marx, ce terme désigne une pratique politique inspirée de l'exemple antique de Jules César, puis réactualisée par les Bonaparte. Le césarisme se caractérise par l'instauration d'un régime autoritaire (pouvant demeurer dans un cadre démocratique minimal) qui bénéficie du soutien du peuple, éventuellement consulté par des référendums prenant la forme de plébiscites.

**Démocratie illibérale** Forgé en 1997 par le politologue américain Fareed Zakaria, ce concept entendait répondre à la théorie de la « fin de l'histoire » du philosophe Francis Fukuyama selon laquelle la démocratie libérale et l'État de droit allaient triompher partout dans le monde avec la chute du bloc de l'Est. Mobilisée notamment au sujet de la Hongrie de Viktor Orban, l'expression décrit des régimes où des dirigeants élus démocratiquement gouvernent en restreignant les droits individuels et en affaiblissant les

contre-pouvoirs.

**Démocrature** Amalgame de deux termes contradictoires – « démocratie » et « dictature » –, ce néologisme désigne le caractère ou les tours autoritaires d'un régime formellement démocratique. Les élections n'y sont garanties qu'en apparence et la réalité de l'exercice du pouvoir rappelle des formes de dictature. Utilisé notamment par le géopolitologue Pierre Hassner pour qualifier la transition des expays communistes à la chute du mur de Berlin, le terme existait déjà dans sa version espagnole pour caractériser les métamorphoses des dictatures latinoaméricaines.

risent pas forcément d'une tradition, ni de la restauration d'un ordre perdu. Une analyse par le chercheur Simon Guillouet de l'état de l'opinion française en 2023 (lire p. 46) révélait une tendance, certes minoritaire, favorable à ce style précis de gouvernement. L'auteur conclut à une demande d'efficacité: un Français sur cinq serait prêt à accepter un régime moins libéral à condition qu'il soit capable de «résoudre les problèmes» que les institutions actuelles se montrent impuissantes à régler. Si les régimes autocratiques sont aussi appelés autoritaires, ce n'est donc pas vraiment au nom de quelque valeur transcendante, mais parce qu'ils sont prêts à limiter l'espace offert à la discussion. Arme à double tranchant si celui-là même qui les réclame s'expose à être réduit au silence.



#### La tentation illibérale EN FRANCE

Les Français seraient-ils sensibles aux sirènes de l'autoritarisme? À en croire certains sondages, le besoin serait criant. En 2021, Ipsos/Sopra Steria recueillait 86 % de réponses positives à la question « L'autorité est-elle trop souvent critiquée?», et 79 % des sondés approuvaient la perspective « d'un vrai chef qui remette de l'ordre ». Les Français sont-ils tentés par une traduction politique de ce besoin d'autorité? L'offre ne manque pas d'exemples chez nos voisins européens: après la Hongrie, la Pologne, la Roumanie et récemment la Slovénie ont adopté des lois tendant à sanctuariser le pouvoir exécutif, encadrer la liberté de la presse, limiter l'indépendance de la justice et bâillonner les opinions minoritaires. Des enquêtes françaises affirmaient, en 2021, que 32 % des sondés concevaient que d'autres systèmes politiques pouvaient être « aussi bons que la démocratie »,

et que 39 % accepteraient d'avoir à leur tête « un homme fort qui n'aurait pas à se préoccuper du Parlement ni des élections ». Qu'y avait-il derrière ces aspirations au césarisme? Une note de la fondation Jean-Jaurès publiée en mars 2023, fondée sur une enquête plus fouillée, tentait de répondre à la question (1). Elle rappelait le mécontentement des Français à l'égard de leur condition économique, de leurs élites politiques, du fonctionnement de leurs institutions, ainsi que la polarisation de l'opinion. Mais pour quelles alternatives? Parmi un choix proposé de régimes politiques souhaitables, la démocratie représentative continuait de l'emporter, mais d'une courte avance (55 %). En revanche, un sondé sur cinq (19 %) appelait de ses vœux une formule plus autoritaire, sinon dictatoriale : un « comité du peuple » issu d'une révolution (10 %), un président tout-puissant (4 %), des

experts souverains (2 %), l'armée (2 %), un roi (1 %)... Quant au reste (26 %), ils ne « savaient pas ». L'auteur du rapport en tirait un bilan mitigé : certes les amateurs de dictature étaient minoritaires, mais on pouvait s'inquiéter du fait qu'un sondé sur quatre soit à ce point indécis, c'est-à-dire prêt à accepter une formule musclée. Il écartait cependant l'idée que la montée de l'autoritarisme soit portée par une idéologie structurée. Les aspirations de ses partisans étant trop divergentes, les opinions ne semblent avoir de commun qu'un seul souci : surmonter l'incapacité reprochée aux institutions de trouver une solution aux difficultés des citoyens. C'est à la fois peu et suffisant pour permettre l'accession au gouvernement d'un parti liberticide.

#### NOTE

(1) Simon Guillouet, «La demande d'autoritarisme politique en France», Fondation Jean-Jaurès, 30 mars 2023 (en ligne).

#### **CONSERVATION OU RÉVOLUTION?**

L'idée courante selon laquelle le désir d'autorité serait nécessairement conservateur, donc situé plutôt à droite qu'à gauche de l'échiquier politique, est également infirmée par le fait qu'elle peut être aussi le levier du changement. Si les révolutions, lorsqu'elles se produisent, sont des démonstrations de force, rares sont celles qui n'ont pas été menées par des tribuns charismatiques. Elles sont souvent suivies par l'instauration programmée de régimes autoritaires (sinon totalitaires). Les exemples historiques ne manquent pas: de la Terreur post-1789, de la Russie à la Chine, en passant par la Corée du Nord, Cuba et l'Iran, des révolutions ont engendré des dictatures, et même établi des dynasties. La même étude d'opinion réalisée en 2023 en France montrait que, parmi les partisans de «régimes autoritaires», la moitié (soit un sondé sur dix) optait pour la création d'un « comité de salut public » omnipotent et composé de citoyens ordinaires.

Dans les années 1930, le sociologue Max Horkheimer soulignait que le 20<sup>e</sup> siècle avait été marqué par la montée de « *forces obscures* » enjoignant à chacun de se conformer à l'ordre des « faits ». Ces forces dominantes étaient celles de l'argent, du capitalisme, de l'industrie et des lois de l'économie, forgeant les destins et instaurant des inégalités insupportables. C'est contre celles-ci que les révolutions se sont incarnées dans des chefs s'autorisant à représenter l'homme du peuple.

Face à d'autres forces obscures que sont les menaces environnementales, il n'est pas assuré que l'opinion se cramponne à la démocratie, au parlementarisme et à sa gouvernance négociée. Il y a quelque temps à peine, la jeune militante écologiste suédoise Greta Thunberg exigeait que des mesures drastiques soient prises par les puissants de ce monde : l'autorité (insuffisante) de la science dont elle se réclamait légitimait son discours en appelant à ne plus discuter mais à agir. N'y avait-il pas là le germe d'une «dictature verte»? «Le charisme peut revivifier l'autorité et court-circuiter négativement l'autorité légale spécifique à la démocratie», écrivait la philosophe Katia Genel en 2014 dans un article intitulé «La critique de l'autorité en démocratie» (3). On voit en tout cas que le désir de changer le monde peut être aussi guetté par l'écueil de l'autoritarisme. Peut-être faudrait-il d'ailleurs voir dans le trouble général des repères quant à l'avenir, accru par le changement climatique, la source de ces confusions grandissantes entre autorité et autoritarisme. Dans Le Pouvoir des commencements. Essai sur l'autorité (Seuil, 2006), la philosophe Myriam Revault d'Allones faisait la démonstration de ce que l'autorité s'amenuisait, comme chez Hannah Arendt, non seulement du fait de la négligence de la tradition, mais aussi de la perte de la foi en l'avenir. L'origine du mal ne viendrait-elle pas en dernière instance de ce que, comme elle l'écrivait, « le temps a cessé de promettre quelque chose»?

#### NOTES

- (1) Pierre-Henri Tavoillot, Qui doit gouverner? Une brève histoire de l'autorité, Grasset, 2011.
- (2) Pierre Bréchon et Étienne Schweisguth, « Les Français sont de plus en plus attachés à la liberté privée et à l'ordre public », Le Monde, 16 novembre 2000.
- (3) Katia Genel, «La critique de l'autorité en démocratie», Raison présente, n° 192, 2014/4.

#### **SCIENCES HUMAINES**

Faisons connaissance

Jean-François Dortier et Vincent Citot nous livrent ici un dialogue foisonnant sur l'évolution de l'Histoire.

#### VIENT DE PARAÎTRE

Dialogue entre Vincent Citot et Jean-François Dortier

#### La marche de l'histoire

Évolution des sociétés, cultures et idées, des clans préhistoriques au 21° siècle





HORS COLLECTION ISBN: 978-2-36106-906-3 232 PAGES - 18 € EN LIBRAIRIE

Un échange hors du commun et passionnant entre
Jean-François Dortier, Humanologue, fondateur
de la revue Sciences Humaines et Vincent Citot,
Directeur de la revue Le Philosophoire, philosophe.
Les deux érudits ne sont d'accord ni sur le fond ni sur la forme
que prendrait cette marche.



COMMANDEZ CE LIVRE EN SCANNANT CE QRCODE DISPONIBLE EN LIBRAIRIE SUR

> WWW.SCIENCESHUMAINES.COM OU PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00

### LES FONDEMENTS DE L'AU

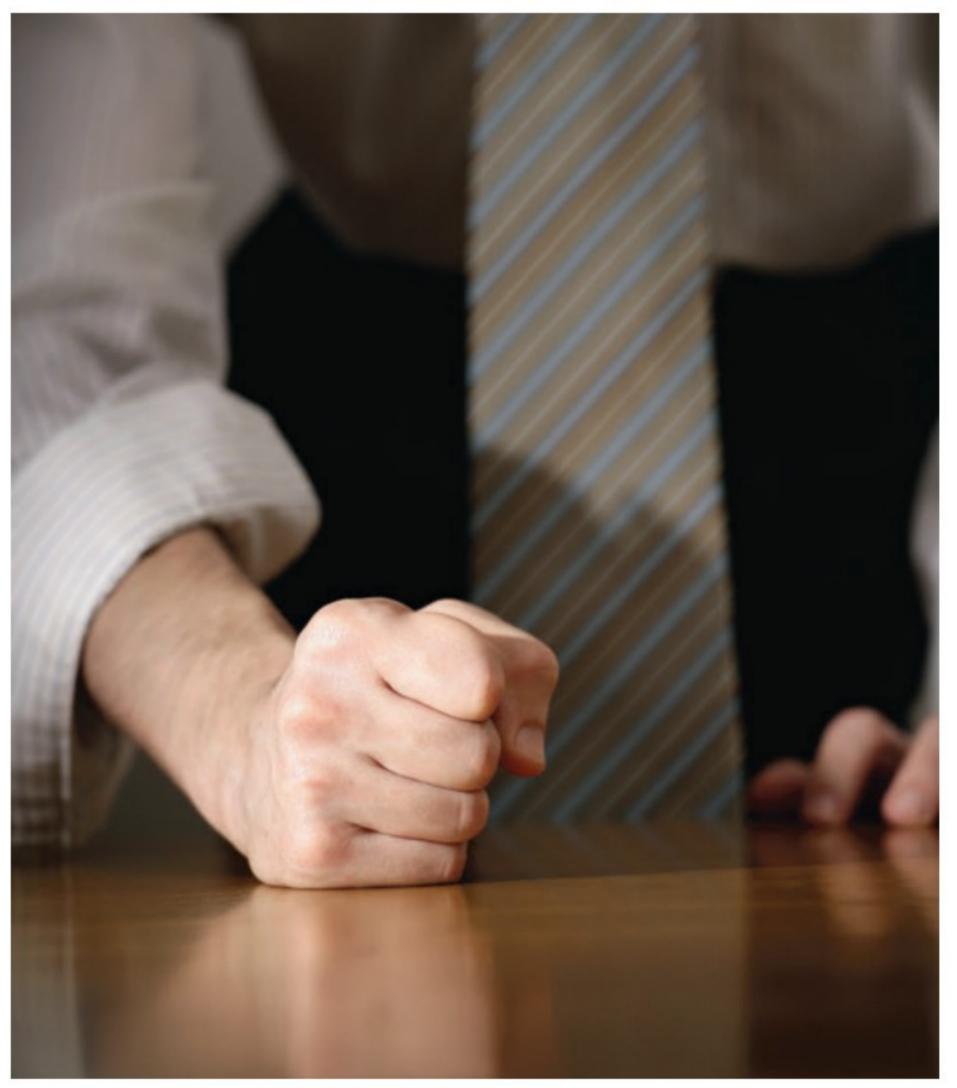
ատատանանանան և հայանանանան և հայանանանան և հայանանան և հայանան և հայանանան և հայանանան և հայանանան և հայանանան

#### POINTS DE REPÈRE

**LE SAVOIR** 

#### **Platon** (428-348 AV. J.-C.)

On peut obtenir l'inclination de quelqu'un sans contrainte : en lui présentant une réalité. La vérité fait autorité, et les sages qui la détiennent et l'enseignent ont de fait un ascendant naturel sur ceux qui les écoutent. Doués d'autorité, ils ne sont pourtant pas à la tête des autorités, déplore Platon : « À moins que les philosophes arrivent à régner dans les cités, ou à moins que ceux qui à présent sont appelés rois et dynastes philosophent de manière authentique et satisfaisante et que viennent à coïncider l'un avec l'autre pouvoir politique et philosophie (...), il n'y aura pas de terme aux maux des cités ni à ceux du genre humain » (La République). Aux yeux du père de la philosophie, la démocratie est le règne des démagogues et des faux-semblants; elle porte au pouvoir des personnes n'ayant pas une connaissance claire de l'idée de justice, condamnées pour cela à se fourvoyer dans leurs décisions.



Viorika/Getty Images





#### L'HABITUDE

#### Étienne de La Boétie (1530-1563)

Le mystère de l'autorité est celui de la soumission. **Comment se fait-il qu'un individu seul puisse se faire obéir par des milliers d'autres**, dont il tire pourtant tout son pouvoir? « La première raison de la servitude volontaire, explique La Boétie, c'est l'habitude. » Pour l'ami de Montaigne, « il est dans la nature de l'homme d'être libre et de vouloir l'être; mais il prend très facilement un autre pli, lorsque l'éducation le lui donne ». Les gouvernants éduquent leur population à obéir, offrant du pain et des jeux en compensation de l'absence de liberté, dont les individus finissent par oublier jusqu'à l'idée même. Mais comment les maîtres se sont-ils imposés au départ? Par le jeu d'une démultiplication des chaînes d'obéissance, le tyran n'exerce son pouvoir que sur un petit groupe de quatre ou cinq courtisans, qui, à leur tour, en contrôlent cent, qui, à leur tour, en contrôlent mille, et ainsi de suite. **Précurseur de l'anarchisme et de l'idée de désobéissance civile**, La Boétie pose ainsi que ce n'est pas l'autorité qui crée l'obéissance, mais l'inverse.

## TORITE

SAMUEL LACROIX



© DeAgostini/Getty Images

#### **LA PEUR**

#### **Thomas Hobbes** (1588-1679)

Pourquoi y a-t-il des États, figures par excellence de l'autorité verticale? Parce que les hommes l'ont voulu, répond Hobbes dans Léviathan (1651). Mais pour quelle raison? Car avant l'existence des États, les individus constituaient une trop grande menace les uns pour les autres. Désireux des mêmes objets, sur lesquels ils avaient les mêmes droits, ils étaient pris dans un constant état de guerre larvée où régnait « une peur permanente, un danger de mort violente ». Ils ont alors convenu de transférer l'objet de leur crainte diffuse sur une seule entité, commune à tous, détentrice d'un pouvoir sans limites et chargée d'édicter ce qui est permis ou défendu. L'État, ainsi autorisé à utiliser la violence pour maintenir la paix, assure à chacun la possibilité de continuer de poursuivre ses désirs dans des limites circonscrites. Éventuellement frustrés, les hommes ont effectué un calcul gagnant : ils peuvent moins satisfaire de désirs, mais ils ont a minima la garantie de pouvoir en assouvir. Cette philosophie offrira un socle important à l'individualisme et au libéralisme politiques.



#### **LE CHARISME**

#### **Max Weber**

(1864-1920)

Dans Le Savant et le Politique (1919), Max Weber distingue trois types d'autorités : la traditionnelle, la « légale rationnelle » et la charismatique. Les deux premières, reposant sur le respect des coutumes ou le savoir des experts, n'ont pas la même force que le charisme. Que vaut, en effet, l'autorité d'un vieux sage ou d'un haut fonctionnaire face à une personnalité charismatique, qui nous subjugue par sa force, son courage ou son aura? Pour le sociologue allemand, c'est quelque chose de l'ordre de la « dévotion » qui se joue dans le charisme. La qualité qu'on reconnaît à un individu parvenant à briser de façon spectaculaire la « quotidienneté » peut seule nous pousser « à travailler avec le dévouement d'un croyant au succès de la cause d'une personnalité et non pas tellement au profit des médiocrités abstraites d'un programme ». Pris dans la relation charismatique, nous admettons la supériorité de l'autre et pouvons même tirer plaisir de notre fascination. Le siècle précédent a montré combien ce type d'autorité était ambivalent.



#### **LA CONFIANCE**

#### **Hannah Arendt** (1906-1975)

Dans Qu'est-ce que l'autorité? (1958), Hannah Arendt soutient qu'il n'y a réellement autorité que là où il est inutile d'avoir recours à la violence ou à la persuasion. Si je dois menacer ou convaincre pour me faire obéir, mon autorité est déjà défaillante :

« Là où la force est employée, l'autorité proprement dite a échoué »; « là où on recourt à des arguments, l'autorité est laissée de côté ». L'autorité est donc par excellence ce qui ne se discute pas, en quoi nous avons une confiance a priori. Pour la philosophe, ce type de relation s'est effrité avec la modernité : nous avons perdu le goût, cher aux Romains, de la tradition et du geste fondateur : « Partout où un des éléments de la trinité romaine, religion, autorité ou tradition, a été mis en doute ou éliminé, les deux qui restaient ont perdu leur solidité. » Il ne suffit plus, aujourd'hui, de se recommander des œuvres du passé. Toute autorité doit se fabriquer une légitimité qui n'est pas acquise et dont on peine à trouver les bases.

#### Pour aller plus loin

Blaise Pascal, Trois discours sur la condition des grands (1670). Pierre Kropotkine, La Loi et l'Autorité (1913). Alexandre Kojève, La Notion de l'autorité (1942). Theodor Adorno, Études sur la personnalité autoritaire (1950).



Les dirigeants nord-coréens ou comment être chef de père en fils. Ici Kim Jong II, en 2008.

# Pourquoi aimons-nous les chefs?

Nous les aimons un peu, beaucoup, passionnément, à la folie... Pas du tout, parfois! Mais pourquoi nous soumettons-nous si volontiers à leur autorité? La psychologie contemporaine a amplement décrypté cette énigme. JEAN-FRANÇOIS MARMION

aaaaarde à vous!!!
En 1576, dans son *Discours de la servitude volontaire*, Étienne de La Boétie cherchait pourquoi tant de gens se soumettent à un pouvoir qu'ils ne prisent pas. Rien n'interdit d'inverser la question et de se demander pourquoi il nous arrive

d'apprécier quelqu'un qui est notre supérieur dans la hiérarchie, sans qu'on soit nécessairement masochiste... Pourquoi aime-ton une figure d'autorité? Voici quelques réponses ni exhaustives ni exclusives.

La première raison est simple : on ne réfléchit pas. Si La Boétie pointait la force de l'habitude, les psychologues d'aujourd'hui incriminent les biais cognitifs, ces raccourcis automatiques de la pensée dont nous faisons preuve quasiment non-stop à notre insu, et qui nous font juger de tout et n'importe quoi à l'emporte-pièce. Le «biais de mérite» serait le principal fautif. Que nous souffle-t-il? Qu'on ne peut tout de même pas devenir chef tout à fait par hasard! Il y a à coup sûr une justice! Le biais de mérite se déploie en particulier quand le chef est un brave bougre, qui ne casserait pas trois pattes à un canard, mais que ses subordonnés ne parviendraient jamais à détester, qu'il s'agisse d'Abraracourcix, du preux Gerber veillant sur ses ouailles de la gendarmerie de Saint-Tropez, ou même, rétrospectivement, du si sympathique Jacques Chirac avec sa tête de veau en bandoulière. C'est tautologique : on aime le chef parce que c'est le chef. Il est forcément plus compétent qu'il en a l'air. S'il est débonnaire et qu'on ne ferait pas mieux que lui, autant le laisser tenir les rênes. Quand on n'a pas confiance en soi, on écoute.

On l'aime d'autant plus qu'il est comme nous, qu'on se reconnaît en lui. L'aimer, c'est s'apprécier à travers lui, comme l'observe la théorie de l'identité sociale développée par Henri Tajfel et John Turner à l'université de Bristol dans les années 1970. Qu'elles soient patriotiques, morales ou autres, le chef a vocation à incarner nos valeurs.

#### LE NOMBRIL DE NOTRE MONDE

Il arrive même qu'on reconnaisse en lui non pas celui que nous sommes, mais celui que nous aimerions être. Le voici alors un exemple, une référence. Certains eurent beau le conspuer comme un traître quand il vola à Londres ou céda l'Algérie, le général de Gaulle fait désormais l'unanimité. Le chef qui bénéficie d'un tel amour constitue la tête de gondole du groupe. C'est nous, en mieux.

Cet effet d'identification fonctionne à plein régime avec un leader clivant, selon des mécanismes syllogistiques. Par exemple : «Je ne me reconnais pas dans le système, or le système ne se reconnaît pas dans Donald Trump, donc je me reconnais dans Donald Trump. Plus on l'attaque, plus on m'attaque, et plus je le défends, lui qui se bat pour moi. » Un tel chef donne un sentiment de maîtrise. Non content de dominer ses émotions, il montre la direction parce qu'il voit loin, son royaume n'appartient pas à ce monde. Que le chef semble marcher sur les eaux comme Barack Obama ou jeter un pavé dans la mare comme Trump, l'effet de halo constitue un autre biais cognitif. Il induit la tendance à parer le leader de toutes les qualités, il démultiplie le charisme et le fait rimer avec héroïsme. Le chef apparaît unique entre tous, et, s'il le faut, seul contre tous. Quand Trump, encore lui, se fait seulement égratigner l'oreille par un tireur embusqué au lieu de trépasser, son destin éblouit ses partisans : l'indestructible Donald surmonte tous les obstacles, déjoue les complots, les procès, la défaite de 2020, le vieillissement, passe entre les balles, et fait ami-ami avec Musk le Martien, l'aura de chacun alimentant celle de l'autre. Du grand art.

L'autoritarisme ne nuit pas lorsque, prosaïquement, le chef est censé assouvir notre besoin inconscient de sécurité. En période d'incertitude et de danger, tel un Winston Churchill coriace et inamovible, le leader gère ses émotions et veille au destin de la communauté. Il assure et rassure. On ne fléchit plus. On ne réfléchit plus : il suffit de s'en remettre à lui. Cet abandon confiant et déresponsabilisant pourrait constituer l'héritage des temps lointains où la survie d'un petit groupe de chasseurs-cueilleurs passait par l'obéissance au plus expérimenté. Du moins Mark van Vugt, des universités d'Amsterdam et d'Oxford, le suppose-t-il (1). En outre, à en croire la théorie de l'échange social (chère, en psychologie, à John Thibaut et Harold Kelley) qui place la confiance au centre de nos relations, celui qui voue sa vie à nous protéger mérite toute notre loyauté. Donnant-donnant, gagnant-gagnant.

#### LE CHEF EST UNE DENRÉE INFLAMMABLE

Hélas! Parfois, plutôt que le chef nous protège du danger, le danger vient du chef. Il peut partir en vrille, nous laisser choir en nous gardant une place au chaud dans la prochaine charrette de licenciements économiques, nous humilier devant les collègues, nous désavouer, nous désaimer. Ou nous emprisonner, nous torturer, nous mettre à mort s'il se trouve à la tête d'une instance de pouvoir particulièrement autoritaire, au hasard à Kaboul ou Pyongyang. Là aussi, le suivre est une question de survie, mais pour une tout autre raison. Nous voilà en dépendance affective de celui qui peut nous donner des ailes ou nous les arracher suivant ses caprices ou sa paranoïa. S'il en joue, c'est un pervers narcissique. Même quand le chef ose tout (et que c'est à ça qu'on le reconnaît), son autolâtrisme hargneux et son infaillibilité pontificale passent néanmoins pour le summum du leadership, y compris quand ses traits de caractère sont démotivants et contreproductifs. La notion de leadership « toxique », ou «destructeur», ou «transgressif», fait florès.

Oui, mais dans ce cas, on ne l'aime pas, le chef, on le redoute! Qui plébiscite vraiment Kim Jong-un, parmi les Nord-Coréens? Eh bien, si on se réfère à la psychologie sociale et cognitive, la réponse ne va peut-être pas de soi. Et ce, en vertu du phénomène universellement répandu qu'on appelle la rationalisation, ou l'art de l'autojustification, qui consiste à revendiquer rationnellement ce qui ne tient pas debout, en finissant par croire à nos propres inepties. Un peu de déni («Il n'est pas si injuste»), de dissonance cognitive (ou suppression des contradictions), de mauvaise foi, et le côté obscur du chef passe à la trappe en une superbe dynamique de soumission librement consentie. En entreprise par exemple, passer l'éponge sur l'ingérabilité, voire l'inhumanité du leader, se voit même qualifié de syndrome de Stockholm

organisationnel, une notion encore débattue, dérivée du syndrome de Stockholm sociétal théorisé en 1994 par Dee Graham, de l'université de Cincinnati, appliqué aux femmes victimes de violence : en entreprise, dès lors qu'on ne peut pas s'enfuir, démissionner, ni déboulonner notre supérieur toxique, on en viendrait à épouser la cause de la brute qui nous rend malheureux, nous plonge dans des situations absurdes, mais tient notre sort entre ses mains.

On aime alors le chef parce qu'il vaut mieux se convaincre qu'on adhère à sa personne et à sa cause de notre plein gré, plutôt que se dire qu'on est un mouton lâche et peureux, ou une victime piégée et sans issue. On arrive même à se laisser persuader que les victimes du chef n'ont pas volé leur sort, plutôt que songer qu'on autorise de telles injustices. En un mot, on finit par croire que la propagande, les éléments de langage ou le *storytelling* sont les reflets fidèles des qualités du chef. Et qu'il est naturel de passer de la crainte et du désir de sécurité à l'amour aveugle et sincère, comme le démontre George Orwell dans 1984 où la figure archétypale menaçante, omniprésente et pourtant hypothétique de Big Brother doit devenir en chaque citoyen une référence intériorisée et révérée. L'objectif est de s'abandonner à ce qui choisira de nous épargner en échange de notre soumission.

À l'inverse, on peut également se raconter des histoires tout aussi irréalistes pour dénigrer un chef, quoi qu'il fasse, pourvu qu'on refuse de se reconnaître en lui, qu'on ne lui concède aucun charisme, qu'il semble là par opportunisme ou imposture et non pour récompenser ses mérites. C'est ainsi que la même figure d'autorité peut incarner un phénix ou un épouvantail pour deux personnes différentes. Ou pour la même, avec du recul.

Que le chef soit authentiquement bienveillant et compétent, ou bien une brave andouille, un psychopathe, un médiocre, un héros, il est toujours au cœur d'histoires qu'il raconte sur luimême, sa mission, sa vision d'une entreprise, d'un État, et que nous nous racontons sur lui. Mais aussi que nous nous racontons sur nous-mêmes suivant que nous nous considérons comme un disciple éclairé, un serviteur zélé, un trop naïf, un électeur trahi, ou une personne remarquablement avisée qui serait incapable d'apprécier un chef stupide. Le chef qu'on aime, c'est celui dont on pense qu'il nous aime, et auquel on aime obéir. Dans ce cas, d'ailleurs, on n'obéit plus, on adhère. Rappelons la dernière phrase de 1984 : «IL AIMAIT BIG BROTHER.»

Au vu des recherches en psychologie, La Boétie avait raison : on se soumet par intérêt, par conformisme, par paresse et, finalement, par plaisir. Par amour, clairvoyant ou ridicule, pour une figure de piédestal. Pour un peu, on ferait office de piédestal soimême. Car c'est si bon, d'aimer. Même un chef, c'est dire. •

#### NOTE

(1) Mark van Vugt, «Evolutionary origins of leadership and followership», Personality and Social Psychology Review, vol. 10, 2006/4.

On aime le chef parce qu'il vaut mieux se convaincre qu'on adhère à sa personne et à sa cause de notre plein gré, plutôt qu'en victime.

#### ENTRETIEN

# « Nous avons habillé la démocratie d'habits trop grands pour elle »

D'où vient la demande d'autorité en politique ? D'une dévaluation sourde de tout ce qui fait le socle démocratique : temps long, débat, compromis. Autant d'éléments à réhabiliter d'urgence, explique l'historienne Perrine Simon-Nahum. PROPOS RECUEILLIS PAR SAMUEL LACROIX

bstentions massives, scores impressionnants des partis d'extrême droite, manipulations sur les réseaux sociaux... On ne compte plus les coups portés aux démocraties, ces vieux régimes de plus en plus affaiblis et démunis face à leurs rivaux autoritaires, réputés forts et efficaces. Comment peuvent-elles faire face? C'est la question qui obsède l'historienne Perrine Simon-Nahum, qui, dans Sagesse du politique. Le devenir des démocraties (L'Observatoire, 2023), se donnait pour mission de faire voir que ce que nous prenons pour des faiblesses des démocraties sont en réalité ses forces... et d'appeler à une certaine indulgence à l'égard de ces régimes auxquels on demanderait trop.

### Vous expliquez qu'une des raisons de l'attrait pour l'autoritarisme est la dévaluation de la démocratie. Que voulez-vous dire?

Pour répondre, on doit remonter au rapport Beveridge et à la définition que celui-ci donne en 1942 de l'État providence. L'idée s'impose alors que les démocraties doivent offrir aux citoyens non seulement la promesse d'une liberté politique, mais également l'idée d'un avenir assurant le bien-être économique et social. Cet État providence a pris une place de plus en plus importante au sortir de la guerre avec la reconstruction, puis avec la modernisation qui a donné naissance à la société de consommation. Avec le temps, nous en sommes venus à confondre la démocratie comme régime politique, et l'État providence comme régime social. Après les deux chocs pétroliers et la montée du chômage et de l'inflation, qui marquent la fin des Trente Glorieuses, nous avons d'abord pensé que la mondialisation allait prendre le relais en matière

de croissance, avant de nous apercevoir, au début du 21° siècle, que ce n'était pas le cas. L'État providence se révèle alors incapable de répondre aux espoirs que les citoyens placent en lui. Par ricochet, c'est la démocratie qui s'en trouve dévaluée. Mais la démocratie est comme la plus belle fille du monde : elle ne peut donner que ce qu'elle a. Or, elle désigne un régime politique, pas un régime économique et social. Le ressentiment que nous nourrissons à son égard tient au fait que nous l'avons habillée d'habits trop grands pour elle.

#### En quoi cette désillusion nourrit-elle un désir d'autorité?

L'idée que la démocratie ne nous assure plus le niveau de vie auquel nous pensons avoir droit et que la mondialisation profite à un petit groupe de nantis au détriment de tous les autres s'est fortement diffusée. Le ressentiment individuel et collectif qui en découle fait le succès des partis populistes. Ceux-ci ne se contentent pas d'offrir des solutions simples à des problèmes complexes. Ils se nourrissent des critiques intellectuelles adressées à la démocratie, dénoncée comme un régime inéquitable, mais aussi inefficace et pour tout dire faible. Il suffit d'entendre les discours prononcés par Vladimir Poutine, qui n'a de cesse de décrire un Occident décadent et déclinant, auxquels répondent en miroir outre-Atlantique ceux de Donald Trump, d'Elon Musk ou plus récemment de Mark Zuckerberg mettant en scène une image de force et de puissance. La figure de l'homme providentiel vient alors recouvrir l'autoritarisme qui constitue la feuille de route de ces régimes populistes.

Les démocraties sont aussi attaquées de l'extérieur. On en a vu plusieurs exemples récents avec les élections roumaines,



# PERRINE SIMON-NAHUM SAGESSE DU POLITIQUE Le devenir des démocraties Débat, compromis, temps long: et si c'était notre force face aux États autoritaires?

#### **Perrine Simon-Nahum**

Directrice de recherche au CNRS, spécialiste de philosophie de l'histoire et de l'histoire du judaïsme, Perrine Simon-Nahum a notamment fait paraître Les Déraisons modernes (2021), Sagesse du politique. Le devenir des démocraties (2023) et La Nouvelle Causalité diabolique (2024) aux éditions de L'Observatoire.

polluées par des manipulations sur TikTok en faveur du candidat pro-russe, ou les invectives d'Elon Musk contre les dirigeants allemand et britannique. Comment peuvent-elles faire face?

Ces exemples témoignent de la fin d'une certaine naïveté. On a d'abord pensé que les réseaux sociaux étaient quelque chose d'extraordinaire, qui allaient mettre le savoir et la concorde à la portée de tous. Les « usines à trolls » russes, les Cambridge Analytica (la fuite de millions de données de comptes Facebook à des fins électorales, NDLR), ou, plus récemment, les ingérences dans les élections qui se sont tenues en Roumanie et en Géorgie ont montré la nécessité absolue d'un certain contrôle. Nous avons commencé d'initier ce processus, au niveau européen, à partir du Règlement sur les services numériques ou « Digital Service Act » de 2022. Mais cela ne résoudra qu'une partie du problème, à savoir la rapidité avec laquelle se répandent les *fake news* et plus encore la diffusion d'une vision agonistique de nos sociétés dont on sait qu'elle résulte des algorithmes qu'utilisent les réseaux. Le problème est plus profond. Pour désarmer les passions mauvaises, il faut éduquer nos populations. Ceci ne signifie pas seulement développer en elles un esprit critique et une capacité de jugement face aux réalités auxquelles elles sont confrontées. Cela implique de leur insuffler à nouveau ce qui s'est éteint, à savoir l'amour de la démocratie. Les démocraties, disait Raymond Aron, sont des régimes aux vertus négatives.

#### « Le problème de la démocratie, c'est qu'elle n'est pas apte à répondre à l'urgence. »

Ce n'est que lorsqu'elles ont disparu que nous les regrettons. Il faut enseigner la démocratie, ce qui suppose d'en reconnaître aussi bien les qualités que les défauts et donc d'inverser nos regards. Nous devons désormais considérer que leurs faiblesses sont des forces : prendre le temps long du débat et de l'expérimentation, accepter l'absence de décision immédiate, voire parfois admettre l'impossibilité d'une transparence absolue, sont des attitudes utiles pour répondre à la complexité des temps.

Le problème actuel majeur, c'est que la démocratie n'est pas apte à répondre à l'urgence. On l'a vu avec le covid ou avec la guerre en Ukraine : la situation d'exception la met en difficulté. Les démocraties ont toujours un temps de latence, mais elles apprennent de leurs expériences. Pour ma part, je préfère la manière dont elles ont géré, même imparfaitement, la pandémie, à la manière liberticide dont la Chine a procédé, à travers sa politique « zéro covid ».

#### L'exemple du covid est intéressant justement : pour être efficaces, les démocraties n'ont-elles pas dû à ce moment-là se transformer en régimes autoritaires ?

C'est un reproche qui leur a été adressé. En réalité, elles se sont adaptées, dans les cadres prévus dans la Constitution. Il me semble qu'une des grandes leçons de la pandémie a été la prise de conscience qu'on ne pouvait pas toujours décider en connaissance de cause. Cela explique en partie l'état de désorientation dans lequel semble se trouver l'opinion française, qui a nettement perçu durant cet épisode l'incapacité de ses dirigeants politiques à gérer une incertitude. Dans des contextes d'inquiétude, il existe une tentation pour les individus, à la fois rationnelle et irrationnelle, de faire appel à une autorité qui les rassure. Mais ceci ne va pas sans contradictions. Pendant le covid, nous avons demandé au gouvernement de sauver nos vies sans empiéter sur nos libertés. De manière générale, nous voulons pouvoir disposer dans nos existences de la plus grande liberté possible, tout en exigeant un cadre solide au sein duquel nous épanouir.

## Outre ces questions d'efficacité, le désir d'autorité ne viendrait-il pas paradoxalement d'un désir de démocratie, considéré comme mis à mal, notamment depuis le vote sur le traité constitutionnel de 2005 et la non-prise en compte des « non » français et néerlandais ?

On peut traduire cette question philosophiquement à travers l'opposition entre l'idéal d'un régime politique modéré porté par Montesquieu et la démocratie radicale théorisée par Jean-Jacques Rousseau. *Du contrat social* affirme que la souveraineté revient au peuple, lequel doit l'exercer directement, là où *L'Esprit des lois* travaille le principe de «l'entre-empêchement » entre les différents pouvoirs. C'est de Rousseau que s'inspirent les revendications actuelles de démocratie directe, qui mettent en avant les défauts de la

démocratie représentative et la nécessité pour les citoyens de faire entendre leurs voix, voire d'imposer leurs décisions. Mais, comme le rappelle Montesquieu, la démocratie requiert la présence des corps intermédiaires; ceux-ci permettent à la fois la discussion et la décision qui doivent déboucher sur l'action. Car la politique est à la fois l'éducation à la discussion et une acceptation de la décision et de l'action. Le problème de la démocratie directe, c'est qu'elle finit souvent par confisquer non seulement la décision, mais jusqu'à la parole, la possibilité même de s'exprimer.

#### Sans troquer la démocratie représentative pour une démocratie entièrement directe, pourrait-on envisager de recourir davantage à des outils comme le tirage au sort, les conventions citoyennes ou le référendum pour lui redonner du crédit ?

J'éliminerais d'emblée le tirage au sort. Cela reviendrait à dire que nous sommes tous égaux devant la capacité d'exercer une fonction politique, ce qui n'est ni vrai ni réaliste. Cette idée qui s'inspire de l'exemple de la cité antique est d'ailleurs en partie erronée : il faut se souvenir qu'à Athènes, le tirage au sort ne portait que sur un tout petit nombre de personnes sélectionnées au terme d'un processus et non sur l'ensemble des citoyens. Ensuite, parce que dans la France de 2025, il est important de reconnaître que la politique est un métier, qui suppose non seulement une formation, mais une expérience qui se déploie depuis le local jusqu'au national. S'agissant du référendum, la question se pose différemment. Il faut savoir ce qu'on soumet à référendum. On a tendance aujourd'hui à réserver celui-ci aux grandes réformes politiques, voire politiciennes - je pense ici à une introduction éventuelle du scrutin proportionnel -, ou aux questions de société. Or, ce sont précisément les domaines les plus complexes qui requièrent un jugement critique aguerri, car ils touchent le vivre-ensemble là où le référendum flatte les réactions les plus immédiates. Si on demandait aux Français aujourd'hui leur avis sur la peine de mort, je ne suis pas certaine qu'une majorité ne déciderait pas en faveur de sa remise en vigueur. En vertu de quoi? Des éléments qu'ils auront glanés sur les chaînes d'information en continu ou parce que certains partis politiques favorisent un climat de peur et d'insécurité. Je ne suis pas sûre que flatter les passions du peuple soit une bonne chose ni pour la démocratie ni pour nos sociétés où des sujets, par exemple la fin de vie, ou les institutions requièrent des décideurs informés et la possibilité d'avoir une vision globale des conséquences éventuelles de ces réformes. De plus, l'usage du référendum a souvent conduit les oppositions à accuser de césarisme ceux qui y recourent. Souvenons-nous du général de Gaulle.

Concernant les conventions citoyennes, il me semble qu'elles nous amènent à des progrès dans le sens de la démocratie : du côté des citoyens mobilisés au sein de ces conventions qui touchent du doigt la nécessité d'être informés, mais également véritablement formés dans des domaines souvent complexes; du côté des dirigeants qui, de la Convention citoyenne sur l'environnement à la Convention citoyenne sur la fin de vie, ont appris comment mieux tenir compte des avis des participants. Ce qui permet de combattre la frustration.

#### Vous avez mentionné de Gaulle et le césarisme : pourraiton accepter le principe d'une autorité forte qui resterait encadrée par les valeurs démocratiques ?

On pourrait imaginer de sortir de la crise politique dans laquelle nous ont plongés la dissolution et le tripartisme à l'Assemblée via un retour à une stricte lecture de la Constitution: le Président serait ramené - cantonné? à son rôle d'arbitre (selon l'article 5) et le gouvernement responsable de la politique de la nation (article 20). Mais la difficulté est de savoir ce qu'on entend par autorité. Autorité s'accorde avec légitimité. Or, la dévaluation actuelle de la parole politique, l'effacement de la notion d'intérêt général, la violence des discours et la disqualification des opinions ont achevé de découpler autorité et légitimité. Il règne aujourd'hui une confusion, ou plutôt une identification, entre les attributs apparents de l'autorité et ce qui lui confèrerait un contenu légitime. En cela, le concept d'un homme providentiel demeure tenace dans notre histoire politique et intellectuelle. Nous restons attachés à l'idée du sauveur qui viendrait résoudre les problèmes et indiquer la direction politique à suivre.

#### Arriverons-nous à sortir de ce schéma?

Nous n'y parviendrons qu'en prenant conscience des deux guerres qu'il nous faut aujourd'hui mener, l'une à nos frontières en Ukraine, l'autre à l'intérieur même de nos sociétés européennes. Cela suppose de reconnaître que c'est sur le plan des valeurs qu'il nous faut relever le gant que nous jettent nos adversaires. Ce fut le génie du président Zelenski de placer la résistance du peuple ukrainien sous l'égide de la défense de l'Europe des droits humains et non d'un nationalisme ombrageux. La guerre que nous devons engager est donc non seulement militaire, mais aussi et avant tout une guerre des idées. Sur le plan de la défense de ses principes, l'Europe a depuis longtemps désarmé, militairement et idéologiquement. Et pourtant, comme souvent lorsqu'on se trouve au pied du mur, nous avons là sans doute aujourd'hui une opportunité unique pour renverser la situation et rappeler les valeurs auxquelles nous croyons. D'où l'urgence à convoquer maintenant les idées : celles-ci doivent nous permettre de repenser le monde.

« L'autoritarisme est la feuille de route des populismes.»







Carnaval dans le Pernambuco (Brésil) en 2017.

## Liberté ou autorité: l'ambivalence américaine

C'est un des paradoxes du modèle politique américain : la demande d'autorité y coexiste avec le culte de la liberté. Ces deux valeurs se voient sans cesse renégociées, aussi bien à gauche qu'à droite, avec des conceptions bien différentes... MICHAEL C. BEHRENT

première vue, Donald Trump est un exemple parfait de la «montée de l'autoritarisme» à laquelle le monde semble assister depuis un certain temps. Dès son entrée sur la scène politique en 2015, il s'est présenté comme un homme fort. Durant sa campagne en 2016, il déclarait que lui seul pouvait « réparer » la multitude de dangers qui menacerait les États-Unis. Il affiche une indifférence envers

la tradition constitutionnelle américaine et se conduit souvent comme s'il n'était contraint par aucune loi - son refus de reconnaître sa défaite lors de l'élection de 2020 n'en est que l'illustration la plus éclatante.

Et pourtant, la place de l'autorité dans la vie publique américaine est plus complexe que le suggèrent ceux pour qui Trump serait une sorte de mort-vivant des dictatures de l'entre-deux-guerres. Car la demande d'autorité que le nouveau président exprime va de pair avec un libertarianisme solidement ancré dans l'ADN politique de la droite américaine et qui s'acharne contre l'autoritarisme – mais celui qu'incarnerait la gauche. Cette dernière répond elle aussi à une demande d'autorité portée par ses électeurs, mais elle la comprend d'une manière bien différente. L'Amérique contemporaine se divise moins entre autoritaires et démocrates que sur la question des formes et des objectifs du pouvoir nécessaire pour faire face aux défis actuels.

#### LES VIEUX INSTINCTS PERDURENT

Pour comprendre la situation actuelle, il faut remonter à la fondation des États-Unis. La démocratie américaine a engendré un pouvoir politique caractérisé par une méfiance vis-à-vis de lui-même. Selon l'historien Bernard Bailyn dans The Ideological Origins of the American Revolution (1967), la pensée politique qui s'est développée lors de la crise opposant les Américains à la monarchie britannique a posé que, pour enrayer la tendance inévitable du pouvoir à devenir tyrannique, il faut limiter sa capacité à nuire, en le divisant entre plusieurs pôles. Cette perspective a laissé son empreinte sur la constitution fédérale rédigée en 1787. Non seulement le texte emprunte à Montesquieu l'idée d'une séparation des pouvoirs entre la fonction législative, exécutive, et judiciaire, mais elle entérine aussi le principe d'une division des pouvoirs entre l'État fédéral et les États fédérés. L'autorité du pouvoir fédéral ne repose pas sur le principe de la souveraineté, même populaire, mais sur celui de « pouvoirs délégués » par les États qu'il ne saurait outrepasser. La constitution a fondé un État fédéral devenu, par la suite, extraordinairement puissant – mais toujours tenu, au moins du point de vue juridique, en laisse courte.

Ce modèle paradoxal, qui a fortement marqué l'histoire américaine, continue à influencer les affrontements politiques. La droite américaine a longtemps mêlé une valorisation de l'autorité sociale et culturelle (la famille, la religion) à un profond scepticisme à l'égard du pouvoir fédéral. George Wallace, le gouverneur de l'Arkansas et candidat aux élections présidentielles de 1968 et 1972, a fait campagne sur un retour au «law and order» (loi et ordre, expression qu'il a contribuée à populariser) – dénonçant ainsi la montée de l'insécurité et le tumulte liés aux mouvements sociaux des années 1960 tout en défendant le régime de la ségrégation dans les États du Sud et s'opposant aux droits civiques, qu'il regardait comme un dépassement illégitime de l'autorité fédérale. Dans les années 1980, Ronald Reagan a soutenu le christianisme conservateur et son programme d'ordre moral, tout en voyant en l'État fédéral une maladie affligeant la société américaine, justifiant une politique de dérégulation et de privatisation des services publics.

Si Trump représente une nouvelle inflexion dans l'idéologie de la droite américaine – plus populiste, moins antiétatiste –, les vieux instincts perdurent. Le socle de l'idéologie trumpienne, c'est la défense acharnée d'un mode de vie, notamment celui des classes populaires. Pour y arriver, l'autorité est nécessaire. Face à l'immigration, Trump suggère d'utiliser les forces militaires, placées sous l'autorité du président, bien que les traditions juridiques américaines voient d'un mauvais œil l'usage de l'armée à des fins policières. Côté insécurité, il propose d'étendre le nombre de crimes susceptibles d'être punis par la peine de mort fédérale. Dans le domaine économique, il pourrait déclarer

un état d'urgence nationale qui, en conformité avec la législation fédérale, donnera au seul président le pouvoir de décréter des tarifs douaniers.

Mais l'autre versant de cette défense d'un mode de vie consiste en des dispositifs pour libérer ou protéger les citoyens de mesures gouvernementales qu'ils jugent encombrantes ou injustes. Trump accuse l'administration Biden d'avoir imposé un nombre sans précédent de régulations fédérales, intervenant notamment dans le domaine climatique et de l'intelligence artificielle. Puisqu'elles contribueraient à l'inflation et décourageraient la concurrence, le président promet de les abolir dès que possible. Il entend aussi mettre fin à la «weaponization» (l'emploi comme une arme) du système judiciaire, que l'administration Biden aurait utilisé contre ses adversaires politiques (même si Trump évoque lui-même la possibilité de poursuivre en justice ses propres ennemis). Enfin, le républicain veut démanteler les acquis de la culture «woke», notamment en menaçant d'amendes les universités qui maintiennent dans leurs administrations des programmes de «diversity, equity, and inclusion», censés favoriser le recrutement d'étudiants et d'employés appartenant à des minorités raciales, considérés comme une forme d'endoctrinement gauchiste. Ainsi l'objectif de défendre un mode de vie considéré comme menacé nécessite tantôt un recours exceptionnel à l'autorité de l'État, tantôt une volonté de la limiter.

#### LES DÉMOCRATES NE SONT PAS EN RESTE

Tout en dénonçant les tendances autoritaires de Donald Trump, les démocrates ont une conception de l'autorité qui est semblable, quoique symétriquement inverse de celle des républicains. Ils nourrissent un profond scepticisme à l'égard de l'autorité sociale et culturelle, mais valorisent le pouvoir fédéral, compris comme le vecteur du progrès social. Depuis plusieurs années, les démocrates ont affiché une méfiance à l'égard de l'autorité, avec des conséquences politiques importantes, en défendant parfois la décriminalisation de certaines peines et même le «définancement» de la police, ainsi qu'une tolérance vis-à-vis des flux migratoires sur la frontière mexicaine, ces questions étant perçues comme liées à l'enracinement des injustices sociales, en particulier le racisme. Les démocrates considèrent que les pouvoirs exceptionnels demandés par Trump pour la réalisation de son programme risquent de saper les fondations de l'État de droit. Toujours est-il que le président Biden a eu abondamment recours à l'autorité de l'État sur des dossiers que les démocrates jugent prioritaires: l'urgence climatique, la lutte contre le racisme, et les mesures sanitaires attachées au covid.

Ainsi, les partis croient chacun que le recours à l'autorité de l'État se révèle nécessaire dans certaines conditions et excessif dans d'autres. Mais ils s'opposent implacablement quant à la définition de ces conditions. Alors que chaque parti est de plus en plus enclin à considérer l'autre comme une menace existentielle, la politique devient presque en tous points un rapport de force. Le compromis, l'écoute de l'autre, et même l'idée de faire appel aux électeurs de l'autre camp (plutôt que de maximiser la participation de ses propres électeurs) disparaissent des mœurs politiques. La démocratie s'en trouve la grande perdante. •





## Au travail, l'éternel retour de la hiérarchie?

Dirigeant, manager, responsable de service... Difficile de se passer d'une figure d'autorité au travail. Même dans les entreprises dites libérées ou les organisations autogérées, des rapports de forces et donc une hiérarchie se remettent en place. FABIEN TRÉCOURT

maginez six rats enfermés dans un petit labyrinthe. En explorant, ils découvrent un distributeur de nourriture juste après un réservoir rempli d'eau, les obligeant à nager et à rapporter leur repas au sec pour manger. Très vite, une sorte de hiérarchie s'installe : trois ravitailleurs se résignent à faire des allers-retours; deux exploiteurs restent au sec et chapardent de la nourriture aux premiers; un autonome se débrouille pour ramener et manger son propre re-

pas. Dans les années 1990, le neuroscientifique Didier Desor a répété l'expérience avec plusieurs groupes de rats et systématiquement retrouvé cette répartition des tâches. Plus étonnant, il a constitué de nouveaux groupes avec les rongeurs ayant adopté un même rôle – en prenant six ravitailleurs par exemple, ou bien six exploiteurs... – et encore obtenu ce résultat! À nouveau, trois ravitailleurs, deux exploiteurs et un autonome se disputaient la nourriture. Même quand on prend les individus les plus indé-

pendants, les moins compétitifs, ils ont tendance à adopter des comportements dominants et dominés.

Didier Desor a répété l'étude avec des groupes de 200 rats et obtenu d'autres résultats – de nouveaux rôles apparaissaient, les interactions devenaient plus complexes, etc. Il serait donc abusif de penser que des organisations humaines, comme les entreprises, fonctionnent de la même façon. Pour autant, ces recherches illustrent une expérience que tout le monde peut faire au travail : mettez la hiérarchie à la porte, elle revient par la fenêtre. Même lorsque tout le monde essaye de collaborer sur un pied d'égalité, les uns semblent adopter des fonctions de chef, tandis que d'autres seraient plus indépendants, d'autres suiveurs, voire soumis. Ce constat paraît en outre bien établi dans les recherches en sociologie des organisations.

#### **AU SERVICE DU CAPITAL...**

Au début du 21e siècle, prôner la fin des patrons est pourtant à la mode, constate le sociologue Lionel Jacquot (1). Des coachs préconisent alors un management plus «horizontal», des organisations «plates» ou «participatives». Ils vantent les «entreprises libérées», «agiles» ou encore «l'holacratie». À chaque fois, l'idée consiste, en résumé, à abolir les hiérarchies figées, strictes et pyramidales, pour faire de la place à l'auto-organisation, à la coopération entre « partenaires » ou « collaborateurs », supposés plus indépendants que des employés, en tout cas non soumis à un manager. L'objectif est double, ajoute la chercheuse Suzy Canivenc (2): gagner en efficacité et répondre au désir d'autonomie des salariés. Ces modèles actualisent l'idéal d'une organisation de travail sans chef, aussi ancien que le monde de l'entreprise. Suzy Canivenc évoque notamment le «socialisme utopique» du 19e siècle et «l'école des relations humaines» dans les années 1920. Ces deux mouvements intellectuels prônaient déjà l'institution de communautés de travail plus souples, égalitaires, et offrant une grande autonomie à ses membres.

Dès le début du 20e siècle, confirme Lionel Jacquot, on a vu apparaître des innovations managériales appelant à davantage d'horizontalité. Elles s'opposaient notamment à l'organisation scientifique du travail prônée dans le taylorisme, particulièrement rigide et pyramidale. Pour autant, toutes ces rhétoriques «font figure de miroir aux alouettes», tempère le sociologue, car « elles ne sauraient casser la hiérarchie dont le capitalisme a besoin ». Dans Le Capital (1867), Karl Marx estime que toute production à grande échelle nécessite une forme de commandement pour encadrer et organiser « le mouvement d'ensemble du corps productif». Cela explique, selon Marx, l'apparition d'une « espèce particulière de travailleurs salariés » - dirigeants, surveillants, contremaîtres... - exerçant « le commandement au nom du capital pendant le processus de travail». Dans Économie et Société (1921), le sociologue Max Weber confirme que l'entreprise privée voit apparaître, au fil des 19e et 20e siècles, toute une série de «grands» et «petits» chefs, véritable « état-major d'individus » face à des salariés appelés à rester dociles.

#### ... OU DE L'ORGANISATION?

«Contrairement aux thèses annonçant la fin des chefs et le dépérissement, voire la disparition prochaine des managers, le gouvernement des organisations modernes n'a donc pas renoncé au

## Même les entreprises dites « autogérées » ont tendance à réinstituer des formes de subordination.

principe essentiel de la hiérarchie », conclut Lionel Jacquot. Même les entreprises dites «autogérées » – militant en leur sein pour une structure égalitaire du travail – ont tendance à réinstituer des formes de subordination, renchérit Suzy Canivenc, à l'issue d'une étude sur quatre d'entre elles. «Au sein de ces instances, l'idéal décisionnel est celui du consensus. (...) L'analyse des processus décisionnels révèle cependant des formes d'inégalité dans les prises de parole ou la capacité à faire accepter une proposition, reconduisant des phénomènes de pouvoir et de domination dont ces organisations cherchent pourtant à s'extraire.»

Suzy Canivenc identifie quatre types d'autorité, recoupant en partie des formes de « domination légitime » décrites par Max Weber dans *Économie et Société (lire p. 49)*. Les personnes ayant davantage de poids dans une discussion sont les plus compétentes sur un sujet donné («domination rationnelle»), les plus expérimentées ou ayant le plus d'ancienneté dans l'organisation (« domination traditionnelle »), ainsi que les plus habiles à prendre la parole pour faire valoir leurs points de vue et arguments (« charisme »). La chercheuse souligne en outre l'existence d'une quatrième forme de pouvoir : l'implication. Les individus les plus dévoués et engagés dans l'organisation sont plus respectés et influents.

Cette «domination juste» n'est toutefois pas de même nature que celle du leader tirant sa force de son seul statut ou de son capital. Pour être perçue comme légitime, elle doit d'une part s'exercer «au nom de l'intérêt collectif plutôt qu'individuel» et savoir «se limiter aux domaines où elle est la plus utile». D'autre part, les membres les moins influents n'adoptent certes pas un rôle de chef, mais ils ont tout de même plus de poids que dans les entreprises classiques : beaucoup de décisions ne peuvent pas se prendre sans leur consentement, les discussions ayant une forte vocation démocratique. Enfin, cette hiérarchie reste informelle; les rôles peuvent changer au gré des missions, une personne jugée ultracompétente sur un projet peut devenir une simple subordonnée sur un autre dossier, et inversement. En définitive, les organisations autogérées n'ont assurément pas rompu avec toute hiérarchie, mais elles offrent un modèle plus proche de cet idéal que les entreprises dites libérées, et « autant de pistes concrètes pour éclairer ce que pourrait être un management éthique », conclut la chercheuse.

#### NOTES

(1) Marie-Anne Dujarier (dir.), *Idées reçues sur le travail*, Le Cavalier bleu, 2023. (2) Suzy Canivenc, « Pouvoir, domination et hiérarchie dans les organisations autogérées : des phénomènes riches d'enseignements pour un management éthique », *Éthique publique*, vol. 26, 2024/1.

## Se faire respecter en pratiques

Comment s'y prennent ceux qui exercent l'autorité au quotidien pour la faire respecter ? S'appuient-ils sur la force, le statut, la confiance ? Une cheffe d'établissement, un entraîneur de football et un dresseur d'animaux nous racontent.

PROPOS RECUEILLIS PAR HÉLOÏSE LHERÉTÉ ET CÉCILE PELTIER

#### Christophe Pélissier Entraîneur de football de l'AJ Auxerre

« L'autorité verticale ne marche qu'à court terme »



«L'autorité est d'abord une affaire de légitimité : on se fait respecter parce qu'on est considéré comme bon dans son domaine. Mon parcours est atypique. Je n'ai jamais été footballeur professionnel. J'étais entraîneur de tennis et j'ai coaché des équipes de football amateur. La première fois qu'un club de foot professionnel est venu me chercher, je me suis demandé comment j'allais faire. Puis je me suis dit : "Ils viennent te chercher parce que tu es toi; tu vas donc continuer à fonctionner comme tu fais."

Je suis donc resté moi-même, avec mes qualités et mes défauts. C'est la meilleure façon de faire. Si on veut se faire écouter et respecter, on ne doit pas jouer un rôle. Diriger des joueurs mieux payés que moi ne m'a jamais posé de problème. D'ailleurs, je me tiens à distance de toutes les questions contractuelles. Mes critères doivent demeurer purement footballistiques. Les résultats venant, tout le monde vous regarde différemment dans le vestiaire. Il arrive qu'au bout de cinq ou six défaites, un entraîneur de foot se sente

en danger. Le danger vient rarement de l'actionnaire; il survient lorsque les joueurs ne croient plus au projet du coach. Pour ma part, je privilégie un management collaboratif. Quand je définis un plan de jeu, ce n'est que le début d'une réflexion qui se mène avec l'équipe. Chaque joueur doit sentir qu'il a une marge de manœuvre. Si vous pratiquez une autorité verticale, vous incarnez l'échec à vous seul en cas de défaite. Alors que si vous avez construit votre projet en associant tout le monde, l'équipe se retournera beaucoup plus difficilement contre vous... En début d'année, je dis à mes joueurs : "Vous n'avez aucune pression à avoir. Si vous gagnez, vous serez considérés comme les plus beaux de la Terre. Si vous perdez, c'est la faute du coach..." Cette façon de faire est peut-être liée à ma personnalité : je ne me reconnais pas dans l'image du coach "gueulard", au vocabulaire guerrier. Je préfère actionner des leviers tactiques et motivationnels, entretenir l'esprit d'équipe. Plus fondamentalement, je crois que l'autorité verticale, c'est terminé. Elle ne marche qu'à court terme, mais ne permet pas d'insuffler la niaque indispensable aux grandes aventures collectives.»

#### Frédéric Chesneau Dresseur animalier pour le cinéma

#### « Ne jamais aller au conflit avec les animaux!»

«Je travaille avec des chevaux, des tigres, des lions ou des ours sur des films en tous genres. Par exemple, je suis intervenu sur Un ours dans le Jura de Franck Dubosc, actuellement à l'affiche. Je ne vais jamais au conflit avec les animaux : c'est inefficace, et surtout bien trop dangereux! Quand j'ai débuté, la seule méthode était d'utiliser la force pour s'imposer. Si les animaux grégaires vivant en meute comprennent les logiques de domination, ce n'est pas le cas des solitaires comme l'ours. Avec un ours, il faut savoir négocier! Ma relation avec les animaux est donc fondée sur la confiance. Il faut savoir me rendre indispensable à leurs yeux. C'est moi qui les nourris. Au quotidien, jamais de coups; je n'utilise que le renforcement positif. On ne doit pas être avare : un lion qui travaille bien, c'est au moins une côte de bœuf! Les autres animaux

du groupe observent et comprennent l'intérêt de jouer le jeu. La fois suivante, j'ai beaucoup plus de volontaires pour l'exercice. Si on veut qu'un animal nous obéisse, mieux vaut lui parler à voix basse et de la manière la plus grave possible, ça les apaise.

En cas de conflit, je repars avec le dîner. Le lendemain matin, quand j'arrive avec le petit-déjeuner, l'animal est généralement très content de me retrouver et de reprendre les exercices. L'autorité est importante pour ces animaux : en tant que leader, je leur évite les conflits avec les autres membres du groupe, et pour eux, c'est rassurant. Il m'est arrivé de me casser des côtes en jouant avec un ours ou de me faire chiquer la main en donnant à manger à un lion, mais chaque fois, la maladresse venait de moi. Au bout de quarante ans, je suis entier ou presque!



En tant que patron, j'essaie également de me rendre indispensable et de trouver des parades au conflit. Je valorise les salariés qui travaillent bien et je tâche de régler les choses à l'amiable avec les mécontents. Si ça échoue, je quitte la table des négociations, pour montrer que j'ai autre chose à faire. *Idem* pour les clients. Quand je lâche un plateau parce qu'un acteur m'a mal parlé, et que 100 personnes attendent, je vous promets que c'est efficace!»



#### Layla Ben Chikh Principale de collège en éducation prioritaire

#### «L'autorité passe aussi par des actions coups de poing»

«Le chef d'établissement est le premier pédagogue de l'institution. Son autorité passe d'abord par sa connaissance de l'institution. Il s'appuie sur son statut et sur les instances de coopération et de consultation. L'adaptation est le maître mot. D'un établissement à l'autre,

les attentes ne sont pas les mêmes. Certains personnels sont en demande d'une autorité verticale, d'autres préfèrent un management horizontal. Mon autorité doit se situer à la jonction de ces deux conceptions.

Elle se fonde également sur le respect du règlement intérieur, qui décline les droits et les devoirs de chacun. Cela implique que les élèves aient compris et accepté ces règles. Je travaille aussi beaucoup sur la prévention : quand une sanction disciplinaire est décidée, je convoque systématiquement l'élève et la famille. Il est important que la sanction fasse sens pour les deux et qu'elle soit accompagnée d'une mesure de réparation.

L'autorité passe enfin par des actions coups de poing qui marquent la communauté éducative. Quand j'ai pris mes fonctions, il y avait beaucoup de retards et d'absentéisme. J'ai mis en place une politique "zéro retard". Au début, ça a fait grincer des dents, mais, aujourd'hui, cette règle est complètement intériorisée.

Quand j'ai commencé en tant que surveillante, il y a trente ans, on ne contestait pas l'autorité des personnels. Aujourd'hui, même les enseignements sont remis en cause. On observe aussi de plus en plus de violences antiscolaires et un malaise croissant au sein de la communauté éducative. L'omniprésence des réseaux sociaux contribue à ce climat délétère avec des phénomènes de harcèlement, contre lesquels l'interdiction des téléphones portables n'a pas permis de lutter. Beaucoup d'élèves ont du mal à écrire, à exprimer leur pensée de manière nuancée, et optent trop souvent pour la brutalité. On leur apprend à communiquer, à gérer leurs émotions, leur stress... Mais avec des personnels trop peu nombreux, insuffisamment formés, et un manque de mixité sociale et scolaire, il est difficile de combattre ces phénomènes.»





## Autorité des profs : les raisons d'une érosion

D'où viennent les problèmes d'autorité que nous observons aujourd'hui dans nos établissements scolaires ? Principalement de trois motifs : la diffusion de la post-vérité, les exigences égalitaristes portées par la modernité et la perte de crédit d'une institution qui ne tiendrait plus ses promesses. EIRICK PRAIRAT

ly a aujourd'hui un problème d'autorité dans notre école. C'est un fait indiscutable. Les constats sont nombreux et convergents. La dernière enquête Talis (2018) nous apprend que plus d'un tiers des enseignants de collège avouent avoir des soucis de discipline. Aveu difficile, car souvent interprété sur le mode : « C'est un mauvais prof, il ne sait pas intéresser ses élèves. » Ces mêmes professeurs nous disent passer 17 % de leur temps à obtenir le calme dans leurs classes. Sur six heures de cours, ils ne consacrent pas moins

d'une heure à faire les gendarmes. La récente publication du baromètre annuel de l'Autonome de solidarité laïque (ASL), association qui travaille à la protection juridique des personnels de l'Éducation nationale, montre que les conflits et agressions contre les enseignants ne cessent d'augmenter. Pas moins de 10 865 dossiers ouverts pour l'année scolaire 2023-2024. La situation se dégrade, l'autorité s'affaiblit, les élèves le savent aussi : dans la dernière enquête Pisa (2022), ils sont 29 % à dire ne pas pouvoir travailler pendant la plupart, voire la totalité

#### « L'autorité se dégrade en vulgaire contrainte lorsqu'il n'y a plus de jardin à partager entre les enseignants et leurs élèves.»

des cours de mathématiques à cause du bruit. Dans nombre de classes, il est devenu aujourd'hui difficile d'enseigner et donc d'étudier.

Alors, crise ou érosion? Pour répondre à cette question, il faut d'abord bien comprendre que l'autorité n'est pas le pouvoir, car elle n'est pas de l'ordre de la contrainte mais de l'influence. Elle en appelle à une forme d'obéissance radicalement distincte de celle impliquée dans la relation de pouvoir. Obtempérer aux recommandations de son médecin, ce n'est pas se soumettre aux injonctions menaçantes d'un voyou. Dans les deux cas, il s'agit d'une forme d'allégeance, mais elles ne sont pas vécues de la même manière. D'où cette étonnante formule de la philosophe Hannah Arendt : «L'autorité implique une obéissance dans laquelle les hommes gardent leur liberté.» Quand je reconnais une autorité à Paul Ricœur, je ne me soumets pas, je lui reconnais une expertise et j'accepte dans le même moment d'en être le bénéficiaire pour pouvoir progresser et philosopher un peu mieux.

#### DES GUIDES DÉVALORISÉS

Qu'est-ce qui fonde alors l'autorité du professeur? La réponse est simple : les connaissances, les savoir-faire, les œuvres. De sorte qu'il faut retourner la formule quelque peu triviale selon laquelle l'enseignement appelle l'autorité et dire, plus fondamentalement, que c'est parce qu'il y a des Autorités, avec un A majuscule, qu'il faut enseigner. Autorité de la culture, des sciences, des techniques... L'autorité du professeur, avec un a minuscule, est une autorité qui est là pour aider « le nouveau venu » à apprivoiser ces Autorités avec un grand A que sont les connaissances, les savoir-faire, les œuvres. L'enseignant ouvre peu à peu la scène du monde. Doucement, il rend la culture accessible; les techniques et les usages familiers; le monde proche et saisissable. L'autorité est initiation; mieux, elle est invitation à entrer dans le monde.

Ce que les détracteurs modernes de l'autorité oublient, c'est cette vérité anthropologique essentielle : on ne s'autorise jamais seul à être contemporain du monde. On a toujours besoin d'être guidé et introduit. D'où on voit que la relation d'autorité n'est jamais duelle mais toujours triangulaire, jamais simple rapport mais jeu à trois composantes. Toute relation d'autorité présuppose une valeur tierce (le savoir, les œuvres, la culture) et, en même temps, la conscience partagée que le professeur et l'élève ne se trouvent pas à la même distance de cette valeur. Dès lors que ce tiers visé et valorisé tend à s'étioler, alors l'autorité vacille et menace de s'effondrer. L'autorité se dégrade toujours en une vulgaire contrainte lorsqu'il n'y a plus de jardin à partager entre les enseignants et leurs élèves.

Malgré notre dilection pour le mot «crise», nous pensons que le terme «érosion» est préférable, parce qu'il rend mieux compte de la réalité. «Crise» (krisis en grec) renvoie à l'idée d'urgence, de moment critique; «érosion» évoque plutôt l'idée de dégradation. Il introduit une temporalité plus lente, et donc plus adéquate au rythme des temps sociaux qui est toujours moins chaud, moins vif que le rythme du politique. Le mot «crise» suscite toujours de fortes crispations, nous connaissons les lamentations des déclinistes de tous poils : crise de la famille, des valeurs, de l'école, de la jeunesse... C'est un mot idéologiquement contaminé. Nous risquons dans la suite de notre propos trois explications pour rendre compte de cette érosion, qui nous renvoient aux trois dimensions de l'autorité professorale (intellectuelle, morale et statutaire).

#### HARO SUR LA VÉRITÉ

La première difficulté des enseignants tient au rapport que notre époque entretient à la connaissance. Si le mot « post-vérité » est relativement récent, le phénomène qu'il décrit est au travail dans nos sociétés depuis quelque temps déjà. La post-vérité est une défiance à l'égard des faits, même de ceux qui sont les mieux assurés. On peut par exemple nier que Pétain a été complice de la déportation juive. Ou encore, clamer haut et fort que les chambres à gaz n'ont jamais existé. Les vérités de fait, qui sont des vérités attestées, sont tout simplement rabaissées au rang de vulgaires opinions auxquelles nous serions «libres » de souscrire selon nos humeurs ou notre idéologie. Même les théories scientifiques les mieux établies peuvent aujourd'hui être contestées, voire tout simplement réfutées. Pensons au darwinisme, au Big Bang ou encore au dérèglement climatique.

L'école est bien évidemment en première ligne, car elle a deux grandes missions. Elle travaille tout d'abord à transmettre des connaissances, des savoirs, ce qu'on appelle parfois un patrimoine intellectuel. Elle œuvre aussi à former l'*Homo politicus*, le citoyen. Ces deux missions sont intimement liées, car ce n'est que sur le fond d'une culture commune que les controverses politiques sont possibles et utiles. La post-vérité menace l'école en son cœur. Si la science devient une opinion parmi d'autres, alors le professeur devient un influenceur parmi d'autres. Quand le savoir perd sa saveur, quand la vérité perd sa valeur, l'autorité du professeur s'affaisse.

Pour relever ce défi, il faut déjà garantir les programmes scolaires. Il ne s'agit pas seulement de les rendre publics, mais de montrer comment ils sont élaborés. Telle est la première urgence en contexte de post-vérité. Il faut aussi revisiter l'art d'enseigner. On ne peut plus transmettre la biologie ou la physique sans montrer comment ces disciplines s'élaborent. Une science a une épistémologie et une méthodologie, elle administre des preuves. Il faut enfin former les élèves à l'esprit critique. Peut-être faut-il déjà rappeler que celui-ci n'a rien à

voir avec le scepticisme permanent, avec ce que Pierre-André Taguieff nomme le «soupçonnisme», attitude qui refuse par principe de croire à ce qu'on nous dit. L'esprit critique n'en appelle pas à la suspicion mais au discernement et au tri.

La deuxième difficulté tient au statut de l'enfant. L'école et la famille sont par définition, par excellence, des espaces prépolitiques, c'est-à-dire, comme les entendait Hannah Arendt, des lieux marqués par des relations dissymétriques en raison de leur vocation éducative. L'avancée des valeurs de liberté et d'égalité dans nos sociétés a engendré, à compter des années 1960, un affaiblissement des rapports d'autorité. Affaiblissement qui s'est fait ressentir au sein de l'école. Certains ont alors pensé qu'il fallait la sanctuariser, la rendre imperméable à son dehors pour pouvoir garantir le modèle autoritaire qui y prévalait. D'autres, à l'inverse, ont pensé qu'on pouvait en finir avec cette «vieille idée» d'autorité.

#### LA PERTE DE CONFIANCE

Il a fallu, disons-le, un peu de temps pour comprendre que nous devions accueillir les valeurs de la modernité tout en continuant à garantir la nécessaire dissymétrie statutaire et fonctionnelle qui préside à toute tâche éducative. Mais comment accorder des droits aux élèves, reconnaître leur parole? Comment plus largement leur ouvrir des espaces d'initiative et d'expérimentation tout en préservant cette dissymétrie? Tel a été le défi de ces dernières décennies. La modernité a été une invitation, non pas à abandonner l'autorité comme certains l'ont cru, mais à la repenser, à la concevoir débarrassée de tout autoritarisme et qui reconnaisse des droits et des libertés à celui qui est en position basse dans la relation.

Une dernière explication affirme que l'affaiblissement de l'autorité des professeurs est une conséquence. Elle découle de la perte de crédit que connaît aujourd'hui l'institution scolaire comme instance d'émancipation et de promotion. Cette explication consiste plus précisément à dire qu'il n'y a pas si longtemps, l'obtention du baccalauréat ouvrait la porte des études supérieures et permettait, presque à coup sûr, l'accès à un emploi moyen ou supérieur. La promesse d'emploi que faisait l'école d'hier – promesse par procuration, car c'est le marché du travail qui crée les emplois –, l'école d'aujourd'hui a plus de mal à la tenir. Il y a un affaiblissement de la valeur instrumentale de l'école. Un décalage pour certains élèves entre ce qui est exigé et demandé, et ce qu'il est raisonnable d'espérer en matière d'insertion socioprofessionnelle.

Le professeur chahuté, contesté, y est au titre de représentant d'une institution qui déçoit, qui ne tient pas ses promesses, dont on n'attend plus grand-chose. Et cette défiance a pris un tour particulièrement aigu dans les milieux populaires qui, en un siècle, ont inversé leur rapport à l'école. À la charnière du 19e et du 20e siècle, au moment du grand essor de l'école républicaine, les classes sociales les plus paupérisées, les plus modestes sont dans un rapport d'espérance vis-à-vis de l'institution scolaire. Elles en attendent, pour leurs enfants, un accès à la culture et, surtout, une inscription dans des positions sociales plus valorisées que les leurs. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, il y a une sorte de désenchantement, de désillusion à l'endroit de l'école. L'érosion de l'autorité professorale peut être lue à la lumière de la perte de crédit que connaît l'institution scolaire. Promouvoir une école plus juste et plus efficace permettrait assurément de



réaffirmer l'autorité des professeurs, car, dans une école où les élèves réussissent, les professeurs font toujours autorité. Risquons quelques propositions. Il faut tout d'abord organiser le collège comme une véritable école intermédiaire, réduire autant que faire se peut la césure premier/second degré. Il faut aussi en finir avec les formes classantes d'évaluation dans le cadre de l'école obligatoire. L'enjeu n'est pas de classer, mais d'assurer l'acquisition du socle commun de connaissances et de compétences par toutes et par tous. Le temps des classements viendra en son temps. Il faut aussi poursuivre le processus de dédoublement des classes sur l'ensemble du cursus primaire dans les réseaux d'éducation prioritaire. Enfin, proposer aux professeurs une formation continue digne de ce nom, qui devrait notamment porter sur les modalités pédagogiques les plus efficientes pour mobiliser et faire apprendre les publics les plus divers. •

**Eirick Prairat** est professeur de philosophie de l'éducation à l'université de Lorraine et membre de l'Institut universitaire de France. Il est également chercheur associé à l'université du Québec à Montréal. Il a récemment publié Éduquer avec tact (2e éd., ESF, 2022,) et L'école des Lumières brille toujours (ESF, 2022).

#### REPORTAGE

## Dans la maison des parents perdus

En banlieue parisienne, l'institut Pi-Psy propose des séances de guidance parentale aux familles démunies face à des enfants tyranniques. Plongée dans une de ces sessions d'entraînement aux « habiletés parentales ». MARION ROUSSET

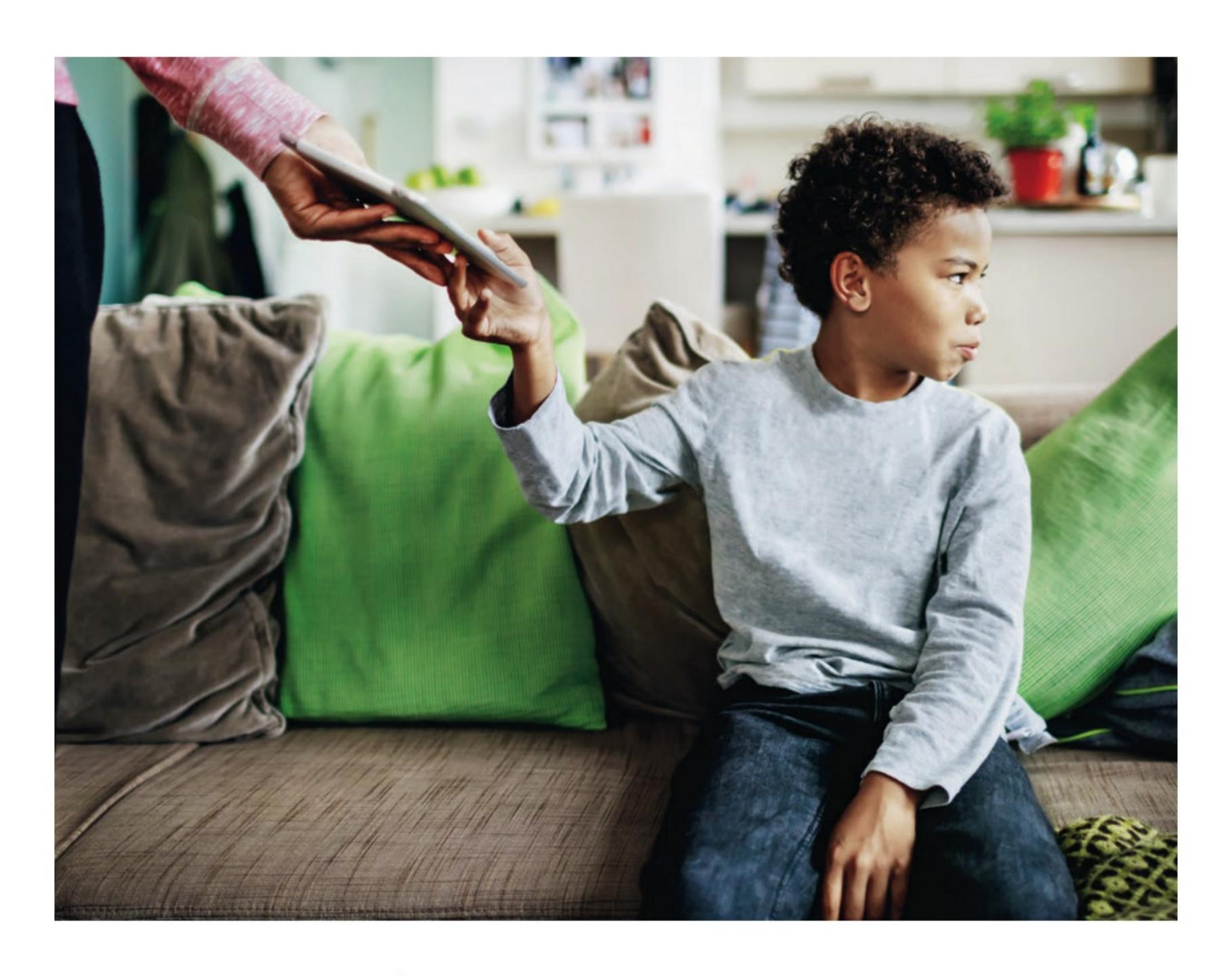
'est une maison discrète dans une rue pavillonnaire. Tous les mercredis, Cristina prend le volant pour rejoindre cette bâtisse située à Draveil, en Essonne, où a élu domicile l'institut Pi-Psy qui propose des séances de «guidance parentale» aux familles. L'épuisement se lit sur son visage chiffonné aux paupières gonflées. Cette fois, Cristina n'a pas réussi à retenir ses larmes devant son fils de 11 ans qui hurlait pour ne pas s'habiller. Coutumier de telles crises, Jules (le prénom a été modifié) est atteint d'un TDA/H (trouble déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité) sévère, doublé d'un trouble oppositionnel avec provocation. Se brosser les dents, sortir la chienne, se mettre au lit... Chaque rituel de la vie quotidienne donne lieu à des accès de violence qui éreintent ses parents. « On lui a installé un punching-ball dans sa chambre, mais il préfère se défouler sur nous... » Parfois même physiquement. La veille, Cristina a reçu un coup de pied dans la poitrine. Une gifle est alors partie toute seule. «Je n'ai pas envie de maltraiter mon fils, mais je suis comme une toxicomane : je tiens bon et puis il y a toujours un moment où je finis par craquer. Heureusement que cet endroit existe. Je repars avec des outils qui m'aident à temporiser.»

La séance du jour a justement pour thème l'autorité. Plusieurs mères (et un seul père) déposent leur enfant au rez-de-chaussée à l'atelier qui leur est réservé, avant de prendre place dans une salle exiguë, à l'étage. Deux psychologues cliniciens les y attendent. François Vialatte, docteur en neurosciences cognitives, prend la parole. «Ça a été pendant les vacances? Ce n'était pas trop la guerre?» Les langues se délient. «J'ai l'impression d'avoir une grenade dégoupillée à la maison. Je pourrais me reconvertir dans le Raid!», confie Nathalie, non sans ironie, à propos de sa cadette. «Quand un enfant est débordé par ses émotions, ça nous contamine... Mais certaines stratégies, qui marchent à court terme, aggravent les troubles à long terme», met en garde le psychologue. Qui veut aider les parents à éviter deux écueils : d'un côté, une éducation trop permissive

susceptible de créer des enfants-rois et, de l'autre, un recours à l'autorité qui ne fait qu'alimenter la relation conflictuelle. «Pour poser des limites à son enfant, lui apprendre à respecter le cadre, sans conforter chez lui les comportements d'opposition, il faut établir des règles claires mais flexibles», explique-t-il. Des règles adaptées à l'âge et au trouble de l'enfant. Inutile de demander à un tout-petit de revenir dans dix minutes alors qu'il n'a pas la notion du temps, ou d'exiger d'un jeune autiste qui se roule par terre de se calmer. «Il n'en est pas capable», insiste François Vialatte.

#### L'AUTORITÉ MISE À MAL

Si les programmes de guidance parentale s'adressent à tous, ils ciblent en priorité les parents dont l'enfant présente un trouble neurodéveloppemental. À commencer par le TDA/H et le trouble du spectre autistique, associés à une intolérance à la frustration, des difficultés à respecter une consigne, des crises d'agressivité... «L'autorité est souvent la première plainte des familles qui n'arrivent pas à gérer de telles situations», observe le psychiatre Richard Delorme, responsable du service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent au sein de l'hôpital parisien Robert-Debré où il anime un programme d'entraînement aux habiletés parentales pour faire face au diagnostic de TDA/H. « Du fait de leur hyperactivité, ces enfants peuvent se montrer très provocateurs, relève-t-il. Face à un garçon qui a du mal à s'endormir, mange debout, se bagarre, part au quart de tour, les parents peuvent avoir l'impression que leur autorité est défiée.» Et être tentés d'élever la voix ou de donner une fessée... au risque d'alimenter l'escalade. Un cercle vicieux dont il est compliqué de sortir sans aide. D'où l'intérêt de renforcer les compétences des parents, pour leur apprendre à composer avec le tempérament de leur progéniture. «Au lieu d'imposer des règles de manière autoritaire, il est possible de motiver les changements chez l'enfant en récompensant les comportements adaptés, quand il se brosse les dents, dit un mot gentil à sa sœur...», plaide Richard Delorme.



### «On lui a installé un punching-ball dans sa chambre, mais il préfère se défouler sur nous...»

Mis en place il y a plus de vingt ans à l'hôpital Robert-Debré, ce projet s'inspire d'une méthode pionnière développée en 1987 par le psychologue américain Russell Barkley pour aider les familles d'enfants hyperactifs. Ce n'est pas la seule, loin de là. Le CHU Saint-Éloi de Montpellier a par exemple créé un programme fondé sur la « résistance non violente » pour les parents d'enfants tyranniques. « On parle d'enfant à comportement tyrannique lorsque la hiérarchie familiale est inversée : l'enfant prend le pouvoir dans le foyer familial et les parents sont entravés dans leur prise de décision et d'action. Ce comportement, à différencier du phénomène de l'enfant-roi, ne relève pas de carences éducatives ou d'un manque de limites », souligne Susana Rivas, vice-présidente de l'association REACT, créée par des parents en 2018. Adaptation de la stratégie du Mahatma Gandhi, cette méthode conçue par Haïm Omer, professeur de psychologie à l'université de Tel-Aviv, mise sur la présence et la proximité.

S'il récuse l'autorité à l'ancienne, ce partisan de la résistance non violente ne prône pas pour autant une éducation laxiste. Éviter les confrontations inutiles en s'interdisant coups, menaces et jurons n'empêche pas, selon lui, de poser des limites avec une certaine fermeté. «L'autorité parentale que nous recherchons n'est pas basée sur une plus grande force physique du parent par rapport au jeune, mais sur sa détermination à être de son côté et à ses côtés», plaide Haïm Omer (1), adepte d'une nouvelle forme d'autorité. Même son de cloche du côté d'Édouard Gentaz, professeur de psychologie du développement à l'université de Genève, pour qui «l'autorité n'est pas un mot tabou» dès lors qu'elle consiste à poser un cadre clair, sans violence. «La guidance parentale permet d'aider les parents à faire respecter des règles, en adoptant des réponses graduées. Au début, on se contente de froncer les sourcils, mais cela peut aller jusqu'à l'exercice d'une autorité physique, en cas de danger immédiat, pour empêcher l'enfant de traverser la route en courant par exemple.»

Au-delà de leurs multiples déclinaisons, les méthodes d'entraînement aux habiletés parentales présentent des points communs. En règle générale, les praticiens commencent par informer les familles du fonctionnement de l'enfant, selon son âge, ou de son trouble. Puis ils leur apprennent à gérer leurs propres émotions pour faire d'eux des modèles à imiter, ainsi qu'à valoriser chez leur enfant les comportements souhaités. Pour atteindre leurs objectifs, les programmes d'entraînement aux habiletés parentales (PEHP) transmettent des techniques précises, à la différence des groupes de parole : systèmes de points pour récompenser une action, temps mort (time out, en anglais) en cas de conflit... Par ailleurs, beaucoup de professionnels introduisent lors des séances des activités comme le jeu de rôle, ou donnent des exercices à domicile. Il leur arrive aussi d'utiliser des vidéos montrant des parents qui agissent de manière appropriée ou inappropriée, afin de lancer la discussion.

#### **DIMINUTION DU STRESS PARENTAL**

Quoi qu'il en soit, ces programmes ont prouvé leurs bénéfices. Chez les parents, ils produisent une réduction du stress et une augmentation du sentiment de compétence, ainsi qu'une amélioration de la «chaleur» et une diminution de l'hostilité parentale. Du côté des enfants, les résultats semblent également probants : plusieurs travaux de recherche (2) suggèrent la réalité d'un impact très positif de la guidance parentale sur les problèmes d'attitude. «Même si le niveau de preuve n'est pas encore très important, il existe un faisceau d'éléments très encourageants », déclare la psychiatre Marie-Joëlle Orêve, membre de l'équipe du Parcours parents au CHU de Versailles. «Les PEHP ont des effets à plusieurs niveaux. Ils aident les parents à adapter leurs pratiques parentales face à un enfant qui présente des difficultés comportementales, à améliorer la communication intrafamiliale et à réduire les comportements agressifs et la désobéissance de leurs enfants. Ils diminuent le stress parental, augmentent le sentiment de compétence parentale et améliorent la relation parents-enfant», résument Géraldine Maigret, Fleur Lejeune et Édouard Gentaz dans l'article «Les effets des programmes d'entraînement aux habiletés parentales (PEHP) destinés à prévenir le maintien et l'apparition des troubles du comportement chez les jeunes enfants» (Revue de neuropsychologie, 2021). Reste tout de même un obstacle à surmonter : environ 25 % des parents refusent d'assister à ces programmes et seul un sur deux va jusqu'au bout. « Principalement parce qu'ils n'en voient pas l'intérêt, ils ne participent pas à ces groupes. Il est donc important de les informer sur l'efficacité de la guidance parentale», estime François Vialatte.

Ces méthodes à l'efficacité reconnue ont mis du temps à s'implanter en France. « Si les programmes liés aux thérapies comportementales et cognitives sont arrivés avec retard dans notre pays, c'est d'abord parce que la psychanalyse y a longtemps été hégémonique, mais aussi en raison d'une levée de boucliers contre le TDA/H, accusé d'être une invention de l'industrie pharmaceutique américaine », estime François Vialatte. Mais le vent tourne. L'essor d'une offre de guidance parentale adaptée dans le champ des troubles du neurodéveloppement fait partie des objectifs de la Stratégie nationale 2023-2027. Quant à la Haute Autorité de santé, elle a publié en juillet 2024 des recommandations de bonne pratique relative au TDA/H qui insistent sur le rôle positif de la guidance parentale : «Dès qu'on a un doute, même si le diagnostic n'est pas encore posé, c'est le traitement de première intention chez l'enfant

## D'où vient la guidance parentale?

#### Inspirés des thérapies comportementales et cognitives,

les programmes d'entrainement aux habiletés parentales sont nombreux et hétérogènes. Seuls quelques-uns ont fait l'objet d'une évaluation scientifique fondée sur les preuves, incluant dans l'étude un groupe témoin sans traitement ou avec placebo, et des mesures standardisées évaluant le comportement de l'enfant. Pour les troubles du spectre autistique, la méthode ABA (Applied behaviour analysis) fait aujourd'hui figure de référence. Héritée des recherches en psychologie sur le behaviorisme, cette méthode a pris forme dans les années 1960, sous l'égide notamment du Dr. Lovaas qui a mis au point une approche comportementale du traitement de l'autisme. Pour les TDA/H, la plus utilisée est la méthode développée dans les années 1980 par le Dr. Barkley. Ces deux programmes reposent sur un nombre précis de séances, individuelles ou collectives, qui abordent chacune un thème spécifique et proposent des exercices pratiques. M.R.

opposant qui a un comportement défiant », pointe Stéphanie Bioulac, cheffe du service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent au CHU de Grenoble, coauteure du rapport de la HAS. Toutefois, les listes d'attente sont encore longues, au point qu'il faut parfois patienter plus d'un an avant de pouvoir intégrer un

faut parfois patienter plus d'un an avant de pouvoir intégrer un programme. C'est pourquoi Stéphanie Bioulac a mis en place un groupe «flash info» : une séance unique pour aider les parents d'enfants TDA/H à comprendre cette maladie. «Il y a vingt ans, ma fille avait rendez-vous et moi, on me recevait de temps en temps pour me dire, en gros, que c'était de ma faute. En tant que maman d'une enfant autiste, j'ai été exclue du parcours de soin», témoigne Armelle Vautrot, thérapeute à Bourg-lès-Valence, dans la Drôme. Avec une éducatrice, elle a formé un groupe de guidance parentale l'an dernier, pour fournir à d'autres parents les clés qui lui ont tant manqué. Et apprendre à laisser tomber l'armure : «Pour mettre un terme à un moment qui dégénère, donner un ordre ne marche pas forcément. On peut quitter la pièce, s'extraire. Il faut savoir déposer les armes.» •

#### NOTES

<sup>(1)</sup> Haim Omer et Uri Weinblatt, «Résistance non violente : guide pour les parents d'adolescents présentant des comportements violents ou autodestructeurs», Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, n° 34, 2005/1.

<sup>(2)</sup> J. Dretzke *et al.*, «The effectiveness and cost-effectiveness of parent training/education programmes for the treatment of conduct disorder, including oppositional defiant disorder, in children», *Health Technol Assess*, décembre 2005.



Chaque mois, nous vous proposons, « à l'aveugle », un grand texte lié au thème du dossier, pour vous inviter à en savourer les idées et le style, sans préjugés.

### QUI A ÉCRIT CE TEXTE?

\*

«Entre le maître et ses élèves, entre la chaire et les bancs, entre le haut et le bas – séparations bien visibles –, il y avait l'invisible barrière de "l'autorité", qui empêchait tout contact. Qu'un maître eût à considérer l'écolier comme un individu, ce qui exigeait qu'on s'enquît de ses qualités particulières, ou qu'il eût à rédiger sur lui, comme aujourd'hui cela va de soi, des "rapports", c'est-à-dire des synthèses de ses observations, cela, à l'époque, eût dépassé de beaucoup ses attributions comme ses aptitudes; d'autre part, une conversation particulière eût compromis son autorité en nous plaçant trop, nous, les "écoliers", au même niveau que lui, notre "supérieur". Rien ne me paraît plus caractéristique de cette absence totale de relations intellectuelles et spirituelles entre nous que le fait que j'aie oublié tous les noms et tous les visages de nos maîtres. Ma mémoire conserve encore avec une netteté photographique l'image de la chaire et du journal de classe sur lequel nous cherchions toujours à loucher parce que nos notes y étaient consignées; je vois le petit calepin rouge où était indiqué notre classement, et le crayon noir et court qui inscrivait les chiffres, je vois mes propres cahiers semés des corrections du maître à l'encre rouge, mais je ne vois plus un seul de leurs visages – peut-être parce que nous nous tenions toujours devant eux le regard baissé ou indifférent.»

Réponse p. 70.



« Entre le maître et ses élèves, il y avait l'invisible barrière de l'autorité.»



#### **NOTRE SÉLECTION DE LECTURES**

#### D'où vient le désir d'autorité?

#### \_\_\_ De grands classiques

Léviathan (1651), Thomas Hobbes, Gallimard, 2000.

Le Savant et le Politique (1919), Max Weber, La Découverte, 2003.

Études sur la personnalité autoritaire (1950), Theodor Adorno, Allia, 2007.

La Crise de la culture (1968), Hannah Arendt, Gallimard, 1972.

**Soumission à l'autorité (1974),** Stanley Milgram, Calmann-Lévy, 1994.

#### \_\_\_ Des essais plus contemporains

**Une histoire de l'autorité,** Gérard Mendel, La Découverte, 2003.

La Fin de l'autorité, Alain Renaut, Flammarion, 2004.

Le Pouvoir des commencements. Essai sur l'autorité, Myriam Revault d'Allones, Seuil, 2006. L'Ordre moins le pouvoir. Histoire et actualité de l'anarchisme, Normand Baillargeon, Agone, 2008.

Qui doit gouverner? Une brève histoire de l'autorité, Pierre-Henri Tavoillot, Grasset, 2011.

**Qu'est-ce qu'un chef en démocratie?** Jean-Claude Monod, Seuil, 2012.

**Désobéir,** Frédéric Gros, Flammarion, 2017.

**L'Entreprise libérée,** Isaac Getz, Fayard, 2017.

Manuel de l'autorité. La comprendre et s'en saisir, Camille Roelens, Chronique sociale, 2021.

**Le Désir d'autorité,** Jan Spurk, Éditions du Croquant, 2024.

Le Prophète rouge. Enquête sur la révolution, le charisme et la domination, Julie Pagis, La Découverte, 2024.

#### . Notre coup de cœur

**Discours de la servitude volontaire (1576),** Étienne de La Boétie, Mille et une nuits, 1997.

Ce texte, écrit par un gamin d'à peine 18 ans il y a plus de cinq siècles, est d'une actualité saisissante. Qu'y explique le grand ami de Montaigne? Que le fondement de l'autorité n'est rien d'autre que notre bon-vouloir. Lui-même naît de l'engourdissement engendré par la satisfaction des plaisirs. Libertaire avant l'heure, le jeune homme exhorte son lecteur à ne pas oublier que sa servitude ne tient qu'à un fil. La vraie originalité du traité tient dans la description de la pyramide du pouvoir: à l'appui du tyran, outre notre passivité, il y a toujours le concours d'un petit nombre de courtisans zélés. •

Réponse de la page 68:

Stefan Zweig, Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen (1943), trad. de Serge Niemetz, Belfond, 1982.

### SCIENCES HUMAINES Faisons connaissance

## Laissez-vous surprendre par votre nouveau Sciences Humaines

plus riche de récits de portraits et de savoirs!



ABONNEZ-VOUS 1 AN - 10 NUMÉROS

France métropolitaine

39€

DOM-TOM + reste du monde

**51€** 

PAPIER + DIGITAL + ARCHIVES EN LIGNE

#### $\geq$

#### **BULLETIN D'ABONNEMENT**

#### **COCHEZ LES CASES CORRESPONDANTES**

- □ OUI, je m'abonne à l'offre 1 an 10 Numéros et je règle aujourd'hui la somme de 39 €
- OUI, je m'abonne à l'offre 1 an − 10 Numéros et je règle aujourd'hui la somme de 51 €
- □ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
- Par virement BP Bourgogne Franche-Comté

IBAN: FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021 - BIC: CCBPFRPPDJN

#### **MES COORDONNÉES**

Nom
Prénom
Adresse

Code postal
Ville
Courriel

#### Bulletin à compléter et à retourner avec votre règlement

Pour la France métropolitaine

Dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à

Sciences Humaines Libre Réponse 60 546 89 019 Auxerre Cedex

#### Pour les DOM/TOM + étranger

Dans une enveloppe AFFRANCHIE à

Sciences Humaines

BP256

89 004 Auxerre Cedex - France

ABONNEZ-VOUS
EN SCANNANT CE QRcode
OU APPELEZ LE
03 86 72 17 39
CODE PROMO 376
(paiement par carte bancaire)



En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour les modalités de traite-ment de vos données ainsi que de vos droits, consultez notre poli-tique de confidentialité à l'adresse : https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la pro-tection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou par mail serviceclients@scienceshumaines.fr

### GEORGES DEVERBUX

#### Soigner entre les cultures

Georges Devereux, né György Dobó, est considéré comme le père fondateur de l'ethnopsychiatrie. Très marquée par l'exil, puis par ses séjours chez les Amérindiens, cette personnalité tourmentée a cherché à mieux prendre en compte les spécificités culturelles des patients en alliant analyse psychologique et approche ethnologique. Marc Olano

Ethnologue, psychanalyste, historien, épistémologue... Georges Devereux, personnalité complexe, arbora plusieurs casquettes au cours de sa vie tumultueuse. Chercheur rigoureux formé aux sciences physiques puis à l'ethnologie, humaniste, poète et pianiste à ses heures, il fut aussi cet infatigable voyageur en quête d'une patrie d'adoption. Chassé de son pays natal, la Hongrie, par la montée de l'antisémitisme, il se réfugia d'abord en France, puis aux États-Unis avant de revenir à Paris dans les années 1960. Mais c'est chez les Amérindiens qu'il passa les meilleures années de sa vie. «Le meilleur de moi-même, je l'ai appris des Mohaves et des chiens», disait-il. Auteur de treize ouvrages et plus de trois cents articles scientifiques, mal connu en France, ignoré par ses pairs, il a pourtant marqué la recherche en psychologie grâce à ses travaux sur la complémentarité des approches ethnologique et psychiatrique.

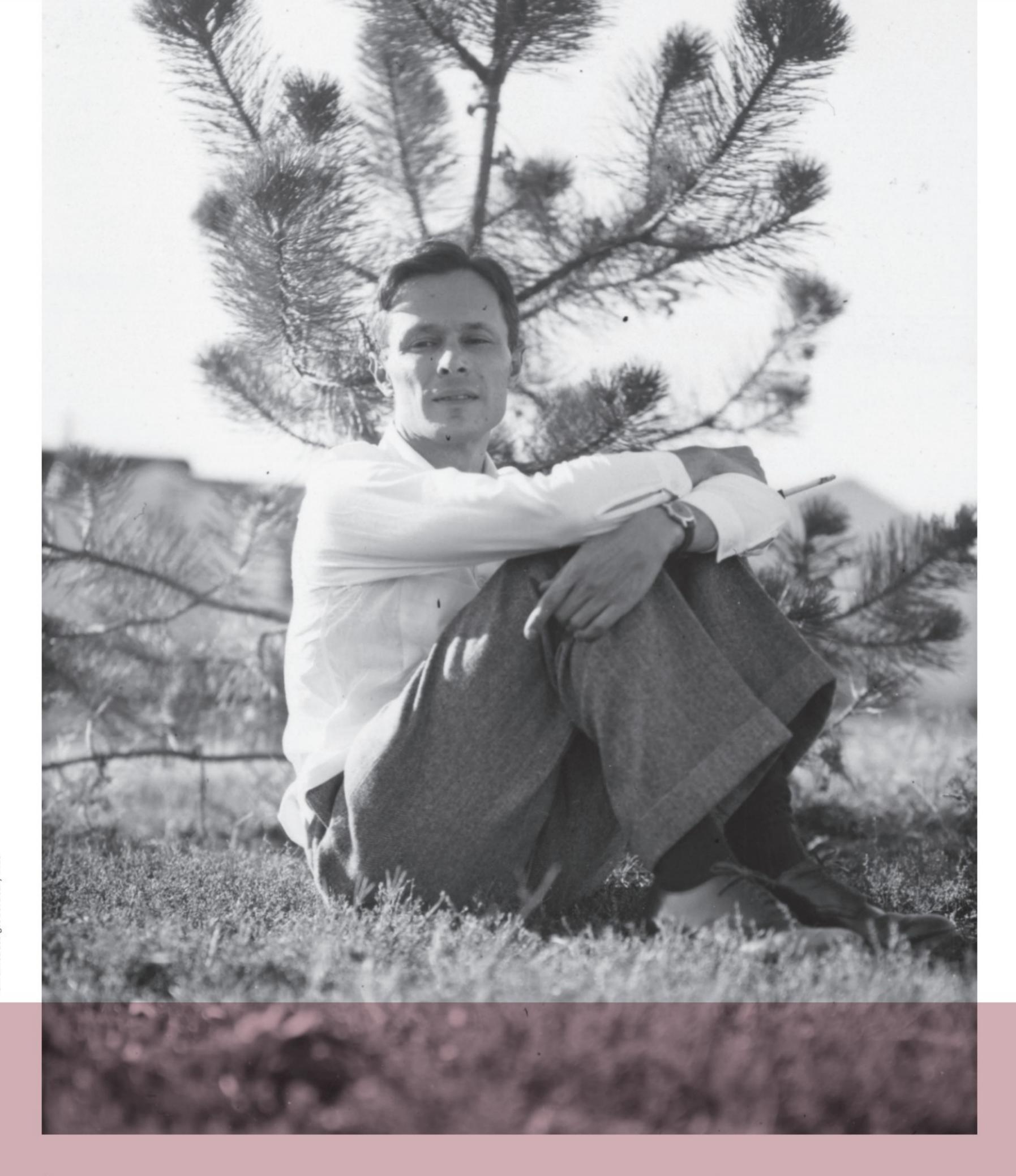
Devereux est à l'initiative des premières consultations ethnopsychiatriques en France. Elles furent mises en place en 1980 à l'hôpital Avicenne de Bobigny par Tobie Nathan qu'il considérait comme son héritier. Employant notamment des interprètes et des spécialistes des cultures arabes, africaines ou asiatiques, ces lieux de soins permettent aux migrants en souffrance psychologique de bénéficier d'une écoute décentrée par rapport à la culture occidentale et qui prend en compte les spécificités de leur culture d'origine. Plus que jamais d'actualité dans un contexte géopolitique instable, marqué par d'importants mouvements migratoires, ces consultations transculturelles se sont depuis installées dans la plupart des grandes villes françaises.

#### **DU MÉLOMANE AU PHYSICIEN**

Pour mieux comprendre la genèse de l'ethnopsychiatrie, il faut revenir sur le parcours singulier de Georges Devereux. Il naît György Dobó en 1908 à Lugoj en Transylvanie, une région, située à l'époque au sein de l'empire austro-hongrois, puis rattachée à la Roumanie après la Première Guerre mondiale. Son père, Eugen Dobó, est un éminent avocat aux convictions socialistes et libérales. Sa mère, Margareta Deutsch, est issue d'une famille juive de la bourgeoisie allemande. Le couple a trois enfants : György, István et Ilóna. Ils habitent une grande maison et sont entourés de serviteurs. À l'inverse de son frère cadet, plein de vie et insouciant, György est décrit comme un enfant pensif et mélancolique. Une comparaison qui lui pèse. Se sentant rejeté par sa mère, il se réfugie très tôt dans la poésie et la musique. Il aspire à devenir pianiste, mais une opération ratée de la main droite réduit ses rêves à néant. Dès lors, il n'a plus qu'une obsession : partir loin de sa famille.

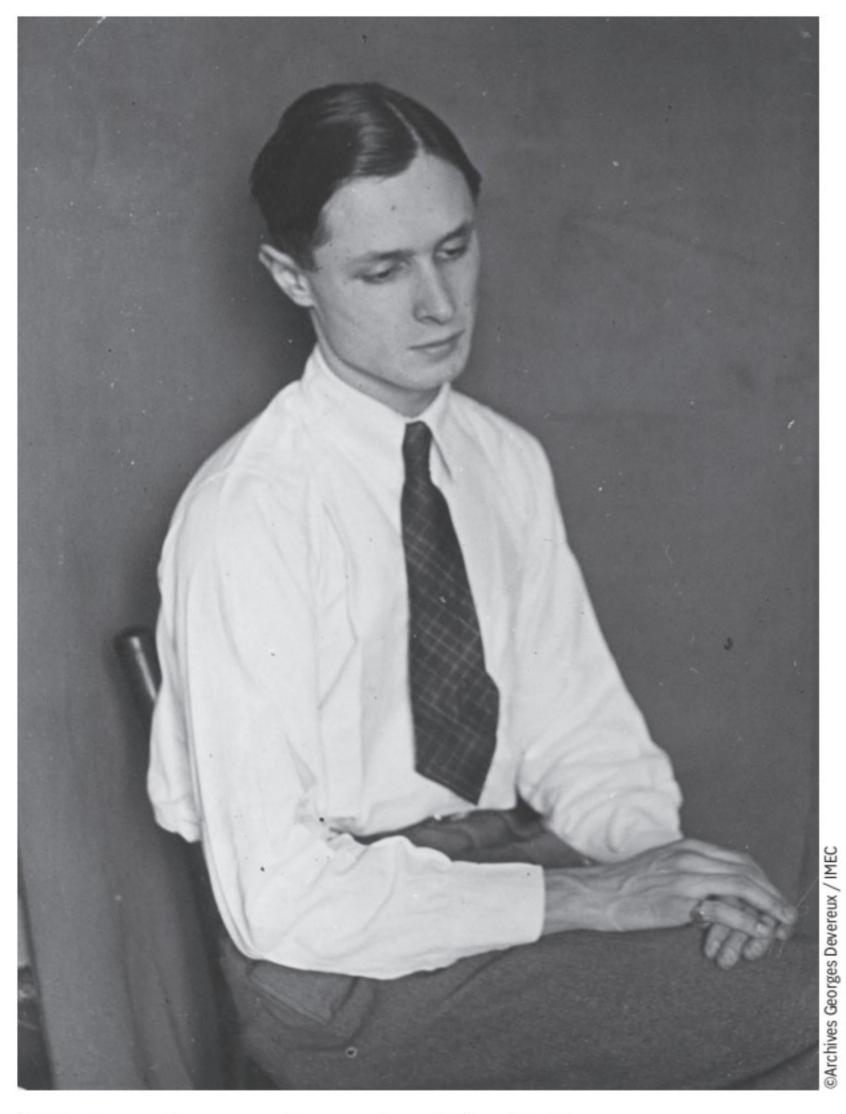
Mais à 16 ans, un drame bouleverse brutalement son existence : son petit frère Istvan, âgé de 14 ans, se suicide sous ses yeux d'un coup de pistolet. Chargé de culpabilité à l'idée de n'avoir pu empêcher ce drame, il restera hanté toute sa vie par cet épisode et consacrera de nombreuses recherches à la question du suicide. La douleur de sa mère, qui n'arrive pas à faire le deuil de son fils, finit de l'en éloigner définitivement.

Dans tout le pays, l'antisémitisme s'étend depuis la fin de la guerre et les Juifs sont peu à peu exclus de la vie politique, économique et universitaire. György a hâte de partir. Sa mère l'envoie d'abord en Bavière, où les nazis n'ont pas encore pris le pouvoir, mais il y reste peu de temps. En 1926, à tout juste 18 ans, il arrive à Paris pour étudier la physique-chimie et les mathématiques avec Marie Curie et Jean Perrin. Il parle déjà couramment quatre langues – hongrois, roumain, allemand, français – auxquelles viendront plus tard s'ajouter l'anglais, et les langues de ses terrains de recherche (mohave, sedang,



À 16 ans, un drame bouleverse brutalement son existence : son petit frère Istvan, âgé de 14 ans, se suicide sous ses yeux d'un coup de pistolet.

### UNE VIE, UNE ŒUVRE



1926 : Georges Devereux a 18 ans et vient d'arriver à Paris.

malais). La physique est une tradition familiale : cinq de ses cousins deviendront professeurs de physique aux États-Unis, dont le plus connu est Edward Teller, considéré comme le père de la bombe thermonucléaire. De la physique, il retient surtout le principe d'incertitude du physicien allemand Werner Heisenberg (*lire p. 78*). Ce dernier établit qu'on ne peut déterminer simultanément la position exacte d'un élément et la vitesse de son déplacement (ses ondes). Devereux transposera ce principe aux sciences sociales estimant qu'on ne peut diagnostiquer avec exactitude à la fois la psychologie d'un individu pris de manière isolé et son comportement social dans son contexte culturel (*lire p. 79*).

### UN ETHNOLOGUE EN QUÊTE D'IDENTITÉ

Au cours de ses années à Paris, les relations de György avec sa mère se tendent. Désireux de voler de ses propres ailes, il décide en 1928 de partir à Leipzig pour se former au métier de libraire. Il revient l'année suivante à Paris et trouve du travail chez un éditeur. L'écrivain allemand Klaus Mann (fils de Thomas Mann), avec qui il se lie d'amitié, publiera ses premiers recueils de poèmes et de contes. Georges Devereux s'inscrit à l'Institut des langues orientales pour étudier le malais (un groupe de langues parlées notamment en Malaisie) et à l'Institut d'ethnologie où il suit les cours de Marcel Mauss, Lucien Lévy-Bruhl et Paul Rivet. Ces ethnologues militent pour une anthropologie sociale en rupture avec l'anthropologie physique, qui s'intéresse d'abord à la biologie du comportement humain, souvent empreinte d'une certaine condescendance à l'égard des «races» jugées

inférieures. L'anthropologie sociale (ou culturelle) privilégie les études de terrain et se centre sur le fonctionnement des sociétés, leur structure, le sens symbolique des traditions. C'est dans cette voie que le jeune homme s'engage. En 1932, György décide de se faire baptiser, adopte le nom de Devereux et francise son prénom en Georges (ou George pour les Américains). Selon l'historienne Élisabeth Roudinesco (1), ce patronyme lui aurait été inspiré par la lecture d'un roman de George Bulwer-Lytton, qui met en scène un certain Morton Devereux, jaloux de son frère jumeau et soumis à de fortes attentes familiales.

Tobie Nathan, l'un de ses principaux héritiers intellectuels, a une autre interprétation : ce choix de nom serait plutôt un clin d'œil à ses origines, «evreu» signifiant «juif» en roumain. Quoi qu'il en soit, Georges Devereux restera toujours très discret sur sa judéité, que même Tobie Nathan, pourtant très proche, dit n'avoir apprise qu'après sa mort. «Lui qui passait son temps à nous rappeler qu'il fallait comprendre une personne dans sa culture, il nous mentait sur ses appartenances», se souvient-il (2). Dans un article publié en 1967 intitulé «La renonciation à l'identité : défense contre l'anéantissement», Devereux livre peut-être un début d'explication. Dans ce récit, il fait référence aux cultures archaïques, où il fallait rester anonyme et où l'exigence identitaire était considérée comme un défi. Mais dans les années 1930, se revendiquer en tant que Juif en Europe relevait aussi d'une forme de bravade. Renoncer à cette identité, travestir son patronyme devenait une question de survie.

En 1933, Devereux obtient une bourse de la fondation américaine Rockefeller et commence ses premières expéditions chez les Indiens Hopis en Arizona, chez les Mohaves dans le Colorado, en Nouvelle-Guinée chez les Pygmées Karuamas, puis sur les hauts plateaux du Vietnam chez les Sedang-Moï. Il y passera dix-huit mois, non sans difficultés. Réprouvant le mode de vie agressif et guerrier de cette tribu, il met beaucoup de temps à se faire accepter. Il juge ses membres mesquins, querelleurs, peu sensibles et fermés à ses propositions. À son arrivée, ils essayent par tous les moyens de le conduire à partir, y compris en refusant de lui vendre de la nourriture. Mais Devereux reste et finit par se faire adopter par les Sedang. Quelques années plus tard, cette expérience lui inspira son livre le plus important à ses yeux : De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement (1967). Ce récit au titre étrange parle de l'angoisse du chercheur qui, confronté à l'inconnu, aurait tendance à déformer ce qu'il observe. Devereux conseille de se référer à une méthodologie stricte pour se dégager de ses affects et observer de manière plus objective les phénomènes sociaux. Une fois ses craintes dissipées, Devereux va percevoir derrière l'agressivité des Sedang une souffrance liée à un modèle culturel d'une grande dureté, basé essentiellement sur le droit coutumier. Dans cette tribu extrêmement procédurière, tout est réglementé par des amendes et sacrifices. «Ce qui le choquait, c'était l'habitude des Moï d'intenter des procès à leurs esprits et de les taxer... Il disait que ça conduisait à instaurer la vie sociale sur des relations intéressées», se souvient Tobie Nathan (3).

En 1935, Georges Devereux s'installe définitivement aux États-Unis et passe son doctorat d'anthropologie à l'université de Berkeley (Californie) auprès de l'anthropologue Alfred Kroeber, spécialiste des Amérindiens. «La vie sexuelle des Indiens Mohaves» est le sujet de sa thèse. Il est frappé par la liberté sexuelle chez ce peuple, où les enfants ont souvent des rapports sexuels entre eux avant l'âge de 10 ans, et se demande notamment pourquoi cela ne les impacte pas, alors que Sigmund Freud fait de la scène primitive (observation des ébats sexuels de ses parents) un élément traumatogène marquant. Devereux est aussi intrigué par la nature de leurs liens filiaux. Un enfant peut être pris en charge par un oncle ou une tante si l'enfant le désire (ce qui fut le cas de l'Indien Jimmy Picard, qu'il analysera plus tard). Ce qu'il apprécie aussi chez les Mohaves, c'est que le mariage n'existe pas. Du moment où on vit en couple, on est considéré comme marié. Et lorsqu'on décide de quitter sa femme ou son mari et de vivre avec un(e) autre, cela ne pose aucun problème administratif. Cette idée séduit beaucoup Devereux, qui eut six épouses au total – qui finirent toutes par divorcer. Il n'eut en revanche jamais d'enfant.

#### NAISSANCE DE L'ETHNOPSYCHIATRIE

Au cours de ses expéditions, Georges Devereux s'intéresse de plus en plus aux souffrances psychologiques des populations rencontrées. Il s'inscrit dans la lignée de la psychiatrie comparée du médecin allemand Emil Kraepelin, qui établit les premières classifications des maladies psychiatriques, et part sur



le terrain en Indonésie et Asie du Sud-Est pour vérifier l'universalité de ces troubles. Devereux pense qu'il existe des désordres ethniques, propres à chaque culture (lire p. 79). Celle-ci fournirait à ses membres des modes d'expression culturellement admis pour manifester son mal-être (modèles d'inconduite), comme celui du chamane, par exemple, qu'on qualifierait davantage de psychotiques dans la culture occidentale.

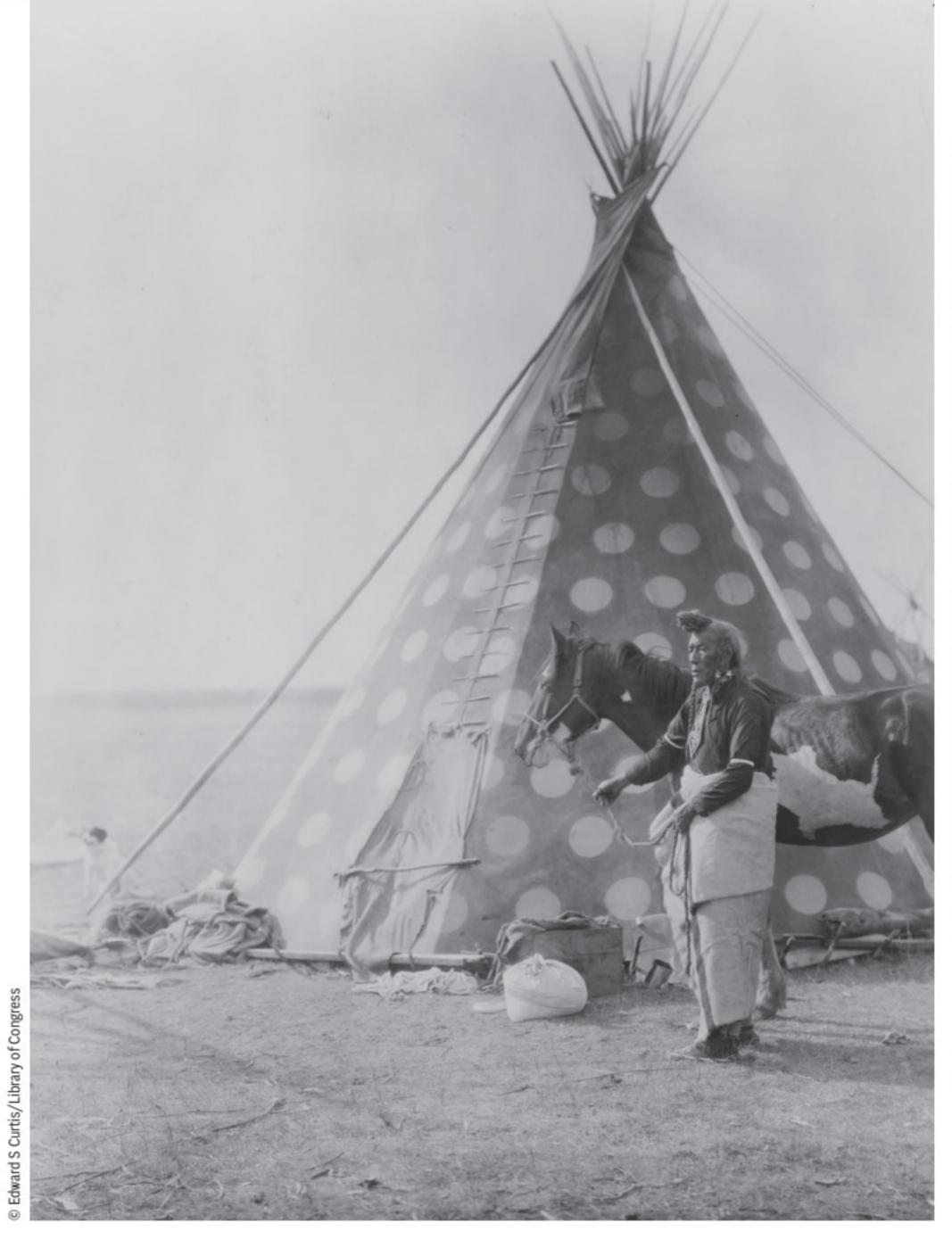
En 1943, alors que la Seconde Guerre mondiale bat son plein, fraîchement naturalisé américain, Georges Devereux s'engage dans la marine pour combattre le nazisme. Il obtient le grade de lieutenant et part en Chine où il devient officier de liaison entre la France libre et la marine américaine. Sa carrière militaire est de courte durée. Il est démobilisé en 1944 et revient aux États-Unis pour enseigner le français à l'université Columbia de New York, puis la sociologie en Haïti. C'est là qu'il rencontre le psychiatre Louis Mars, le premier à avoir utilisé le terme «ethnopsychiatrie», qu'il contribuera ensuite à introduire en Europe. L'ethnopsychiatrie s'intéresse aux pathologies mentales en lien avec leur contexte culturel. Elle prend en considération à la fois leur perception par le milieu et ses méthodes spécifiques de les soigner.

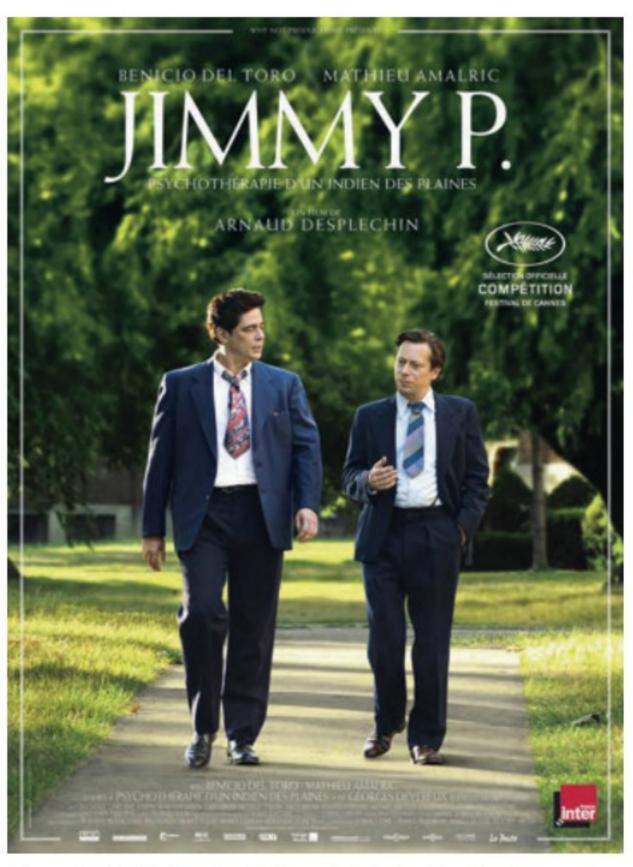
En 1946, Georges Devereux retourne à Paris où il entreprend une analyse avec Marc Schlumberger, qui y met fin brutalement un an plus tard. Il l'oriente alors vers un poste de praticien à la Menninger Clinic des vétérans à Topeka au Kansas, sans doute pour s'en débarrasser. Mais il refuse de le recommander, le jugeant psychologiquement instable, ce qui va beaucoup compliquer la carrière de Devereux. Refusant de se laisser abattre, il enchaîne avec une seconde analyse aux États-Unis auprès de Robert Hans Jokl, spécialisé dans les pathologies des migrants juifs d'Europe de l'Est. Mais malgré cette seconde analyse menée à son terme, il peine à se faire reconnaître des instances officielles. Le fait qu'il ne soit pas médecin lui ferme beaucoup de portes, tout comme son caractère désordonné et ingérable dont les analystes se méfient. Seule une petite société psychanalytique locale de Philadelphie (où il enseignera l'ethnopsychiatrie de 1956 à 1963) l'accepte en tant que membre, ce qui lui permet d'intégrer les sociétés psychanalytiques américaines et françaises comme membre adhérent, mais pas en qualité de titulaire. Devereux restera toute sa vie meurtri par ce rejet par ses pairs. Il a peu d'amis dans le milieu et finit par se fâcher avec tout le monde. À l'exception de son compatriote Géza Róheim, autre ethnopsychanalyste de renom auquel il fait souvent référence. Les psychanalystes français, notamment Jacques Lacan, le jugent trop «américain» par sa formation fondée sur l'egopsychologie. Celle-ci est centrée sur le renforcement

## Devereux pense qu'il existe des désordres ethniques, propres à chaque culture.

Georges Devereux aux États-Unis avec un bébé puma (date inconnue).







Ci-contre: Un Indien des Plaines, de la tribu Blackfoot, pose avec son cheval en 1927 devant l'objectif du photographe Edward S. Curtis. Une tribu au cœur des travaux de Devereux, qui approfondira ses connaissances avec son patient Jimmy P., Blackfoot également, auquel il consacrera son ouvrage phare Psychothérapie d'un Indien des Plaines, adapté au cinéma par Arnaud Desplechin en 2013 (affiche du film ci-dessus).

du moi pour lutter contre les pulsions et s'intéresse surtout à l'adaptation sociale, alors qu'en France on prône la déconstruction des défenses avant d'envisager la reconstruction.

À Topeka, Georges Devereux entreprend sa première analyse de cas avec l'Indien Jimmy Picard, retranscrite dans son livre phare, *Psychothérapie d'un Indien des Plaines* (1951), dont Arnaud Desplechin réalisera un long métrage présenté au Festival de Cannes en 2013. Officiellement, il ne peut exercer en tant que psychanalyste en formation (n'ayant pas été recommandé par Marc Schlumberger) et donc mener des cures, mais seulement des thérapies à titre de chercheur. D'où le mot «psychothérapie» dans le titre, même si Devereux l'aborde comme une véritable cure analytique.

Jimmy Picard est un Indien de la tribu des Blackfoot, un vétéran de la Seconde Guerre mondiale de retour de France. Au moment de son admission à la clinique, il est alcoolique, souffre de forts maux de tête, de vertiges et d'épisodes de confusion. Les psychologues font l'hypothèse d'une schizophrénie, mais sont perplexes, car le patient est calme et coopérant. Ils décident donc de faire appel à Devereux en tant qu'expert des cultures indiennes. Ce dernier est très sensible aux difficultés d'intégration des Indiens dans une société américaine aux antipodes de leurs traditions ancestrales et souvent hostile à leur égard. Au cours d'une trentaine de séances retranscrites et analysées en détail, Devereux va écouter le récit de Jimmy et beaucoup

questionner ses rêves, qui dans la culture mohave ont une valeur de vérité. « Les Indiens des Plaines partagent avec les autres primitifs la tendance à considérer le contenu manifeste des rêves comme un véritable évènement, partiellement extrapsychique, et qui ne se produit pas seulement à un niveau surnaturel mais aussi au plan de la réalité objective», écrit-il dans le livre qu'il lui a consacré. Au cours de la thérapie, les symptômes de Jimmy vont considérablement s'apaiser et il quittera vite la clinique. Ce qui frappe dans ce récit est la profonde humanité dont fait preuve Devereux, dévoué corps et âme à son patient. Une réelle amitié va naître entre les deux hommes. Une attitude typique pour Devereux, aux antipodes de la sacro-sainte neutralité prônée par les psychanalystes. «Il pouvait inviter ses patients après une séance au restaurant ou faire une promenade avec eux, raconte Tobie Nathan. Il disait toujours : ce qui est important dans la psychanalyse, c'est de rencontrer quelqu'un d'humain, quelqu'un qui te parle, qui a une relation normale avec toi (4).»

Devereux se démarque non seulement chez les psychanalystes, mais aussi chez les anthropologues. Il critique le culturalisme américain de Margaret Mead, qui, selon lui, tend à réduire l'autre à ses origines et fait le nid de la ghettoïsation, tout comme l'universalisme globalisant qui nie ces différences. Devereux prône la neutralité culturelle ou l'approche métaculturelle, ne s'attachant pas à étudier telle ou telle culture, mais la culture au sens large (lire p. 79).



«Je pense que ce qui guérit nos patients, ce n'est pas ce que nous savons, mais ce que nous sommes.»

En 1963, Georges Devereux revient en France sur l'invitation de Claude Lévi-Strauss, qui lui propose de créer une chaire d'ethnopsychiatrie à l'École pratique des hautes études. À la même époque, il découvre l'helléniste irlandais Éric Dodds et son livre Les Grecs et l'irrationnel (1951). Il se passionne alors pour les tragédies et mythes grecs, l'histoire de la Grèce antique et se met à apprendre le grec ancien. Il interprète les rêves d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, la schizophrénie paranoïde de Cléomène, roi fou de Sparte.

### **UN ANTICONFORMISTE**

Ses derniers ouvrages, Femme et mythe (1982) et Baubo, la vulve mythique (1983), témoignent de sa passion pour les femmes, la différence des sexes, la bisexualité, le matriarcat ou encore la beauté du sexe féminin. Tout comme Freud parle d'envie de pénis chez les femmes, il estime qu'il existe un désir masculin d'avoir une vulve ou un vagin. «Dans son Baubo, qui se présente comme un ouvrage de fin de vie plus léger et joyeux, Georges Devereux semble demander pardon aux femmes pour le phallocentrisme freudien auquel il adhéra trop longtemps, et entend réhabiliter la vulve et le vagin », commente le psychanalyste Manuel Periáñez (5). Souvent jugé misogyne, Devereux a toujours détesté les féministes, tout comme les milieux d'extrême gauche. Se réclamant lui-même de la droite, avec des sympathies royalistes, fondamentalement anticommuniste, il fut avant tout un insoumis.

«C'était un romantique. Il voulait une culture où les relations entre les hommes resteraient fondées sur l'amour et non pas sur l'intérêt», se souvient Tobie Nathan (6). Il idéalisait le mode de vie des Mohaves, c'est là qu'il se sentait réellement chez lui. C'est aussi là que ses cendres sont transférées après sa mort en 1985 à Paris. Grand fumeur, il meurt à 76 ans d'un emphysème. «Je pense que ce qui guérit nos patients, ce n'est pas ce que nous savons, mais ce que nous sommes », écrit-il (7). Une devise qui résume assez bien la vie et l'œuvre anticonformiste de cette personnalité tourmentée et attachante. En hommage, Tobie Nathan fonde en 1993 le centre Georges-Devereux à Paris, pivot de l'ethnopsychiatrie en France. ●

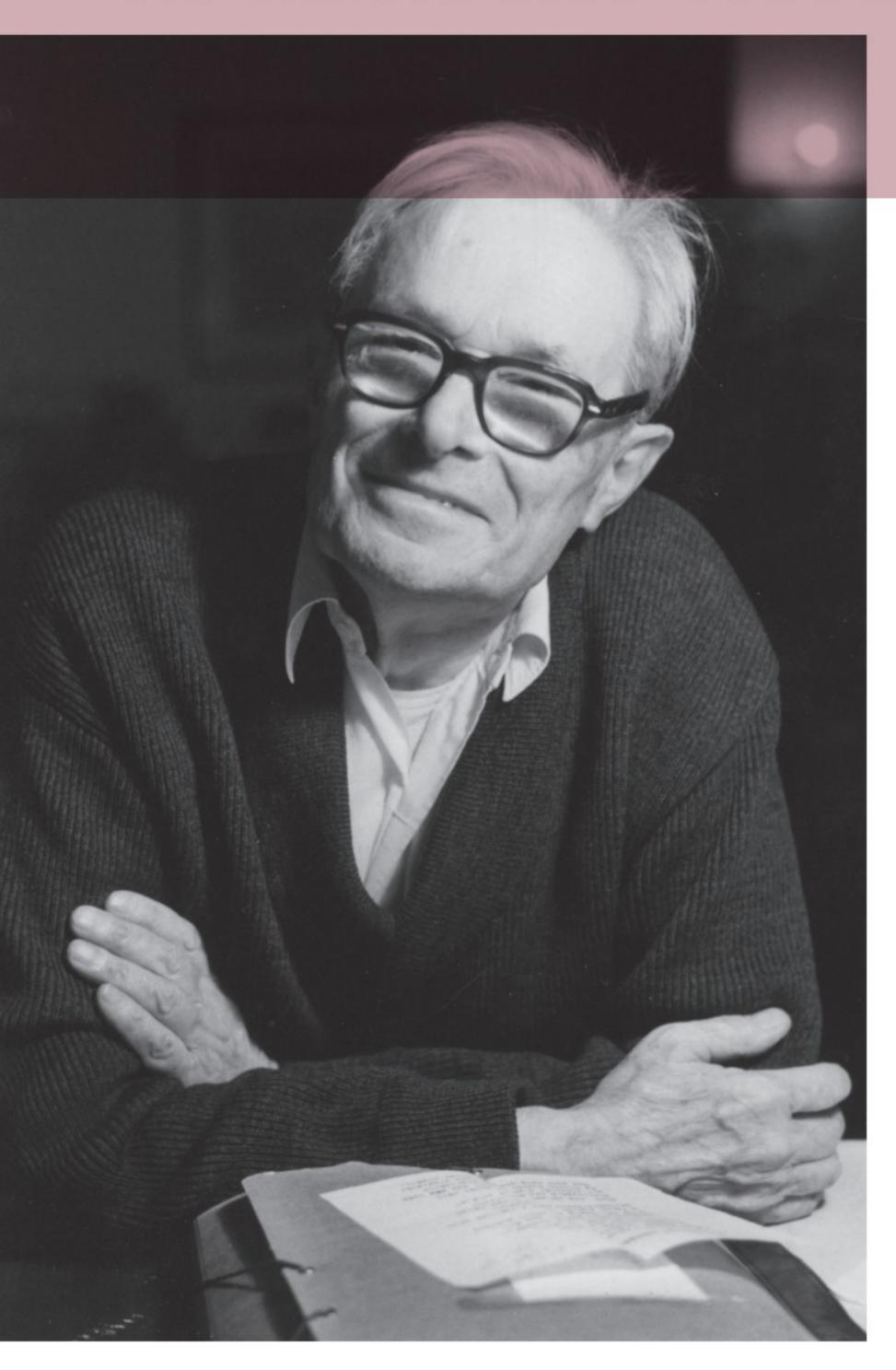
#### NOTES

- (1) Préface de Psychothérapie d'un Indien des Plaines (1951), nouv. éd., Fayard, 1998.
- (2) Catherine Clément et Tobie Nathan, Georges Devereux. Le divan et le grigri, Odile Jacob, 2002.
- (3) Ibid.
- (4) Tobie Nathan, «Georges Devereux, père de l'ethnopsychiatrie», extrait de l'émission *La Tête au carré*, France Inter, 10 septembre 2013.
- (5) Manuel Periáñez, «Georges Devereux, une voix dans le monde contemporain», Le Coq-Héron, n° 190, 2007/3.
- (6) Catherine Clément et Tobie Nathan, Georges Devereux. Le divan et le grigri, op. cit.
- (7) Georges Devereux, De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement (1967), rééd. Flammarion, 1980.

## **GEORGES DEVEREUX**

## LES 4 IDÉES À RETENIR

Au-delà des troubles universels, il existe des troubles spécifiques liés au contexte culturel des patients, estime Georges Devereux. Partisan d'une psychologie métaculturelle, il appelle le thérapeute à se décentrer de sa propre culture et à reconnaître à d'autres modèles communautaires le statut de « culture ».



### Le complémentarisme : conjuguer deux grilles de lecture

Selon le principe d'incertitude du physicien allemand Werner Heisenberg, on ne peut définir correctement à la fois le corpus d'un élément et ses déplacements (ses ondes). En s'approchant au plus près de sa position, on perdrait des informations sur sa quantité de mouvements et inversement. Georges Devereux estime que ce principe vaut également pour l'observation du comportement humain en sciences sociales. Pour Devereux, deux grilles de lecture sont nécessaires pour comprendre l'homme. D'un côté, une approche psychologique globale différenciant ce qui relève d'un développement classique ou bien d'une pathologie mentale et, de l'autre, une analyse anthropologique qui tient compte de l'environnement culturel et historique de la personne, et s'attache au sens que prend le comportement dans ce contexte précis, à l'interprétation qui en est faite dans son milieu. Ces deux démarches, l'investigation du « dedans » et celle du « dehors », ne peuvent être menées simultanément, mais doivent être intégrées ensemble dans l'observation. Quand le chamane estime que l'esprit de l'ennemi a pris possession de l'Indien et que le psychanalyste pense qu'il est psychotique, il ne s'agit pas de choisir entre ces deux explications, mais de les prendre en considération toutes les deux, même si Devereux admet que les explications chamaniques n'ont aucun fondement scientifique. Mais il estime qu'on ne peut dissocier le psychisme de la culture de l'individu. Les deux sont intimement liés. Si on ne cherche pas à comprendre la culture de l'individu qui motive tel ou tel comportement, l'analyse psychologique reste biaisée par ses propres valeurs et coutumes.

### Le contre-transfert culturel

Georges Devereux adapte la théorie freudienne du contre-transfert en psychanalyse à la situation de l'ethnologue sur le terrain. Tout comme le psychanalyste qui projette sur son patient ses propres ressentis, l'ethnologue renvoie aux populations qu'il étudie sa vision plus ou moins hostile à leur égard. Ses sentiments de crainte, de sympathie ou d'antipathie, la manière dont il se sent accueilli..., tous ces éléments influeront sur les perceptions, les questionnements, les conclusions de l'ethnologue. L'observateur ne perçoit donc jamais des données objectives, mais plutôt des réactions à ses attitudes. C'est ce que Devereux nomme le « contre-transfert culturel». Pour contrecarrer ces effets et tendre au maximum à une neutralité culturelle, le chercheur doit prendre conscience de ce mécanisme et l'intégrer à sa recherche, tout

comme le psychanalyste doit essayer de maitriser ses propres affects. S'autoanalyser d'abord, pour mieux comprendre l'autre ensuite. Si Devereux a développé un contre-transfert essentiellement négatif auprès des Sedang-Moï du Vietnam, les Indiens Mohaves l'ont d'emblée séduit. Mais Devereux va encore plus loin : « Non seulement l'expérience psychanalytique provoque le comportement qu'elle étudie, mais de fait, le crée », écrit-il (1). Tout comme l'observateur de phénomènes physiques, le chercheur en sciences sociales créerait des situations nouvelles qui modifient l'expérience du sujet. Un contre-transfert négatif trop important risque de dresser un portrait trop sombre du peuple étudié, et peut même, chez le thérapeute, renforcer le mal-être de son patient, au lieu de le soulager.

## La Culture et les cultures : l'approche métaculturelle

La Culture (avec un C majus- et coutumes des différents peuples. Pour cule), c'est ce qui distingue l'homme de l'animal. Elle s'oppose à la Nature et s'établit, d'après Freud, par l'adoption d'interdits fondamentaux comme l'inceste, le cannibalisme ou le meurtre. C'est la « somme de toutes les techniques qui ne sont pas biologiquement transmissibles », écrit Georges Devereux dans Essais d'ethnopsychiatrie générale (1970). Les cultures (avec un c minuscule), quant à elles, englobent les formes d'organisation sociétales, les traditions, pratiques

Devereux, il existe un inconscient universel, avec des lois communes à tous les humains, et un inconscient ethnique, qui se réfère à ce qui est partagé au sein du groupe humain dans lequel la personne grandit. L'inconscient ethnique comprend ce qui est collectivement refoulé et transmis de génération en génération, mais aussi une part consciente fournie par l'éducation. Dans sa conception de l'ethnopsychiatrie, Devereux appelle à une psychologie métaculturelle, soit une

approche au-delà des cultures demandant au thérapeute de se décentrer de sa propre culture et de ses valeurs et de reconnaître d'autres manières de vivre ensemble le même statut de Culture. La psychologie métaculturelle s'attache à étudier la Culture en tant que phénomène universel qui fonde l'humain, qui lui permet d'exprimer ses potentialités et sa créativité, de s'individualiser et de se socialiser.

## Les désordres ethniques

Au-delà des pathologies « ordinaires », qu'on retrouve de manière universelle dans tous les milieux, Georges Devereux estime qu'il existe des désordres ethniques qui portent la marque d'une culture spécifique. Le milieu fournirait aux individus des modèles culturellement acceptés de manifester une différence. Par exemple, ceux qu'on appelle «berdaches» chez les Indiens des Plaines sont l'expression admise des personnes transgenres, pourtant en opposition avec l'idéal ethnique du groupe. Plus particulièrement dans les situations de stress, la culture proposerait à l'individu des modèles d'inconduite lui indiquant des manières de faire spécifiques. Devereux cite l'exemple de la «course d'amok» observée notamment en Malaisie, consistant en un accès subit de violence, qui peut survenir après un épisode d'humiliation publique par exemple, et qui se manifeste par une course meurtrière qui finit par le suicide du coureur. La société occidentale ne connaît pas ce type de

décompensations. Selon Devereux, elle favoriserait davantage la schizophrénie comme modèle d'inconduite dans les situations de stress intense. « Une société dont la psychose ethnique est la schizophrénie fonctionne nécessairement bien au-dessous de son potentiel optimum. Dans certains cas, elle peut même perdre totalement sa capacité de survie et s'effondrer... », écrit-il (2). C'est ce qui serait arrivé à la «culture folle du nazisme» en Allemagne, alors que des cultures qui ont prospéré, à l'image de l'Athènes préplatonicienne n'auraient connu « que des désordres ethniques de type bénins, telle l'hystérie».

#### NOTES

<sup>(1)</sup> Georges Devereux, De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement (1967), rééd. Flammarion, 1980.

<sup>(2)</sup> Ibid.

### L'ILLUSTRE INCONNU

Ces penseurs qui sont restés injustement confidentiels



## Tran Duc Thao, de Normale Sup à la révolution vietnamienne

Admiré par ses camarades de l'École normale supérieure comme un « maître » ou un « demi-dieu de la pensée », ce penseur vietnamien exerça une influence notable sur la philosophie française d'après-guerre. LÉO FABIUS (PHOTOS D.R., AIMABLEMENT FOURNIES PAR PHILIPPE PAPIN)

u Vietnam, Tran Duc Thao fait désormais l'objet d'une reconnaissance officielle : prix reçu à titre posthume, rue inaugurée à son nom, publication universitaire à l'occasion du centenaire de sa naissance en 2016. Il y est présenté comme un penseur de premier ordre qui a su rivaliser avec les philosophes occidentaux, parler leur langue jusqu'à les influencer. En France, on se réjouit de redécouvrir dans son œuvre un marxisme et un anticolonialisme irréductibles à leur version dominante en Occident. Les Éditions sociales viennent de publier le premier volume de ses Écrits philosophiques et politiques en français, pour certains inédits, présentés par le chercheur Alexandre Feron. Mais d'où vient vraiment Tran Duc Thao, passé de l'École normale supérieure (ENS) aux maquis révolutionnaires du Vietnam? La vie de ce philosophe singulier a tout d'une tragédie : les succès inespérés, les grands rêves de pensée et d'action, et le plus triste effondrement. Tran Duc Thao naît le 26 septembre 1917 dans la province de Bac Ninh, au nord-est de Hanoï. Cette région se trouve alors au «Tonkin», au sein de l'Indochine française surnommée la «perle de l'Empire ». La France y tient les rênes de l'administration coloniale. Fils d'un employé des postes, le jeune Tran Duc Thao fait partie d'une génération d'intellectuels – très minoritaires – qui accèdent à l'enseignement français après une réforme en 1917. Au lycée Albert-Sarraut de Hanoï, il suit une scolarité brillante et impressionne son professeur de philosophie, Marcel Ner. Ce dernier l'encourage et le prépare au concours général de 1935. L'élève se distingue par une place d'honneur, convainquant le gouvernement général d'Indochine de lui attribuer une bourse pour continuer ses études en métropole. En 1936, commence ainsi son «voyage vers l'Ouest» («Tây Du»). Là encore, son parcours brille par son excellence : hypokhâgne à Louis-le-Grand, khâgne à Henri-IV et admission à l'ENS en 1939. Le quotidien Le Journal du 23 juillet 1939 s'en fait l'écho plein d'étonnement : « Un jeune Tonkinois reçu troisième à Normale supérieure!» Et de se gargariser : «N'est-il pas une éclatante preuve du génie colonisateur de notre pays (...)?» Il y a en effet de quoi s'étonner. Dans la situation d'infériorisation imposée au colonisé, il fallait des qualités exceptionnelles pour se frayer un passage. Mais ce «fils d'adoption» de

la culture française, promis aux plus spécieuses flatteries de la métropole, va bientôt décevoir les attentes du roman colonial. N'allons pas trop vite... À l'ENS, Tran Duc Thao connaît sans doute ses années les plus heureuses, consacrées à l'étude. Certes, les locaux sont réquisitionnés par l'armée allemande, et c'est à Clermont-Ferrand qu'il entreprend, sous la direction de Jean Cavaillès, un mémoire sur Edmund Husserl, alors peu connu des étudiants français. Le travail de Tran Duc Thao, salué par Cavaillès dans son rapport de soutenance comme «une des meilleures études françaises sur Husserl», constitue alors une excellente introduction. Il se passe de main en main chez les normaliens et assure à son auteur une réputation prestigieuse. Poursuivant sa voie, Tran Duc Thao est reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1943. À l'École, il fascine les agrégatifs en les initiant à la phénoménologie. «Je n'eus en philosophie (...) aucun vrai maître, aucun maître sauf Thao», se souviendra Louis Althusser dans L'avenir dure longtemps (1992).

### L'AFFAIRE TRAN DUC THAO

Ce parcours d'excellence, que tout semblait destiner à une carrière philosophique en France, va se heurter au couperet de l'histoire. Premier à l'agrégation, Tran Duc Thao est classé «hors rang» en raison de son statut d'Indochinois. Cette anecdote a-telle pu jouer dans la formation d'une conscience anticoloniale? C'est en tout cas à partir de l'année 1944 qu'on observe les premiers engagements politiques du philosophe.

La situation est alors critique : défaite et humiliée, la puissance impériale française paraît plus vulnérable. Au Vietnam, la décolonisation se prépare. Tandis qu'en métropole, les 20 000 travailleurs indochinois commencent eux aussi à s'organiser. Réquisitionnés par la France en 1939 dans les usines d'armement, bloqués dans des camps après la défaite de juin 1940, ces ouvriers non spécialisés se forment en Délégation générale des Indochinois lors d'un congrès à Avignon en décembre 1944. Membre élu du bureau, Tran Duc Thao met ses qualités au service de la lutte anticoloniale. Par cette activité politique, il se trouve aussi au contact du marxisme militant. Alors que Hô Chí Minh vient de proclamer l'indépendance du Vietnam le 2 septembre







Veillée funèbre en 1993, à l'ambassade du Vietnam à Paris; à droite bas, la revue du mouvement dissident Nhan Van-Giai Pham (1956-1958).

1945, Tran Duc Thao tient une conférence de presse au nom de la Délégation : il y affirme sans détour le soutien à l'indépendance. Un journaliste lui demande comment sera reçu le corps expéditionnaire français en Indochine. Il répond : «À coups de fusil!» Déjà surveillé par les services de la Préfecture, il est incarcéré en octobre 1945. Cela ne freine pas son élan révolutionnaire. Un soutien s'organise via Maurice Merleau-Ponty et les réseaux de la gauche intellectuelle. Tran Duc Thao sort de prison en décembre 1945 et publie aussitôt plusieurs articles d'intervention dans la jeune revue Les Temps modernes. La méthode phénoménologique est appliquée au problème concret de la situation coloniale. Le jeune philosophe décrit le «monde vécu» du colonisé, irréconciliable avec celui du colon. Selon lui, «(l)es Vietnamiens n'avaient d'autre moyen que la violence pour démontrer leur existence».

### SPECTRES D'UN PHILOSOPHE

Mais la gloire discrète de Tran Duc Thao tiendra moins à sa radicalité anticoloniale qu'à son livre, Phénoménologie et matérialisme dialectique (1951). Salué par Jean-François Lyotard, Roland Barthes et Derrida, annoté par Michel Foucault, l'ouvrage marque un moment de la philosophie en France. Tran Duc Thao y tente d'accomplir les promesses de la phénoménologie en mobilisant la philosophie marxiste : selon lui, la phénoménologie de Husserl représente un effort important de « retour aux choses mêmes », mais elle reste dépendante d'une théorie abstraite de la conscience, qui la rend aveugle au contenu véritable de notre expérience. Il s'agit donc d'arracher la phénoménologie de sa gangue idéaliste pour réaliser ses promesses dans le matérialisme dialectique. Seul ce dernier serait à même de considérer «l'homme en chair et en os, se développant dans le monde réel », c'est-à-dire constitué par les rapports matériels de production. Quand il reviendra plus tard sur ce projet, Tran Duc Thao notera avec scepticisme : «La seconde partie de Phénoménologie et matérialisme dialectique aboutissait à une impasse, dont j'ai espéré trouver la voie de la solution dans la révolution vietnamienne.» Peu après la publication de son ouvrage, il



Les parents de Trand Duc Thao en 1950, avec leur neveu, Tran Duc Tung.

se rend au Vietnam en pleine guerre de libération. Puisque «la théorie n'est rien sans la pratique», comme il l'écrit en préface de son ouvrage, il plonge dans la révolution.

Que s'est-il passé ensuite? Les témoignages manquent pour cerner cette seconde partie de sa vie. Assurément, il y fait l'expérience d'un désenchantement. Après quelques responsabilités au sein de l'université de Hanoï au milieu des années 1950, il publie deux articles en faveur de la liberté nécessaire aux intellectuels. Mais pris au piège des jeux de pouvoir bureaucratiques, il est forcé à l'autocritique. Puni, isolé et vivant dans un grand dénuement, ses quelques travaux publiés ensuite perdent de leur audace. En 1991, il est officiellement missionné par le Parti communiste pour un séjour à Paris. La résurrection n'aura pas lieu. Ces amis de France décrivent un homme spectral, affaibli et hanté par le complot. Il meurt malade et seul à Paris en avril 1993. Ses cendres reposent dans un cimetière de Hanoï. •

#### SOURCES

Tran Duc Thao, *Phénoménologie, marxisme et lutte anticoloniale*, Éditions sociales, 2024.

Jocelyn Benoist et Michel Espagne (dir.), L'Itinéraire de Tran Duc Thao. Phénoménologie et transferts culturels, Armand Colin, 2013.

Trinh Van Thao, Les Compagnons de route de Hô Chi Minh, Karthala, 2004.



Des récits intemporels pour des thèmes universels

## LES DIEUX NORDIQUES Une autre idée du désir

ans le dialogue Phèdre, Platon compare l'âme humaine à un «attelage ailé». Un cocher s'efforce de diriger deux chevaux : l'un, noble et docile, se laisse guider, tandis que l'autre, impulsif et rebelle, dévie constamment le véhicule. Pour Platon, le cocher incarne notre rationalité (logos), le premier cheval, la force motrice de nos vertus (thumos), comme le courage ou le sens de l'honneur, et le second, nos désirs débridés (epithumia), à l'image de l'avidité et de la luxure. Comme ce cocher, conclut-il, notre intellect cherche constamment à établir un équilibre entre de nobles aspirations et de basses envies matérielles. Cette «tripartition de l'âme» trouve une autre forme dans la mythologie nordique, expliquent les chercheurs Alexis Charniguet et Jean Renaud dans Odin et Thor, la pensée et l'action (Le Condottiere, 2024). Les dieux scandinaves symbolisent aussi nos contradictions et tourments, en offrant cette fois une vision de notre psyché où l'ordre et le chaos, la force et la ruse, le destin et la liberté s'entremêlent constamment.

Odin symbolise la connaissance et les sacrifices nécessaires à l'acquisition de la sagesse. Dans un geste d'abnégation totale, il se transperce le flanc, se pend à une branche de « l'arbre-monde » (Yggdrasil) et endure d'atroces souffrances durant neuf jours et neuf nuits, afin d'apprendre les plus intimes secrets de l'Univers. Devenu souverain des dieux, il se montre fin stratège, capable de manier la ruse pour atteindre ses buts. Son savoir est teinté

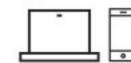
de fatalisme, car il sait que la destruction du monde et des dieux – le *Ragnarök* – est inévitable. En cherchant à repousser le chaos malgré tout, il incarne une forme de victoire sur le nihilisme, donnant de la valeur à l'action humaine même lorsque le combat est perdu d'avance. Son fils Thor incarne l'action et la force. Avec son marteau (*Mjöllnir*), lui aussi protège les humains et les dieux en repoussant les forces du chaos. Mais sa propension à agir vite, sans réfléchir, en fait une figure plus pragmatique.

Entre Odin et Thor se glisse le malicieux Loki, incarnation du doute et de la transgression. À la fois allié et ennemi des dieux, il perturbe constamment l'ordre établi, et joue en particulier un rôle majeur lors du *Ragnarök* – menant les géants à l'assaut des dieux. Son goût pour la métamorphose et l'illusion en fait plus généralement un catalyseur de changements, forçant les dieux à réagir et à s'adapter. Sempiternel grain de sable dans les rouages, il montre qu'il n'y a pas d'évolution possible sans opposition ni remise en question. La dynamique incarnée par ces dieux repose ainsi sur un équilibre précaire entre pensée, action et chaos, rappelant à bien des égards la tripartition de l'âme chez Platon : Odin serait le cocher, Thor, le cheval docile et Loki, la monture rebelle. Sauf que dans la mythologie scandinave, étrangère au dénigrement du corps et du désir que pratique Platon – et que consacrera le christianisme –, nos pulsions les plus chaotiques sont valorisées comme des sources de progrès. • FABIEN TRÉCOURT

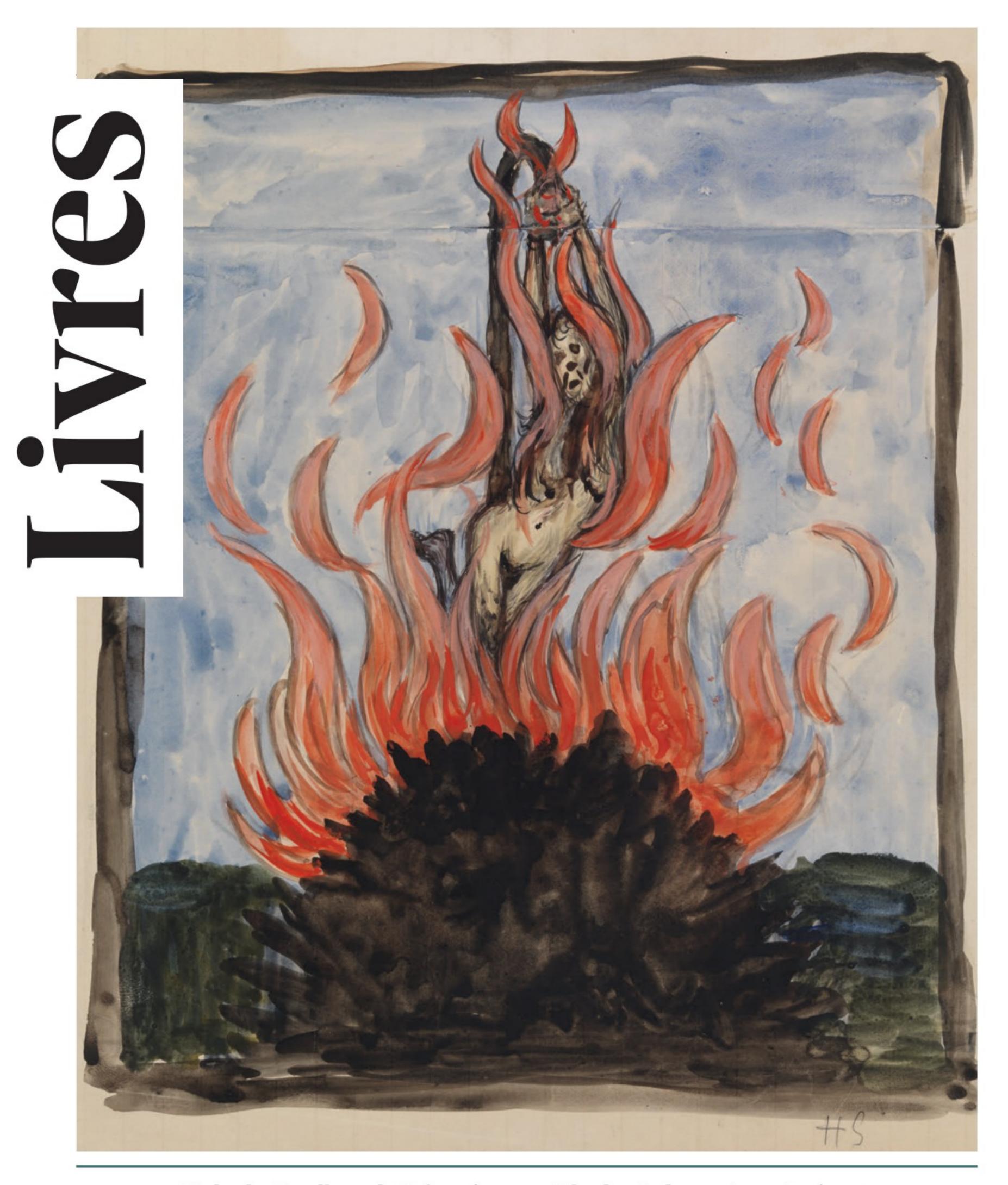


En vente chez votre marchand de journaux

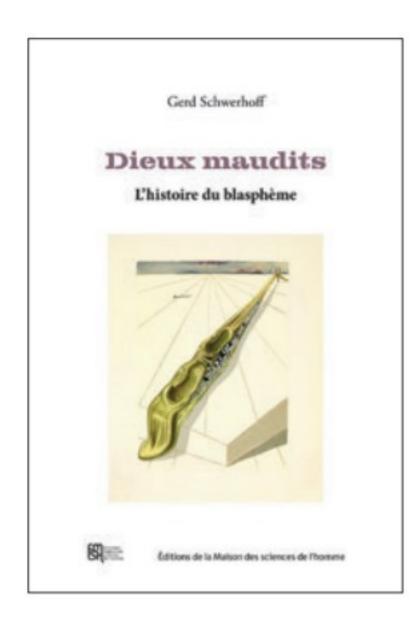
et sur **philomag.com** 







Malcolm Ferdinand, S'aimer la terre; Nicolas Rehany, Jusqu'au bout; Bernard Lahire, Vers une science sociale du vivant; Annette Wieviorka, Itinérances; Jean-François Billeter, Li-Zhi, philosophe maudit...



Dieux maudits L'histoire du blasphème Gerd Schwerhoff, Éditions de la MSH, 2024, 444 p., 39 €.

#### **LE LIVRE DU MOIS**

## EST-CE DIEU QU'ON ASSASSINE?

Tuer au nom de Dieu, une vieille lune? Non, un grand danger, ravivé en 1989 par l'ayatollah Khomeini, et qui perdure depuis l'Antiquité. L'historien allemand Gerd Schwerhoff enquête sur le blasphème et son corollaire, la condamnation des blasphémateurs, ceux qui outragent le sacré. SOPHIE GHERARDI

n s'enfuyant après avoir semé la mort dans la rédaction de *Charlie Hebdo*, le 7 janvier 2015, les terroristes lancèrent : «*On a vengé le prophète Mohammed, on a tué* Charlie Hebdo!» Dix ans après, l'hebdomadaire satirique paraît toujours contre vents et marées, alors que les frères Kouachi ont été abattus par la police le surlendemain de leur forfait. On aimerait pouvoir dire que la liberté d'expression a gagné contre l'obscurantisme religieux, mais qui s'y risquerait?

Certainement pas l'historien allemand Gerd Schwerhoff, dont le livre érudit et hautement lisible *Dieux maudits. L'histoire du blasphème* commence dans l'Antiquité polythéiste et s'achève dans la réalité la plus contemporaine par un chapitre intitulé «À l'ère mondiale du blasphème». Cette ère a été inaugurée le jour de la Saint-Valentin 1989 par l'ayatollah Khomeini avec sa fatwa condamnant à mort l'auteur du roman *Les Versets sataniques*, le Britannique d'origine indienne Salman Rushdie, ainsi que son éditeur et ses soutiens : «*J'appelle tous les musulmans fervents à les exécuter sans délai, où qu'ils soient, afin qu'à l'avenir personne n'ose plus injurier la foi sacrée des musulmans. Celui qui sera tué pour cette cause sera considéré comme martyr.»* 

Ce jour, écrit Gerd Schwerhoff, ne représente pas seulement une césure personnelle pour l'écrivain mais aussi une grande rupture historique. Pour la première fois, n'importe quel quidam, où qu'il se trouve, est investi du droit et même du devoir de tuer ceux qui injurient sa foi – sur la base d'une interprétation individuelle ou inspirée par des savants autoproclamés, en dehors de tout cadre légal, national ou communautaire, en dehors de toute procédure judiciaire contradictoire. Dans la très longue histoire de la répression des blasphémateurs, marquée par toute une panoplie de peines allant de la simple réprimande jusqu'aux plus affreuses tortures, jamais une telle licence n'a été donnée à des «vengeurs» seuls sans limites de temps ou de lieu.

### DE L'ANTIQUITÉ À L'INQUISITION

Pendant les deux millénaires précédents, ce sont les autorités qui se sont chargées de protéger le divin contre les outrages. Les cités grecques condamnaient l'asébeia, l'impiété. Aristote considérait que «la crainte des dieux était ancrée en l'homme pour permettre une coexistence ordonnée». Les Romains veillaient surtout à ce que le culte rendu aux divinités – nombreuses et souvent empruntées à leurs ennemis –, ainsi qu'aux chefs et empereurs déifiés soit scrupuleusement accompli.

L'empereur byzantin Justinien, au milieu du 6e siècle de notre ère, est le premier à codifier avec précision et sévérité les atteintes à Dieu : le *blasphemare in deum* parmi d'autres actes considérés comme impies – et spécifiquement l'homosexualité – est de nature à susciter la «juste colère» d'un Dieu qui pratique le châti-

ment collectif, envoyant la peste, les catastrophes et la famine sur tous à cause du comportement de certains. Le Moyen Âge ne cessera d'affiner la casuistique du blasphème et les peines encourues avec une gradation en fonction de la récidive – pilori, lèvres fendues, langue arrachée, pendaison, bûcher. L'historien note que la dramatisation du péché, devenu crime civil, s'accompagne le plus souvent de circonstances atténuantes – l'homme avait bu, était en colère, faisait une crise de folie...

### LE « NOUVELÂGE DU BLASPHÈME »

Gerd Schwerhoff détaille le sort particulier réservé aux Juifs : pendant des siècles, ils sont désignés comme déicides, donc blasphémateurs suprêmes, mais les chrétiens s'appuient sur la Bible pour justifier leur condamnation! La construction de l'antijudaïsme de l'Antiquité jusqu'à nos jours est un aspect des plus accablants du livre. La Réforme protestante a-t-elle apporté une plus grande tolérance envers le blasphème? C'est tout le contraire! Martin Luther pourchassa le blasphème avec acharnement. Il le brandit contre les Juifs, les catholiques et différentes sectes issues de la Réforme. Au cours des guerres de religion, l'accusation de blasphème devient une arme contre les ennemis. Dans le monde catholique, l'Inquisition et la chasse aux sorcières deviennent plus impitoyables à partir du 16e siècle. En 1766 encore, le jeune chevalier de la Barre est condamné à une mort atroce pour blasphème par la justice civile, après un procès plein d'irrégularités.

Qu'en est-il aujourd'hui? *Hic et nunc*, outrager Dieu n'a guère de sens – s'il existe, il est assez grand pour se défendre, est-on tenté de dire. Le blasphème a souvent été qualifié de «crime sans victime». En quoi concernerait-il un citoyen athée, dans un pays qui protège la liberté de conscience? En France, la Révolution a aboli le blasphème dès 1791, même s'il a été réintroduit partiellement sous forme d'outrage à la morale publique. Dans le monde germanique, des procès pour blasphème ont eu lieu jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle, à propos d'écrits, de dessins, de films ou de chansons. Mais l'offense religieuse n'est plus à l'ordre du jour lorsqu'il s'agit d'insultes à la divinité. Seules l'injure et l'incitation à la haine religieuse peuvent être sanctionnées parce qu'elles offensent des personnes ou des communautés.

Dans le «nouvel âge du blasphème», médiatique et mondialisé comme tous les autres aspects de la vie, il n'y a pas de safe space pour ceux qui n'ont pas de religion, ou qui pratiquent paisiblement leur religion. À l'époque des troubles en Irlande du Nord, on se racontait cette blague : des paramilitaires arrêtent un homme à un barrage et lui demandent : «Catholique ou protestant?» Il répond : «Athée.» Alors les autres : «Oui, mais athée catholique ou athée protestant?» C'est pareil chez les radicalisés en ligne : la neutralité n'existe pas. Quiconque s'est exposé dans les médias ou les réseaux sociaux peut être ciblé comme blasphémateur. Gerd Schwerhoff avance une explication : «À l'évidence, l'être humain dispose, au-delà de son corps physique, d'un second corps social et symbolique, qui peut être blessé par des mots.» •

## **SCIENCES HUMAINES**

Faisons connaissance



### NOUVEAUTÉ

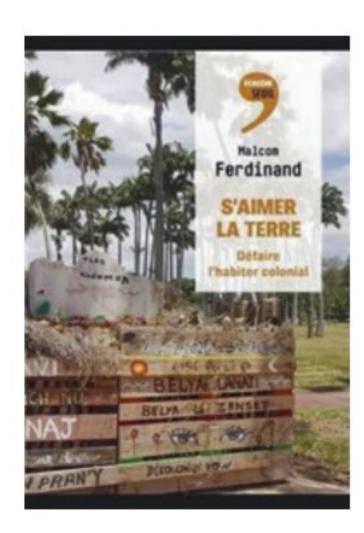
## Quelle que soit la manière dont on s'y prend, changer de vie est un défi!

COLLECTION BARBARA ISBN: 978-2-36106-914-8 272 PAGES - 21 €



TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE WWW.SCIENCESHUMAINES.COM OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRCode





S'aimer la Terre.

Défaire l'habiter colonial

Malcolm Ferdinand, Seuil, 2024,
608 p., 25 €.

#### **ENVIRONNEMENT**

## Un écocide postcolonial

En métropole, lorsqu'on aborde l'affaire du chlordécone qui touche la Martinique et la Guadeloupe, on la réduit souvent à un scandale sanitaire et environnemental comme il y en a eu d'autres. Le chlordécone, synthétisé aux États-Unis en 1951 avant d'y être interdit en 1975, a continué d'être utilisé aux Antilles jusqu'en 1993, en dépit de son probable effet cancérigène reconnu dès 1979. Cet insecticide détruit le charançon affectant les plantations de bananiers. Il a ainsi contaminé durablement les habitants et l'environnement antillais. C'est assez pour constituer un scandale. Mais que dit ce scandale des rapports de la France avec ses anciennes colonies devenues en 1946 départements d'outre-mer? Que raconte cette histoire sur notre façon d'habiter la Terre et de la faire habiter? Ces questions se trouvent au cœur des réflexions de Malcom Ferdinand, politiste et philosophe au CNRS. Elles invitent à considérer, au-delà de ce cas singulier, une généalogie qui met en cause le modèle colonial et le capitalisme fondateurs de la modernité. « L'habiter colonial » qui en résulte est défini comme une « manière insoutenable, violente, raciste et patriarcale d'habiter la Terre (...), en vue d'enrichir une minorité ».

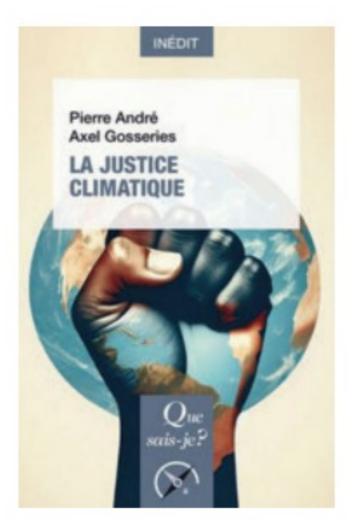
S'aimer la Terre est un livre hybride. Son genre est presque aussi troublant que son titre, puisque l'auteur annonce emprunter la voie d'une « philosophie de terrain », c'est-àdire un geste à la fois politique et scientifique, qui œuvre contre « l'ossification disciplinaire » autant que contre l'ossification du monde tout court. Mais ce trouble se lève rapidement au fil de la lecture, car il s'agit d'abord d'une enquête généreuse, claire et exigeante, menée sur « plus de quatorze ans d'engagement et de recherche ». Mêlant les disciplines, multipliant les sources, Malcom Ferdinand ne se contente pas de documenter le cas du chlordécone. Il offre à tous, depuis le monde antillais, une contribution importante à la pensée critique qui dit en substance que l'écologie sera décoloniale ou ne sera pas. • LÉO FABIUS

### ÉTHIQUE

## L'introuvable justice climatique

Vouloir limiter le réchauffement climatique est une chose. Le faire de manière juste en est une autre. En particulier, il ne faudrait pas que les mesures de limitation causent plus de dommages que le réchauffement lui-même. Mais comment définir le bon objectif? On pourrait chercher l'optimum des coûts et bénéfices des politiques climatiques. Toutefois, dans cette approche globale, certaines populations pourraient se retrouver lésées. À la place, les mesures à implémenter pourraient être définies de façon qu'aucune population n'ait à souffrir du réchauffement au-delà d'un seuil à fixer. Le problème est que ce dernier est arbitraire et, s'il est trop bas, risque de trop limiter le développement des pays les plus pauvres. Une troisième solution consiste à déterminer un mode d'action visant en priorité l'efficacité, tout en s'assurant que les perdants obtiennent des compensations. Mais cela reviendrait à dédommager les plus gros pollueurs.

Pour ajouter aux difficultés, à côté de cette question de l'objectif, il faut savoir comment partager le budget carbone, c'est-à-dire la quantité maximale de carbone qu'il reste à émettre pour limiter les dégâts. Les pays dont l'économie repose fortement sur les énergies fossiles ont-ils un droit acquis à en produire davantage que les autres? Ou la quantité d'émission doit-elle être la même pour tout individu? Ou faut-il définir un droit d'émettre suffisant pour mener une vie décente? Là encore, ces trois options ont toutes leurs avantages et inconvénients. Il en est de même pour la répartition des efforts. Faut-il suivre le principe du pollueurpayeur? Celui du bénéficiaire-payeur? Ou faire payer en fonction des capacités de chacun ? Pour corser le débat, il faut aussi se demander quelle est l'articulation la plus équitable entre obligations individuelles et obligations collectives. Comme le montrent Pierre André et Axel Gosseries, aucune de ces questions n'a de réponse claire et nette. Loin des discours convenus à coup de « il n'y a qu'à », leur livre souligne donc que les débats sur la justice climatique sont complexes, voire pour l'instant insolubles. • THOMAS LEPELTIER

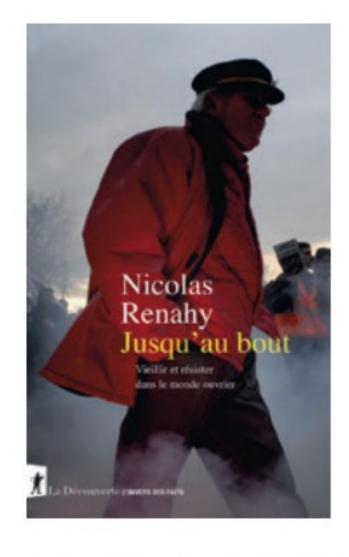


La Justice climatique Pierre André et Axel Gosseries, PUF, coll. « Que sais-je? », 2024, 128 p., 10 €.

### **SOCIOLOGIE**

## Une vie après l'usine

La vieillesse n'est pas forcément un naufrage. Le sociologue Nicolas Renahy, directeur de recherche à l'Inrae, a pu le constater en rencontrant, entre 2019 et 2024, Bruno, Christian, Clairette et d'autres anciens de Peugeot à Sochaux-Montbéliard. Dans Les Gars du coin, paru en 2005, le chercheur analysait la force des liens existant au sein de la jeunesse rurale, réflexion qu'il prolonge donc aujourd'hui auprès de « vieilles branches » du monde ouvrier. Il en a tiré un récit édifiant de la manière dont ces retraités, par la vigueur de leurs actions solidaires, montrent que la classe ouvrière est « toujours susceptible d'être une force motrice des luttes sociales ». Ce groupe de militants syndicaux, où les femmes sont majoritaires, résiste au « grand basculement de toute une société coincée entre le marteau du néolibéralisme décomplexé et l'enclume d'une extrême droite aux portes du pouvoir ». « Compagnons de colère et de combat », ils organisent ensemble des manifestations tout en affrontant conjointement les aléas de la vie après l'usine, les deuils, les maladies, l'isolement et la faiblesse des pensions de retraite. Ce dynamisme contraste, souligne l'auteur, avec un « incontestable recul au plan symbolique et électoral »



Jusqu'au bout.
Vieillir et résister dans
le monde ouvrier
Nicolas Renahy,
La Découverte, 2024,
208 p., 21 €.

de la classe ouvrière depuis une trentaine d'années. L'usine de Sochaux, historique du groupe automobile, en est témoin. Première chaîne de production de France, avec 40 000 ouvrières et ouvriers à son apogée en 1979, elle subit aujourd'hui une restructuration d'ampleur laissant craindre une fermeture. La publication de ce livre intervient de fait au moment où de nombreux plans sociaux sont annoncés, chez Michelin à Vannes ou Cholet par exemple. Néanmoins, Nicolas Renahy entend rompre avec le discours misérabiliste visant souvent la classe ouvrière, qui plus est vieillissante, lorsqu'elle n'est pas oubliée. Pour lui, l'après-usine n'est pas la fin de la lutte. Elle est son prolongement. • ANTOINE CORLAY

## RÉUNIFIER LES SCIENCES HUMAINES

Les sciences sociales ont besoin d'une réforme de fond si elles veulent prétendre à une véritable scientificité. C'est l'idée que développe Bernard Lahire depuis son ouvrage précédent, Les Structures fondamentales des sociétés humaines (La Découverte, 2023). Ce nouvel essai reprend les bases du projet et les explicite dans un format plus court. La proposition reste identique : bâtir des lois fondamentales régissant la vie des sociétés. Il invite ainsi à suivre l'exemple des sciences physiques et de la loi de la gravitation universelle. La marche est haute, puisque selon lui sa discipline est engoncée dans des travaux morcelés, presque anecdotiques : «Pas de résultats nets, pas d'acquis facilement explicitables, pas de lois à apprendre ou à découvrir. » Le diagnostic n'est pas tendre, mais Bernard Lahire se défend de toute attaque contre le sérieux de la sociologie. Au contraire, il aspire à la rendre plus solide en agrégeant des travaux disparates pour établir des principes généraux. Mais pas seulement des travaux de sociologues. Il faudrait croiser les savoirs sociologiques avec la linguistique, la biologie de l'évolution, l'éthologie, la paléoanthropologie, etc. Cette démarche n'est pas sans rappeler la sociobiologie ou encore le structuralisme, deux courants de pensée aujourd'hui dépassés, dont il entend se démarquer. Son objectif n'est pas de naturaliser ni de «biologiser le social», mais «sociologiser le biologique». Alors, ces grandes lois sociales, quelles sont-elles? La plus

fondamentale pourrait être la suivante : le fait que les humains

naissent en étant extrêmement fragiles et dépendants des adultes engendre plusieurs conséquences. Par exemple, une propension à la dépendance et à la domination (deux faces d'une même pièce), que l'on retrouve dans de nombreux rapports sociaux. Entre enfants et parents, mais aussi entre femmes et hommes, et dans bien d'autres contextes. C'est selon lui en comparant les sociétés, mais aussi les espèces entre elles, qu'il sera possible de mettre sur pied d'autres principes de ce genre, pour développer une véritable science sociale du vivant. • HUGO ALBANDEA



Vers une science sociale du vivant Bernard Lahire, La Découverte, 2025, 256 p., 20,50 €

### COMMUNICATION

## Un ancêtre du debunking

En mars 1942, peu après l'entrée en guerre des États-Unis, le Boston Herald, journal régional, inaugure une rubrique inédite intitulée « Clinique des rumeurs ». À l'initiative d'un psychologue universitaire réputé (Gordon Allport), avec la garantie d'un Comité de salut public, elle mobilise un étudiant et une poignée de journalistes chargés d'analyser et réfuter les rumeurs négatives, nuisibles à la cohésion nationale, défaitistes ou hostiles à la conduite de la guerre, butinées dans l'espace public. La formule est simple : une fois par semaine, deux colonnes opposent en vis-à-vis des « rumeurs » aux « faits » qui les démentent, agrémentées de vigoureux appels à participer à la collecte de ces brèves de comptoir. Saluée par des médias nationaux, l'initiative fera tache d'huile dans toute l'Union, et bien d'autres supports la relieront, voire la copieront. Ayant mis la main sur les archives du Boston Herald et de Gordon Allport, Pascal Froissart, professeur en sciences de la communication, restitue par le menu l'aventure de cette démarche journalistique sans précédent, de ses acteurs et de ses méthodes.

Deux questions, en particulier, le préoccupent. Dans quelle mesure avait-elle l'appui de l'État fédéral, et pourquoi la Clinique cessa-t-elle tout à coup son activité au bout de moins de deux ans, après avoir collecté quatre mille rumeurs et réfuté quatre cents? Il s'avère que, même si l'étude du bouche-à-oreille intéressait les services de renseignement, un doute

existait quant à l'idée de publier des rumeurs pour les pulvériser factuellement. S'ils aidèrent le Boston Herald à monter un réseau d'informateurs rémunérés, c'était à titre d'expérience. Dès 1943, ils jugèrent que le résultat était plutôt négatif : ils débauchèrent l'étudiant, coupèrent les crédits et la rubrique disparut. Gordon Allport, lui, resta convaincu de sa méthode, où Pascal Froissart – et c'est là tout l'enjeu de cette histoire – voit l'ancêtre des pratiques si discutées actuellement du factchecking. On aurait tort de ne pas accepter le rapprochement, mais deux remarques quand même. Si la Clinique combattait des entités fantômes, le fact-checking cible des fake news qui disposent déjà de leurs propres médias. Par ailleurs, la défense de la liberté d'expression, dont s'auréolent aujourd'hui les ennemis du debunking, ne fut pour rien dans l'échec de la Clinique. Le problème était de savoir si on peut démolir des « on-dit » et des croyances avec des arguments concrets, question qui, elle, reste ouverte. • NICOLAS JOURNET



L'Invention du fact-checking. Enquête sur la « Clinique des rumeurs », Boston, 1942-1943 Pascal Froissart, PUF, 2024, 352 p., 23 €.



### **HISTOIRE**

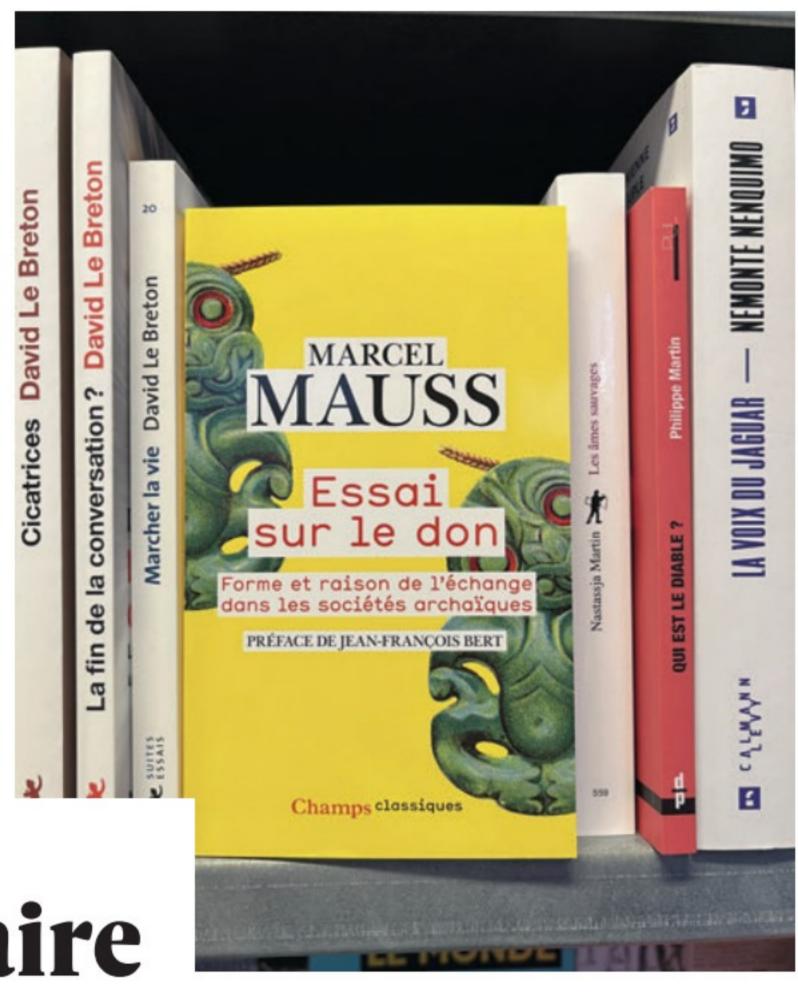
 Marcel Mauss
 Essai sur le don.
 Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques

(1925, L'Année sociologique), rééd. PUF, coll. « Quadrige », 2013.

## Aux origines d'un débat centenaire

Si je vous invite à boire un verre, pourquoi m'en offrez-vous un autre? Cette question faussement naïve est à l'origine d'un des textes les plus commentés du répertoire anthropologique français. Marcel Mauss, fondateur de l'Institut d'ethnologie à Paris, et d'autres avant lui ont remarqué que « dans bon nombre de sociétés archaïques, les échanges et les contrats se font sous forme de cadeaux, en théorie volontaires, mais en réalité obligatoirement faits et rendus». Comment se fait-il que les actes de donner, de recevoir et de rendre aient une telle importance que des collectivités entières y consacrent leurs efforts? Mauss, à la manière de l'époque, bâtit son sujet à partir d'exemples pris dans le monde entier. Le potlatch, pratique décrite chez les Indiens de la côte nord-ouest des États-Unis, est à la fois une compétition et un échange. Il consiste à distribuer ou détruire en public de grandes quantités de biens précieux, notamment des blasons de cuivre. Cette dépense sauvage intrigue : les donateurs acquièrent du prestige en dilapidant leurs biens et mettent leurs partenaires en situation de dette.

Le *kula* mélanésien, décrit comme une sorte de troc de bracelets contre des colliers, est trop codifié pour être un commerce.
Compétitif, agressif même, le *kula* ne capitalise pas, les objets
doivent circuler pour gagner de la valeur. Selon Marcel Mauss, le *potlatch*, le *kula* ou l'offrande en Inde montrent principalement
trois choses : les dons, qui sont souvent inconvertibles, ne font
pas l'objet d'un marché, mais doivent être rendus et affectent le
statut des partenaires. Dans certaines sociétés, on devient chef en
donnant tous ses biens. Dans d'autres, en obligeant les autres à
donner. Selon Mauss, le don est un «phénomène social total» à
la fois économique, social et symbolique, qui lie les individus aux
groupes et les groupes entre eux, mais d'une autre manière que le
marché, la charité ou les cadeaux.



Dire que l'Essai eut un grand retentissement à sa publication en 1925 serait exagéré. Mais une deuxième vie commence en 1950. En février de cette année-là, Marcel Mauss s'éteint. Pour lui rendre hommage, Georges Gurvitch et Claude Lévi-Strauss rassemblent ses meilleurs écrits en un volume intitulé Sociologie et Anthropologie. L'Essai sur le don y figure en bonne place et Lévi-Strauss le qualifie de chef-d'œuvre, mais il le déconstruit dans sa préface. En fait, explique-t-il, la réciprocité est une donnée première de la conscience et le don n'est qu'une forme de l'échange, fondement de toute sociabilité humaine. La distinction entre transaction marchande, don et charité, à laquelle tenait Mauss, est secondaire. La discussion n'est pas close pour autant, et dans les années 1980, Alain Caillé la ranime en créant un groupe de réflexion sur le don : Jacques Godbout et Marcel Hénaff défendent son existence au cœur des sociétés modernes, à travers le bénévolat, l'art et la science. En 2007, Alain Testart prend le contrepied : il reproche à Mauss d'avoir mélangé dons unilatéraux et échanges. Pour lui, ce sont des démarches bien séparées, et le don ne peut pas être l'origine et le moteur des échanges. C'est un instrument de domination, pas une alternative au marché.

Que reste-t-il de l'*Essai sur le don* aujourd'hui? Dans sa lettre, dont les commentateurs critiques ont relevé les contradictions et les approximations, c'est un texte daté. Mais on ne peut lui ôter le mérite d'avoir fondé une véritable tradition de réflexion, aux limites de la philosophie morale et des sciences sociales, sur le sens et l'importance fondatrice des échanges. En ce sens, c'est un texte aussi majeur que *La Richesse des nations* d'Adam Smith ou *Le Capital* de Karl Marx. • N. J.

### **SCIENCES HUMAINES** Faisons connaissance

## Nos dernières publications

## LE MENSUEL







N° 374: parution 28/11/2024 N° 375: parution 16/01/2025

N° 376: parution 20/02/2025

## LES GRANDS DOSSIERS



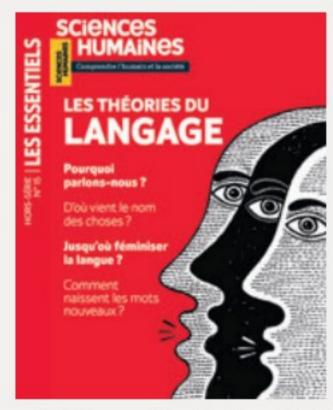


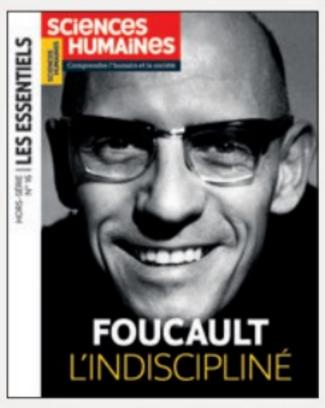
GDSH75: parution 07/06/2024 GDSH76: parution 11/09/2024



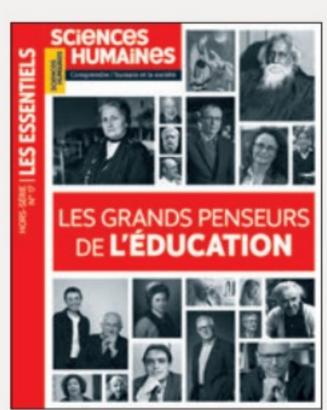
GDSH76: parution 11/12/2024

## LES ESSENTIELS





ESS15: parution Octobre 2023 ESS16: parution 17/04/2024



ESS17: parution 17/10/2024

## LES HORS-SÉRIES



HS31: parution 10/01/2025

**TOUTES NOS PUBLICATIONS (MAGAZINES – LIVRES) SONT DISPONIBLES SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode** 

WWW.SCIENCESHUMAINES.COM



### **HISTOIRE**

## Sur les traces des disparus

'affranchissant de la chronologie, l'historienne Annette Wieviorka, spécialiste de la Shoah, propose ici un cheminement émaillé de haltes sur les lieux de sa mémoire. Quarante-cinq années de recherches rassemblées sous une forme qui invite à la déambulation. De Paris à Varsovie, de New York à Drancy, d'Auschwitz à Jérusalem, *Itinérances* vagabonde au hasard des sites qui ont nourri les pérégrinations intellectuelles de cette historienne. Ces villes résonnent de toutes les voix de chercheurs, archivistes et bibliothécaires auxquels elle rend hommage dans ce recueil d'articles dont le titre rime avec « errances ». Peut-être faut-il lire dans ce mot qui donne son nom à un des chapitres de *Tombeaux* (2022), ouvrage consacré par l'autrice à sa propre famille, un écho au motif inscrit dans la mémoire juive.

Toujours est-il que le voyage auquel Annette Wieviorka convie les lecteurs débute par le Centre de documentation juive contemporaine de la rue Geoffroy-Lasnier, à Paris, dont elle fut la première à construire l'histoire, avant sa transformation en Mémorial de la Shoah – «concept visionnaire» de panthéon-musée. Puis vient YIVO, le plus grand centre d'études sur le judaïsme yiddish, installé aux États-Unis. Un lieu autrefois hébergé dans un hôtel privé de style Louis XIII pour lequel elle nourrit une nostalgie d'autant plus grande qu'elle y a trouvé des cahiers d'écolier de son grand-père, Wolf.

Les romans qui ont bercé son adolescence ont gravé dans sa mémoire d'autres lieux qui ont fait d'elle l'historienne qu'elle est devenue. Ainsi en est-il des forêts polonaises dont il est question dans Éducation européenne (1945) de Romain Gary, ou du ghetto de Varsovie que John Hersey fait revivre dans La Muraille (1950), s'appuyant sur les sources collectées par un historien et militant sioniste, Emanuel Ringelblum. «Est-ce la trace mnésique de ma lecture d'adolescente qui explique la place qu'a prise Ringelblum dans mon panthéon personnel? Ou l'histoire de ma famille avec ses si nombreuses disparitions sans traces », hésite Annette



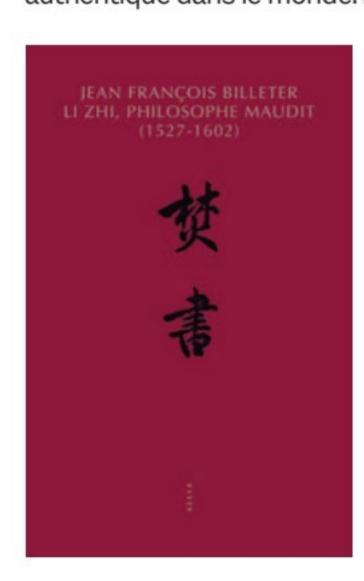
Wieviorka, qui s'est souvent rendue à Varsovie, ville qu'elle a vue se métamorphoser sous ses yeux jusqu'à devenir méconnaissable. Mais bien plus lisible qu'Auschwitz, véritable métonymie du génocide des Juifs, ce « lieu brouillé par tant de discours, devenu l'écran où se projettent individuellement et collectivement les cauchemars et les rêves d'une société». «J'aurai donc beaucoup itinéré. Mais c'est chez moi que j'écris, sauf exception », confie Annette Wieviorka au terme d'une cartographie professionnelle rétive à toute tentation de hiérarchisation, les hauts lieux de l'histoire voisinant avec de modestes centres d'archives, la bibliothèque de Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch, conservée à Ivry-sur-Seine, avec les procès de Nuremberg et d'Eichmann à Jérusalem. Le fait est qu'elle n'a jamais cessé d'habiter dans le 10e arrondissement de Paris, tout près des quartiers où vécurent sa tante, sa mère ainsi que son grand-père maternel. Sans doute avait-elle besoin d'un point d'ancrage pour faire sienne la pensée de Michel de Certeau, historien jésuite qui « disait que faire de l'histoire, c'est aller visiter les morts pour qu'après cette visite, ils repartent moins tristes dans leurs tombeaux ». • MARION ROUSSET

#### **PHILOSOPHIE**

## Un hérétique chez les Chinois

Qui est ce philosophe chinois qui laisse à la postérité deux œuvres longtemps interdites et aux titres intrigants : Le Livre à brûler (1590) et Le Livre à cacher (1599)? Les Occidentaux l'appellent Li Zhi. Le sinologue Jean-François Billeter propose d'en suivre la trajectoire exceptionnelle. Il brosse le portrait d'un mandarin iconoclaste, réfractaire et intransigeant, qui vécut à la fin de la dynastie Ming jusqu'à son suicide dans une prison de Pékin en 1602. « Je vais mourir d'une belle mort, dit-il à un ami avant le dernier geste, l'endroit n'est-il pas bien choisi pour cela?» Qui lit cette biographie intellectuelle s'aperçoit en effet que « la vie de Li Zhi offre le spectacle rare d'une activité, d'une audace et d'un humour noir grandissant jusqu'au dernier moment ». On suit les exils d'un mandarin étranger à l'univers des mandarins, un voyage dans le 16<sup>e</sup> siècle chinois fait d'intrigues politiques et philosophiques, d'amitiés et de disputes, de mises au ban et de fuites. En creux, c'est une sociohistoire critique du système mandarinal.

Né en 1527 au sein d'une famille de marchands dans la province du Fujian, Li Zhi se distingue tôt par son rejet du conformisme confucéen. En 1552, il réussit l'examen provincial et entre dans la fonction publique pour s'assurer un traitement. Dès lors, sa carrière de mandarin le jette de province en province, de Pékin à Nankin en passant par le Yunnan et une retraite passagère dans un monastère de Macheng. Cette vie d'errances dans les marges de l'empire explique l'œuvre très singulière de Li Zhi. Dans Le Livre à brûler, dont des extraits sont traduits par Jean-François Billeter, Li Zhi met à nu la suffisance du fonctionnaire lettré. Il le fait sans artifice, avec autant de véhémence que de drôlerie. « Tous les obsédés et les enragés n'ont pas trouvé la Voie, écrit-il, mais personne n'a jamais trouvé la Voie qui n'a d'abord été un enragé ou un maniaque. » À travers la figure tragique de Li Zhi qu'il peint avec une certaine amitié, Jean-François Billeter offre au lectorat francophone une chance rare de pouvoir sentir de près cette rage dans l'étude mêlée à l'obsession désespérée de mener une vie authentique dans le monde. LÉO FABIUS



Li Zhi, philosophe maudit (1527-1602) Jean-François Billeter, Allia, 2024, 288 p., 22 €.



### **SOCIOLOGIE**

## L'engrenage radical

C'est au cours de la décennie 2010, marquée par les attentats en France et l'essor de l'État islamique au Moyen-Orient, que sont apparues de manière visible ces femmes qui, dans l'Hexagone ou en Syrie, décident de s'impliquer dans le terrorisme jihadiste. Elles constituent en France aujourd'hui un quart des personnes incarcérées pour ces actions, selon Romain Sèze, qui livre ici une riche enquête aussi attristante que fascinante. Pourquoi s'engagent-elles? Comment tombent-elles dans l'engrenage de la radicalité? Comment analysent-elles leur trajectoire une fois détenues et quelles perspectives de l'après envisagent-elles? Ce sociologue, enseignant-chercheur à l'Institut national des hautes études de la sécurité et de la justice, relate ici les parcours d'une soixantaine de ces femmes (souvent jeunes) incarcérées. Il restitue notamment les longs entretiens réalisés avec 25 d'entre elles, condamnées définitivement pour ces faits. Ces échanges reproduits au fil de l'ouvrage –donnent à voir de nombreux cas de figure, dans lesquels l'adhésion à un islam radical n'a pas toujours pour objectif de passer à l'action violente. Souvent issues de familles dysfonctionnelles avec lesquelles elles ont été en rupture, « leur expérience du jihadisme se situe dans une pléthore de contenus vite consommés » (la plupart du temps sur Internet), « dans l'entretien d'émotions mobilisatrices et dans l'action plus que dans la réflexion ».



Se sacrifier pour la cause. Trajectoires des femmes jihadistes Romain Sèze, CNRS éd., 2024, 304 p., 25 €.

Nombre d'entre elles vont connaître ensuite des parcours ponctués de veuvages, de déceptions cruelles, de viols et autres violences. Beaucoup aspirent dans le futur à retrouver une sécurité affective et à pouvoir récupérer leurs enfants. Au final, réfutant « les approches spécifiquement genrées » de nombre d'analyses, l'auteur voit ces femmes comme de véritables militantes attachées à la perpétuation d'un engagement politicoreligieux. Étrange paradoxe dans des milieux où la loi islamique est censée exiger des épouses soumises et entièrement dévouées aux soins de la famille : « Ces femmes, ajoute-t-il, donnent corps à un modèle néopatriarcal, dans lequel elles politisent le domestique en en faisant un espace essentiel à la perpétuation du jihad. » • MARTINE FOURNIER

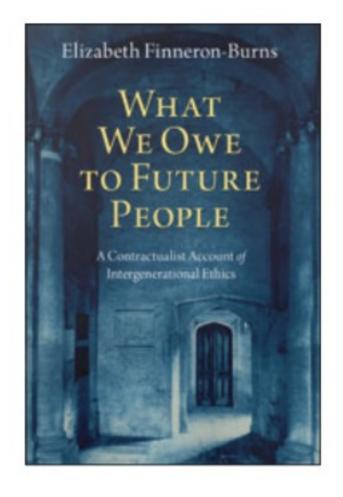
### **INTERNATIONAL**

## GÉNÉRATIONS: LE FUTUR EN QUESTION

Doit-on tout faire pour améliorer la qualité de vie des générations présentes sans nous soucier des générations futures? Ou devrait-on, au contraire, fournir des efforts, voire faire des sacrifices pour assurer la qualité de vie de nos descendants plus ou moins lointains? Spontanément, la plupart des gens choisissent la deuxième option. Mais les philosophes peuvent avoir du mal à justifier cette réponse, en raison d'un célèbre argument développé par Derek Parfit, dans *Les Raisons et les Personnes* (1984). L'argument rappelle que l'identité des personnes qui existeront dans le futur dépend des décisions qu'on prend aujourd'hui. Or, tant que la vie vaut la peine d'être vécue, nul n'est censé se plaindre d'un choix à laquelle il doit son existence. Aucune personne future ne pourra donc dire que sa vie a été rendue pire par la décision qui a été prise, puisque cette personne n'existerait pas sans cette décision.

Pour réfuter cet argument contre-intuitif, la philosophe Elizabeth Finneron-Burns se tourne vers le contractualisme. Cette doctrine établit ses jugements moraux en se demandant à quel type d'accord aboutiraient des personnes, qu'elles existent ou non, qui chercheraient un consensus. L'autrice estime alors qu'on peut accepter ou rejeter une décision, même si personne n'est affecté par cette dernière. Le souci envers les générations futures semble garanti. Mais il mène à une sorte de paradoxe: d'un côté, notre

obligation envers les générations futures pourrait nous pousser à continuer de procréer pour garantir leur vie mais, d'un autre côté, elle pourrait nous amener à ne pas les faire naître du tout, pour les soustraire à d'inévitables souffrances. Au bout du compte, la même doctrine qui soutient que nous devons nous soucier des générations futures ne s'oppose pas à l'extinction de l'humanité. Avant de parler de notre devoir envers les générations futures, il vaut donc mieux réfléchir à deux fois. C'est bien le mérite de ce livre d'illustrer cette complexité. • I.L.



What We Owe to Future People.
A contractualist account of intergenerational ethics
Elizabeth Finneron-Burns, Oxford

University Press, 2024, 232 p., 59 €

## Littérature

### **ROMAN**

### UNE FICTION INDIENNE DANS LE VISEUR DES NATIONALISTES

uelle histoire! Sur le marché international de l'édition, où dominent de façon écrasante les auteurs anglophones, francophones, hispanophones et germanophones (1), le phénomène est inhabituel. Paru il y a tout juste quinze ans en tamoul, le roman Femme pour moitié (Mathorubagan en VO) a suscité de virulentes controverses en Inde, puis, par contrecoup, un vif intérêt dans le monde anglo-saxon, notamment en raison de ses qualités littéraires. À première vue pourtant, Femme pour moitié ne se prête guère à une lecture polémique. Réaliste et intimiste, l'intrigue se déroule pendant la période coloniale dans une bourgade traditionnelle du Tamil Nadu, dans le sud de l'Inde, semblable au village natal de l'auteur. Mariés depuis douze ans, Kali et Ponna ne voient qu'une ombre à leur bonheur : ces «inséparables» n'ont pas d'enfant. Ils se feraient une raison si la pression sociale, toujours plus forte au fil des ans, ne les poussait de procréer. Ponna, l'épouse, en vient à considérer avec envie les vaches fécondes de son troupeau. «Le problème de l'enfant (de l'absence d'enfant), écrit Perumal Murugan, leur valait d'être humiliés pour rien, d'être humiliés sans fin.»

Dans ce contexte patriarcal, la fertilité constitue chez les femmes une qualité primordiale. Et si leur sexualité fait l'objet d'un strict contrôle social, la tradition religieuse locale offre une échappatoire. Une certaine nuit en effet, au temple, les hommes de passage sont considérés comme les incarnations de Mathorubagan, dieu de cette communauté hindoue. Les femmes sans progéniture peuvent donc s'unir à eux pour tomber enceintes. Kali s'y oppose, mais la parentèle contraint Ponna à se rendre au sanctuaire. On ne dévoilera pas la fin. Riche des « paysages, dialectes, rythmes et rituels quotidiens de ce monde agricole», note dans la préface Laetitia Zecchini, spécialiste de littérature indienne au CNRS, le roman « décrit les nuances des rapports entre les communautés ». C'est là que le bât blesse. En 2014, lorsque le Parti nationaliste indien (BJP) de Narendra Modi, promoteur de l'hindutva (identité hindoue) remporte les élections, des groupuscules hindous proches du RSS (branche militaire du BJP) lancent contre Perumal Murugan une campagne d'intimidation ponctuée de menaces de mort et d'autodafés. Leur grief? Le romancier aurait «offensé» la caste hindoue des Gounders, celle de ses personnages et la sienne propre, ainsi que leur divinité locale. Pareil harcèlement s'ancre dans l'histoire de l'Inde contemporaine : « Depuis les années 1980, la montée de l'hindouisme politique s'accompagne de la montée des violences commises contre les écrivains, artistes et intellectuels, explique la politologue Malvika Maheshwari (2). Les nationalistes voulaient imposer leur idéologie dans l'espace public. Ils ont réussi (3). » D'abord contraint à des excuses



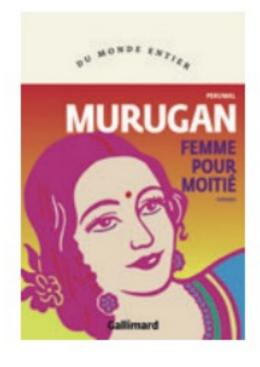
publiques, puis à l'exil hors de sa ville, Perumal Murugan a gagné en 2016 le procès qui lui était intenté par les zélotes de l'hindutva. En 2018, le livre incriminé est traduit en anglais aux États-Unis et au Royaume-Uni, et cette année, disponible en français. Mais en Inde, le BJP n'a rien perdu de sa puissance. Et depuis cet épisode, l'écrivain abrite, dit-il, «un censeur en (lui)». • ÈVE CHARRIN

#### NOTES

(1) Voir Gisèle Sapiro, Qu'est-ce qu'un auteur mondial? Le champ littéraire transnational, Seuil, 2024

(2) Autrice de Art Attacks. Violence and offense taking in India, Oxford University Press India, 2019.

(3) «There is a censor within me now», propos recueillis dans le mensuel culturel indien *The Caravan*, janvier 2020.



Femme pour moitié
Perumal Murugan, Gallimard, 2025, 224 p., 21,50 €.

## Culture

## NOTRE SÉLECTION mensuelle d'œuvres culturelles et documentaires

### **EXPOSITION**

## Les visages de l'Apocalypse

Peintures, sculptures, photographies, installations, extraits de films mais aussi tapisseries, vitraux et livres rares: ce sont au total plus de 300 pièces, issues des plus prestigieuses collections publiques et privées européennes, qui viennent témoigner de la fascination exercée, du Moyen Âge à nos jours, par le thème de l'Apocalypse. Scindée en deux parties, l'exposition de la Bibliothèque nationale de France commence par plonger le visiteur au cœur de «L'Apocalypse de Jean», texte biblique fondateur. S'il laisse entrevoir de multiples fléaux, ce dernier est surtout l'annonce du Royaume de Dieu, symbolisé par la Jérusalem céleste, et synonyme d'un

avenir radieux. Les images inspirées par le texte, du Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui, se lisent sur les cimaises, des gravures de Dürer au film *Melancholia* (2011) de Lars Von Trier.

La seconde partie de l'exposition, intitulée « Le temps des catastrophes », s'attache à la fortune du thème dans le domaine des arts, la vision catastrophiste côtoyant celle du jour d'après. Des pièces insignes telles que des manuscrits précieux ou des éléments de la tapisserie d'Angers rencontrent les œuvres de William Blake, Odilon Redon, Vassily Kandinsky, Natalia Gontcharova, Otto Dix, Antonin Artaud ou la peintre allemande Unica

Zürn. À l'heure de l'écoanxiété, des guerres et des conflits divers, l'art contemporain n'est pas en reste avec de très belles pièces de l'Américaine Kiki Smith, la Britannique Tacita Dean, la Suisse Miriam Cahn ou l'Allemande Anne Imhof, sans oublier les œuvres monumentales de la Nigériane Otobong Nkanga ou du Français Abdelkader Benchamma. • VÉRONIQUE BOURUET-AUBERTOT

«Apocalypse, hier et demain », Bibliothèque nationale de France, site François-Mitterrand, Paris 13°, du 4 février au 8 juin 2025. «Apocalypse et cinéma », rétrospective de films à la Cinémathèque française, Paris 12°, du 12 février au 2 mars 2025.



Henri Rousseau (1844-1910), La Guerre (1894), Paris, musée d'Orsay.



Les Minorités au musée. Réflexions franco-américaines, Olivier Maheo (dir.), La Documentation française, 2024, 346 pages, 27 €.



Le département des arts de l'Islam du musée du Louvre.

### **LIVRE**

### SORTIR DES MARGES DE L'HISTOIRE

Les minorités expriment un désir de plus en plus vif d'être représentées au musée. Tel est le point de départ de l'ouvrage dirigé par Olivier Maheo, qui rassemble les analyses récentes d'un large panel de chercheurs en sciences humaines français et américains. Qu'elle porte sur les mobilisations patrimoniales, les représentations de soi, la fabrique du discours muséal ou la coproduction, chaque section interroge des situations particulières. De l'écriture de l'histoire de l'esclavage en Louisiane aux arts de l'Islam au musée du Louvre, des pratiques collaboratives du Mucem (Marseille) aux approches inclusives du Musée de la civilisation à Québec, ce livre, érudit et stimulant, dresse un état des lieux de pratiques en pleine évolution placées sous le signe du dialogue interculturel et de la coconstruction communautaire. • V.B.-A.

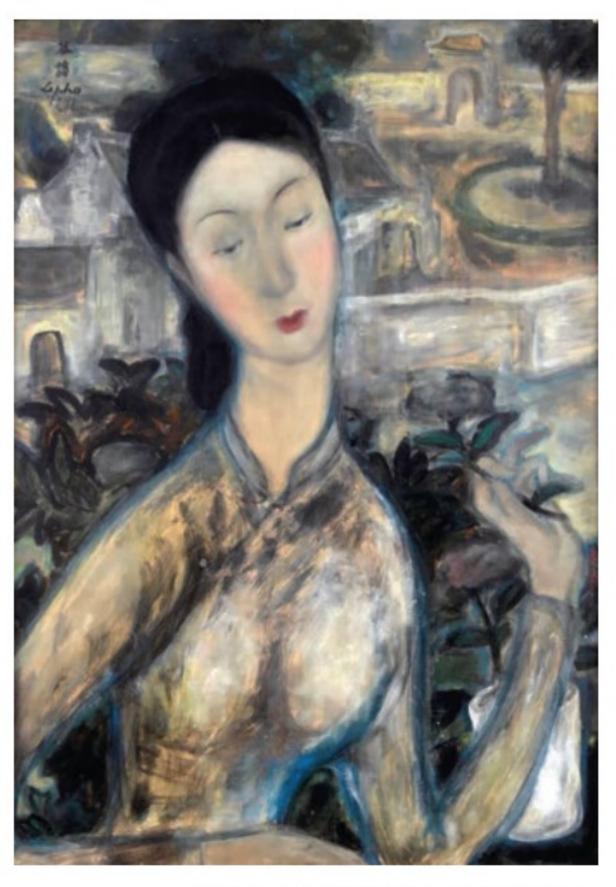
### **EXPOSITION**

## LE VIETNAM SOUS LE REGARD DE L'ART

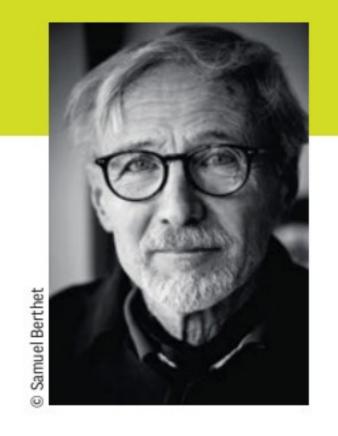
Le musée Cernuschi consacre une exposition inédite à trois figures majeures de l'art moderne vietnamien : Lê Phô, Mai-Thu et Vu Cao Dam. On y suit le destin croisé des trois artistes qui se lient d'amitié à l'École des beaux-arts d'Indochine, fondée en 1925. Si l'intention de l'administration coloniale était de former une élite locale aux traditions de la peinture occidentale, les 150 œuvres exposées renvoient l'image d'un Vietnam réinventé par l'art. Une atmosphère douce et sereine se dégage des femmes aux silhouettes arrondies peintes à la surface de la soie. Mais leur regard, souvent évasif et braqué vers le bas, témoigne d'une vie intérieure plus profonde et tourmentée, plongeant peut-être dans un passé perdu.

Exilés dès les années 1930, les trois artistes trouvent à Paris un terrain fertile où ils mixent leur héritage asiatique aux influences européennes. L'exposition, accompagnée d'archives inédites, retrace cette quête d'harmonie dans un siècle fracturé par la colonisation, la guerre et l'exil. • LÉO FABIUS





Lê Phô, Jeune fille à la rose (Nice, 1942).



## LA QUESTION QUI FÂCHE

## LA CHRONIQUE

de Nicolas Journet

# ASSEMBLÉE NATIONALE : débat ou catch ?

n n'a pas tout à fait oublié le tollé soulevé, le 28 janvier dernier, par le Premier ministre Bayrou et sa «submersion migratoire»: interpellations à l'Assemblée, réunion politique annulée, fièvre dans les réseaux... Nonobstant sa couverture médiatique, sachez tout de même que ce n'était qu'une goutte d'eau dans l'océan des tempêtes parlementaires, dont la montée en intensité et en fréquence vient d'être démontrée - scientifiquement, s'il vous plaît – par une équipe de chercheurs du Cepremap. Ce même mois, ils mettaient en ligne une époustouflante étude de dixsept années de prises de parole au Palais Bourbon (1). Près de deux millions de discours et propos tenus entre 2007 et 2024 par 1622 orateurs, dûment passés à la moulinette de l'intelligence artificielle, ne laissaient aucun doute. Le niveau émotionnel, la polarisation des points de vue, les interruptions, le volume sonore et les manifestations intempestives ont connu, en particulier ces dernières années, une croissance vertigineuse à l'Assemblée. Ainsi, sur l'ensemble de la période, les déclarations à contenu émotionnel (opposé à rationnel) ont doublé de fréquence.

Principaux responsables: les extrêmes, à droite comme à gauche. En 2024, 75% des discours des représentants de LFI et du RN exprimaient de la colère. La polarisation du

lexique et des thèmes abordés a été multipliée par cinq depuis 2017: on ne parle plus le même langage. En 2024, environ la moitié des prises de parole étaient des interruptions ou des interpellations. En 2023, les sanctions infligées aux députés ont atteint un niveau record. Enfin, la fréquence des applaudissements ou des huées, suivant ou interrompant les allocutions, a été multipliée par trois depuis 2012. À ces indices d'une conflictualité accrue et bruyante, les chercheurs ajoutent une donnée cruciale: depuis 2007, la durée moyenne des interventions a été divisée par deux. Celles du RN et de LFI, spécialistes en leur temps de longues déclarations, ont connu un raccourcissement drastique depuis 2017. Motif à demi avoué: les débats sont filmés, et les formats courts circulent mieux sur les réseaux sociaux.

Ce qui fait dire aux chercheurs que nos parlementaires, en fait, ne débattent plus entre eux, mais s'adressent à leurs électeurs avec les moyens ad hoc. Les émotions chiquées et les agressions verbales étant également les ressorts de ce spectacle populaire, il s'avère que le Palais Bourbon est désormais une salle de catch. À quand le prochain match et qui sera le nouvel Ange blanc? •

### NOTES

(1) Yann Algan et al., «La fièvre parlementaire: ce monde où l'on catche! Colère, polarisation et politique TikTok à l'Assembmée nationale», Cepremap-Observatoire du bien-être (mis en ligne le 13-01-2025).

## LES CHEFS-D'ŒUVRE DU FILM NOIR EN VERSION RESTAURÉE!



LIVABER DOS SAUTRIS

LIVABER D

Une pépite perdue du film noir enfin restauré!



Le chef-d'œuvre mythique de Dalton Trumbo et Joseph Losey en Haute-Définition! Jeff Chandler et Rock Hudson s'affrontent dans un film de boxe en forme de film noir.

### SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS

- PRÉSENTATION DES FILMS PAR JEAN-PIERRE DIONNET ET STEPHEN SARRAZIN
  - BANDES-ANNONCES
- JAQUETTES RÉVERSIBLES....



### LE 25 MARS

en COMBO (Blu-Ray + DVD) & DVD Collector

INFORMATIONS & COMMANDES: 01 55 17 16 16 elephant1@wanadoo.fr www.elephantfilms.com

DANS LA MÊME COLLECTION









